Nouv. Acq.
Am I
A.R.

ARCHIVES NATIONALES
AP-P-1568
DU QUÉBEC

ARCHIVES DE LA PROVINCE
DE QUEBEC
SECRETARIAT DE LA PROVINCE

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
AP-P-1578

Epître dédicatoire de la quadrature

du cercle par Thomas-Charles Panet.

1832

œuvre de Poësie.

par Th. Chles. Fauet.

de Quebec.

1832.

Tome 2.

ARCHIVES NATIONALES
DU QUÉBEC

Epitre - Dédicatoire - de la quadrature du cercle;
publié par Thomas Charles Panet en 1832.

A l'honorable, Philippe Panet, Ecuyer, juge, et Président du conseil Exécutif de la Province du Bas-Canada. —

Monsieur,

La publication, elle a pour but de rendre,
La Science meilleure et de la démontrer;
Sous un jour plus serein: je souhaite trouver,
Auprès de vous l'accès favorable à s'attendre.

J'ai cru de mon devoir de m'adresser à vous,
Et de vous dédier le celebre problême;
De la quadrature dont la surface est même:
je suis que l'ouvrage n'a pas dégré dans tous.

je serai satisfait, si je puis suggerer,
A quelques personnes plus Doctes, plus habiles;
L'idée de composer quelques choses utiles:
Sur le même sujet, et de le publier.

Honoré du meilleur, des Rois et jouissant,
D'une belle estime de toute les personnes;
Vous êtes sur cela, par dessus toutes bonnes:
Eloges, que je ne, saurois faire à présent.

Monsieur, j'ai l'honneur de me dire,

de

Votre honneur,
le très-humble et
Obéissant serviteur,
Thomas Charles Panet

Sonnet, 1er.

Sur la poëfie.

O charmant paſſe-temps! quand on ſait compoſer,
Tous les vers ſans défauts; les faire par moi-même:
j'ai peur que le monde vienne à les cenſurer,
Connoiſſant ſon penchant à juger eſt extrême.

Malgré que cela ſoit je vais continuer,
Ma compoſition devant l'aſtre ſuprême;
Dès qu'il aura fini ſon cours pour ſe coucher;
je laiſſerai l'œuvre de mon petit poëme.

Le lendemain matin, je reprends mon ſonnet,
Tâchant de le finir et le rendre parfait;
afin que le lecteur n'y trouve rien à dire.

Je le lime à midi pour le faire meilleur,
Le ſoir je crains beaucoup de le donner à lire;
Au ſavant capable d'en être connoiſſeur.

Poëme. 1er,

Sur un chardonneret.

Chaque choſe arrive, tous les jours à ſa fin;
il faut que je vous conte aujourd'hui mon chagrin.

J'avois chardonneret d'un ſuperbe ramage,
Le jour de la touſſaint il ſortit de ſa cage;
Et s'en vint ſe poſer ſans peur ſur mes genoux;
Pour me faire entendre ſon gazouillement doux.

Je lui fis un préſent d'une main libérale,
D'un épi de millet pour mettre dans ſa fale.

Aussitôt il vole, se met sur un fauteuil,
Ne pensant point être proche de son cercueil;
Goutant en cet endroit une paix délectable;
En faisant son repas sans compagnie à table,
Il gazouillôit un air à tout moment nouveau,
Quand un chat détestable appercevant l'oiseau;
Doucement s'avance sous un air hypocrite:
Pour mieux cacher l'horreur du crime qu'il medite,
Marche d'un pas leger comme fait un larron;
Il saute sur l'oiseau l'étrangle sans façon.

Moi voyant son crime, moi prompt comme la foudre,
Je m'élance sur lui pour l'écraser en poudre;
Tout d'un coup je saute sur son malheureux corps;
Je sautille dessus jusqu'à sa triste mort.

Poëme, 2.

Sur quatre animaux.

Ma Muse ne veut point, aucunement souffrir;
Que je prenne haleine n'y même aucun plaisir:
Que celui de lui faire une jolie histoire,
Moi par complaisance, ne cherchant que la gloire;
Je me mis aussitôt à la faire en grand vers:
En risquant de tourner mon esprit à l'envers.
Afin d'être agréable à ma Muse charmante,
Qui depuis plusieurs jours sans cesse me tourmente;
Si je la satisfait j'espere être long-temps,
Sans composer des vers, qui naturellement;
Me chiffonnent l'âme d'une telle manière,
Que je serai bientôt dans une belle bière.

Pour m'ajuster au temps, je fais joëme court,
En esperant d'avoir de ma Muse secours.
Pendant que je restois à la hauteur des terres,
Avec les sauvages qui meurent de miseres;
Car je crois que le nord, est l'endroit du démon;
Pour punir les humains d'une bonne façon.

On y souffre l'été de differentes mouches,
Comme les maringouin qui sont tous bons Cartouches;
Pour nous tirer le sang bien mieux qu'un Medecin:
Les tons, mouches tigres, viennent de grand matin,
Et le frayo d'abord qui d'un seul coup nous pique;
Et le fait tous les jours comme belle pratique.
Les beaux petits bruleaux qui viennent par million,
Pour nous manger le cou jusqu'en bas du chignon.
Les poux, et les puces, qui toujours nous dévorent;
Pendant toute l'année, et qui nous décolorent:
Nous souffrons d'autre maux qui sont aussi malin,
Nous endurons le froid, et quelquefois la faim.

Maintenant il est temps de vous conter l'histoire,
Un vieillard sauvage, vint à notre manoire,
Pour acheter du plomb, de la poudre, et du fil:
Un piége à castor, et pierres à fusil.
Du drap, de la ratine, et trois ou quatre aiguilles;
Il me dit, que c'étoit pour prendre des anguilles.

Ce bon vieux montagnard, me dit soudainement,
je voyageois dit-il, pour prendre logement:
Sur la grêve d'un lac, j'y posai ma cabane,
Au bout d'une pointe que l'on appelle cane.

Le lendemain matin au petit point du jour,
je sortis de chez-moi pour aller faire un tour;
De chasse, et de pêche pour nourrir ma famille:
Mais je ne tuai rien, je ne pris qu'une anguille.

M'en revenant, je vis, sur le lac à l'ouest,
Venir un loupservier, et du coté de l'est;
Venoit un carcajou qui passe pour un diable,
Et n'a jamais été pour les sauvage fable.

Ces deux fiers animaux, se rencontrant tous deux,
Nez à nez, barbe à barbe; et font soudain adieux;
Chacun prend son chemin, d'une marche élegante:
Le carcajou songeant à la proie excellente,
Il rebrousse chemin pour donner le combat;
En esperant d'en faire un superbe regas,

Le loupservier voyant, venir la laide face,
Promptement il se mit, à cu plat, sur la glace;
Attend, le carcajou, qui venoit à pas beaux:
Le voyant assez proche, il se mit sur le dos.

Le carcajou soudain saute dessus de joie,
Pour tâcher d'en faire son excellente proie.
Ils se tinrent long-temps, tous les deux par le cou;
Le carcajou dessus, le loupservier dessous:
Qui de ses quatre pieds, armés de belle griffes,
Coupoit le carcajou comme avec des canifes;
Et les boutons de poils voloient de tout côté:
Le lac en fut couvert plus de la moitié.

Le carcajou toujours, fier, et infaticable,
Tenoit le loupservier d'une dent formidable;

Et lui macheit la gorge impitoyablement:
Pour en faire sortir le sang abondamment.

Ces deux fiers animaux, chacun mauvais apôtre,
Se tirrent embrassés fort long-temps, l'un et l'autre;
En combattant tous deux avec grande fureur:
Afin de décider qui seroit le vainqueur.

Tout-à-coup se laissant, chacun marche avec peine;
Le carcajou traine boyaux hors de bedaine:
L'autre fait quatre pas, et tombe roide mort,
Le sauvage aussitôt voyant cet heureux sort;
Comme seul spectateur de la belle battaille:
Il s'en fut ramasser cette pauvre canaille,
Et retourne chez-lui content de posseder;
Pour sa femme et enfants dequoi les régaler.

Ce sauvage me dit, je vais mon camarade,
T'en conter une autre, sans en faire parade.

Un beau jour du printemps, je chassois au castor,
Le long d'une rivière et je marchois au bord;
Avec ma famille j'arrivois dans une anse:
J'apperçois de bien loin quelque chose être en danse,
Quand je fus assez près, je vis deux animaux
Qui se batloient assez pour se mettre aux tombeaux.
J'attendis en cet endroit que leurs fieres disputes,
Fut enfin terminé par leurs belles culbutes.

C'étoit un porc-épic, et un hibou fameux;
Qui comme un scélérat le plus impétueux:
Tenoit le porc-épic d'une serre cruelle,
Et de son bec frappoit, la tête, et la cervelle;

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Du pauvre porc-épic qui se défendoit bien:
Avec son poil piquant contre l'oiseau vilain.
En moins d'un quart d'heure fut fini la bataille,
Aucun d'eux ne pus faire excellente ripaille;
Tous deux furent frapés par le bras vigoureux:
Du vieillard sauvage qui s'approcha près d'eux.
Ils étoient aveugles, et prirent une route,
Qui les lassoit beaucoup; car ils n'y voyoient goute:
Ne faisant que sauter toujours au même endroit.
Le sauvage y court par un vrai chemin droit.
Arrive proche d'eux, les frape avec sa cane;
Et en bien peu de temps fut fini la chicane.
S'il m'étoit possible de vous écrire en vers,
Les gestes, et les cris de ces quatre pervers;
Je serois assuré de vous faire bien rire;
Mais je ne pourrai pas, le faire ni y l'écrire:
Il nous faudroit-ici, notre sauvage acteur,
Afin de faire rire un peu notre lecteur;
Pour imiter les cris, les gestes, les grimaces:
Que ces quatre animaux faisoient avec leurs faces,
Leurs nezs, leurs babines, leurs queues et leurs corps;
Qui se raccourcissoient, et s'alongeoient d'abord.
De leurs telles gueules, sortoient beaucoup d'écume,
Melés de sang et d'eau qui leur donnoient le rhume;
Et leur faisoit faire, des cris, et hurlement:
Qui ressembloient beaucoup au tonnerre grondant,
Quand il fait un bruit fort, et tout-à-coup éclate;
Et va par saut et bond, et nous ému la rate;
D'une telle sorte que nous en fatiguons:

Comme me fatigua mon vieux acteur huron,
Quand je lui vis faire les gestes de la langue;
Du corps, des pieds, des mains, dans sa fameuse harangue:
j'éclatai de rire si long-tems fortement,
Que je crus, que j'étois, pour mourir sur le champ.
j'avois tant fatigué pour m'empêcher de rire,
Que je fus plusieurs jours sans rien faire et rien dire;
Car dès que je parlois, j'avois mal au côté:
Qui vraiment a fait tort, beaucoup à ma santé.

Sonnet 2.
Sur la quadrature du cercle.

Un sonnet sans défauts sur le fameux problême,
De la quadrature du cercle défini;
Seroit un chef-d'œuvre: le faire par moi-même,
je sais que le censeur en aura du mépris.
Toutefois je risque de faire le poëme,
il faut que je tâche d'en tirer du profit;
Si j'y fais des fautes, mon malheur est extrême:
je veux quoiqu'il en soit le coucher par écrit.
x je pose sans tarder le sixain dans sa place,
Pour donner figure de pareille surface;
il faudra donc prendre pour le flanc du quarré:
Le rayon du cercle, plus trois quarts du rayon,
Donneront un nombre qui bien multiplié;
Par sa propre valeur donnera compte rond.

x. le sixain exprime, la surface du quarré, égale à celle du cercle.

Pièce de poëste,
Sur le rapport de la qua-
drature du cercle.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Aucun Géomêtre, n'aura la préférence,
De trouver un rapport à la circonférence,
De la quadrature; pour être rapport vrai:
Vu qu'il n'y en a qu'un, qui doit être parfait.

Celui que j'ai trouvé par les mathématiques,
Et par des celebres, calculs arithmétiques,
Il y a déja plus de vingt cinq ans passé;
Que je l'ai fait connoitre, et que je l'ai proné.

Restera sur globe jusqu'à la fin du monde,
Et sera bien connu sur la terre et sur l'onde;
Car il n'y en aura, jamais d'autre meilleur:
Dans ce monde ici bas que le mien sans erreur.

Puisque je le prouve, par quarante problêmes,
Et par des vrais calculs et par surfaces mêmes;
Qui sont tous sans défauts, arithmétiquement:
Et que je puis montrer aux savants maintenant.

Cequi me fait peine, c'est qu'il n'y a personne,
A qui je l'ai fait voir, dans ce païs, me donne;
Aucune véritable, et charmante raison:
Nul ne veut me dire, s'il est mauvais ou bon.

Présentement je vois, par leur belle réponse,
Qui n'est pas légitime, et ne vaut pas une once;
Quoiqu'il sache fort bien, par Sauri bon auteur:
Qu'il faut qu'un seul rapport pour en avoir l'honneur.

Je le prouve aussi bien, que deux et deux font quatre;
Et deux multiplié, par deux, donne aussi quatre:
J'ai donc un vrai rapport pour le cercle et quarré,
Je puis donc résoudre tout problême donné.

huitain, er.

Les premiers préceptes, de la loi naturelle;
Sont de croire en un Dieu le seul maître absolu:
De ne pas dérober la moindre bagatelle,
Et de ne pas tuer et d'être reconnu;
D'honnorer père et mère et de leur rendre hommage;
Et de ne jamais rendre aucun faux témoignage.
Pour mieux dire en un mot, de pas faire aux prochains;
Ce qu'on ne voudroit pas souffrir de nos voisins.

Poëme 3.
Sur un Patissier.

Alexandre, garçon patissier,
Sur la place du grand escalier;
Parvint à plaire à la reine d'hongrie:
Par le fin goût de sa patisserie.
Elle le mit dans le plus haut emplois,
Lui fit présent d'un superbe carquois;
Pour l'emmener avec elle à la chasse;
Quand il y fut, il se mit dans crevasse.
C'est là qu'il fit le monstrueux complos,
De la tuer avec son javelos;
Mais son caquet imprudent et terrible:
Fut la cause que son forfait orrible,
Fut découvert à la reine à l'instant;
Elle le fit arreter sur le champs:
Et l'envoya vitement à la ville,
Pour le faire conduire à la bastille.
Il n'en sortit que pour être jugé,
De son crime, qui fut vérifié;
Par jugement d'une cour souveraine:

il fut trouvé coupable envers la reine.
L'arrest portoit que vendredi matin,
à dix heures qu'il seroit en chemin;
Pour se rendre dans l'endroit du supplice:
Et qu'à midi, l'exécuteur d'office,
Attelleroit quatre chevaux bien fort;
Pour le mettre promptement à la mort.

Poëme 4.
Sur l'injure.

je pourrois vous vomir, injure pour injure;
Et me venger même devant votre figure:
je puis vous accuser devant un juge à paix,
Mais je ne veux pas être envers vous imparfait.
je puis à l'Eternel me plaindre de l'outrage,
Que j'ai reçu de votre insupportable rage;
Mais je m'en garderai tous les jours avec soin:
je pourrois demander aussi pour mon besoin,
Qu'au jour du jugement Dieu prit soin de ma cause;
Mais à Dieu ne plaise que je fis cette chose.
Enfin si ce grand jour arrivoit maintenant,
Et que ma prière put être en ce moment;
De poids, pour bien jouir de notre éternitée:
je serois au comble de ma félicitée

Sonnet 3.
Sur un jardin.

O jardin admirable! aimé du genre humain,
Ne puis-je ici fixer ma petite chaumière;
Et faire à l'Eternel ma fervente prière:
Pour le remercier le soir et le matin.
Ce lieu délicieux entouré de hauts pins,

Et d'une superbe serpentante rivière;
Ou tous les jours lave la belle lavandière:
Et qui je vais souvent presenter des raisins.
Après je me promene alentour des quarrés,
En faisant récolte des œillets panachés;
Giroflée, et rose, lis blanc, et marguerite.
je retourne au logis, avec salade et fleur;
En respirant parfum d'essence citronnite;
Et nourrit mon cerveau d'une excellente odeur,

Epigramme 1.ère,

Guerre insuportables que tu cause d'effroi,
Et tous ceux qui tombent sous ta fameuse loi;
Les dégats que tu fais nous rendent miserables:
Et nous font endurer des jours abominables.
Les battailles qu'ils faut donner à l'ennemi,
Nous ôtent quelquefois, notre meilleur ami;
Par un coup de foudre d'une balle enflammée:
Il tombe sur la terre, avec sa renommée,
Nous laisse dans un deuil qui malheureusement;
Dure jusqu'au beau jour de notre enterrement.

Prière 1.ère.
pour les voyageurs.

Mercure soutiens nous, dans nos fréquents voyages,
Sois-nous favorable contre tous les orages;
Vois d'un œil bienfaisant, tes dévots à genoux:
Qui te prient d'avoir compassions de nous.
Nous jurons tous d'aller à ton saint sanctuaire,
Après notre retour; te dire un long rosaire;
Reçois de tes sujets toutes nos oraisons,

Et éloigne de nous toutes incursions;
Entends de tes enfants nos prières pieuses:
Fais que nos affaires soient toutes heureuses.

Quatrain 1.ers

Un manant en passant, a fait un impromptu;
et dit à son ami, jacques Charlot Dubu:
Comment c'est le cheval de ma tante javole,
Comme le voilà gras; il fait bonne gargote.

Chanson 1.ere,

Sur l'air, du haut en bas.

Belles punaises,
Qui faites vos nids dans mon lit,
Belles punaises,
Vous me sucez le sang à l'aises;
Comme une bande de bandit:
Qui cherche à faire leurs profit,
Belles punaises.

Toutes punaises,
Se remplissent du mieux la panse,
Toutes punaises,
Me sont des petites fournaises;
Qui me consument d'importance:
Et me font faire pénitence,
Toutes punaises.

Avec punaises.
je ne puis dormir un instant,
Avec punaises,
je suis toute la nuit sur braises;
En souffrance à chaque moment:

jendure un extrême tourment,
avec punaises.

De mes punaises.
jl eſt temps que je me défaſſe,
De mes punaises.
Qui paſſent pour les plus mauvaiſes;
je veux leur écraſer la face:
afin d'exterminer la race,
De mes punaises.

huitain 2.

jean voudroit pour bien faire avoir virebrequin,
afin de parvenir à faire une merveille;
S'il avoit cet outil il chaſſeroit chagrin:
Mais ne pouvant l'avoir il s'amuſe à la treille,
hélas! ſi ce plaiſir pouvoit aſſez durer,
juſqu'à ſes derniers jours il vivroit avec joie;
Mais il voit ſa bourſe trop vite ſe vuider:
jl craint qu'avant ſa mort de manquer de monnoie.

Rondeau 1er.

C'eſt le ſouverain bien dans ce monde ici-bas,
De feſtiner ſouvent afin de mourir gras.
jl nous faut éviter ceux qui font pénitence,
Leurs crimes n'en valent pas moins dans la balance,
Quand ils arriveront au jour de leur trépas.
Nous autres mangeons bien et buvons vin muſcat,
Si nous voulons mourir ſans nulle repentance;
Maintenant il nous faut vuider flacon et plat:
C'eſt le ſouverain bien.

Quand à nous nous ſommes, point du tout délicat,
Comme gens qui le ſont ſur cas de conſcience;
jls n'oſent la laver avec le taffias.

Chers amis, laissons les, dans leur fausse croyance;
Lavons la, tous les jours avec le vin de France,
C'est le souverain bien.

Sonnet 4.
Sur le tabac en poudre.

Charmante tabatière abondante en tabac,
Aussitôt que je vois cette poudre si belle;
j'en prends une prise pour soigner ma cervelle:
Ma santé reste alors dans un meilleur état.

Quelquefois j'en présente au plus fier Magistrat,
Et par cette amorce de petite parcelle;
je le gagne à me dire une fraiche nouvelle:
Ce qu'il fit, en disant je la tiens d'un Prélat,

Il me la débite dans un discours rempant,
S'efforçant d'imiter l'homme le plus savant;
Après qu'il eût fini je lui fais révérence.

Je cours à ma demeure en purgeant mon cerveau,
Avec une prise de mon tabac d'essence;
Sans son divin secours je serois au tombeau. . . . -- 377.

Poëme 5.
Dont les rimes sont en on,
Et à l'honneur de Pluton.

Pour me désennuyer, je vais rimer en on,
Et chaque vers aura cette terminaison;
L'ennui que j'ai me cause une démangeaison:
De composer des vers à l'honneur de Pluton.

J'implore le secours de la belle Junon,
Afin de me donner seulement un beau paon;
Pour que je puisse bien chanter ce cher mignon:
Assis sur son trône fait d'un ardent charbon.

Il étoit affublé de son coqueluchon,
Et sa chere belle lui posoit un frison;
Fait de plusieurs serpents qui se mouvoient en rond;
Et le débarbouilloient sans user du savon.

En attendant de faire une collation,
Elle le caressoit par une friction;
Pour lui faire passer un méchant mal de front:
Et elle lui mettoit beaucoup d'affection.

Lecteur si vous voulez savoir son mal au long,
C'étoit une douleur qu'il avoit au colon;
Et qui lui faisoit mal souvent à son triton:
Qu'elle frotoit soudain d'un pinceau de teton.

Après ils se mirent à manger cafteron,
Et une salade d'un excellent cresson;
Ils burent pour liqueur l'eau de l'herbe au foulon:
Et ils firent festin d'un ragout de héron.

Ils prirent pour desserts chacun quatre brugnons,
Et Proserpine dit, ne soyons point brouillons;
Afin de caresser notre petit bichon:
Pour tirer au plus vite une auguration.

Ce Dieu dit, que bientôt, un fort vent d'aquilon;
Etoit pour arriver dans la chaude saison:
Et qu'il devoit causer une inondation,
Et que chaque damné vint prendre un aviron.

Afin de sauver tous, ses pauvres guenillons;
Les juges de sa femme, et tous ses cotillons:
Et de sauver ainsi ses meilleurs champions,
Et de les mettre tous en dix cents bataillons.

Sa princesse lui dit, mon cher barbu grison,
Il est temps de donner, festin à tout démon;

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Il le faut habiller en veau de bouvillon:
Et le poser au nez un beau caméléon.
Elle lui mit aussi, des grelots à foisons,
Aux bouts des oreilles et plusieurs éperons;
Il devint tout-à-coup un homme pudibond:
Et dans cette parure il avoit l'air profond.
Il nous faut inviter, tous les gens du canton,
Leur donner à chacun une invitation;
Ecrite en lettre d'or sur carte de carton:
Que nous ferons porter par le fier Duverdon.
Ce Dieu redoutable, passe pour fanfaron,
Il tient dans sa main droite un monstrueux baton;
Qu'il fait valoir souvent sur un grand poëlon:
Qui lui sert de cloche pour appeller Caron.
Afin qu'il traverse promptement l'Acheron,
Pour aller demander au maître marmiton;
D'envoyer au plus vite un gigot de mouton:
Pour qu'il fasse repas avec Agamennon.
D'apporter du nectar fait avec du citron,
Et d'amener aussi son fameux échanson;
Pour qu'il vienne verser sans aucune façon:
Cette délicieuse et aimable boisson.
Le plaisant batelier, chargé d'un gros cruchon,
Le porte en faliguant avec son compagnon;
Quatre autres de ses gens apportent un chaudron:
Rempli de bœuf, de lard, mouton et d'un dindon.
Ils mettent tout cela dans le plus grand salon,
Sur table de fer blanc posé sur un fourchon;
Satan chef de l'enfer invite Cupidon:
De se mettre à côté du tout puissant Ammon,
Chacun autre convive prenne place selon,

Leur dignité fameuse avec discretion;
Proserpine prenant un énorme flacon:
Dit, buvez, pour faire bonne digestion.
Jupiter habillé d'une peau de lion,
Coëffé d'un chapeau fait de peau de dragon;
Dit pour tout brevage que du jus de limon:
je veux, dit-il, garder, ma constitution.
L'original Vulcain, comme un vrai papillon,
En voulant allumer sa pipe au lamperon;
jl se brule le nez, et le poil du menton:
S'en revenant le feu, prit dans son capuchon.
Aussitôt ses aqüs font jouer le torchon,
Et ils fessent dessus comme sur un cochon;
Fuent le feu, qui bruloit, ce maudit biberon:
Lui sans doute n'avoit aucun mauvais frisson.
Fut s'asseoir auprès de son cher Apollon,
Lui fit de son malheur une narration;
D'un de ses voyage qu'il fit au port-Mahon:
Comme il perdit la vie avec sa légion.
Toute sa cohorte, vinrent voir le larron,
Qu'ils trouverent assis auprès de sa guenon;
jls firent lui baiser son plus vieux cornichon:
Et Vulcain fut choisis pour maitre forgeron.
Cette belle trouppe fut reçu franc-maçon,
Pendant que tous les Dieux devroient le bon bon;
Déjanire apperçoit sur le plus grand perron:
Tout près de la porte le pauvre Trésichton.
jls le firent entrer pour soigner son moignon,
Mirent dessus du sel, avec un peu d'oignon;
Ensuite ils le mirent sur une peau d'anon:
C'est là qu'il sommeilla comme un puissant Huron.

Après son somme, il dit, qu'il étoit bucheron,
Qu'il avoit demeuré tout proche d'Avignon;
Et qu'un pauvre homme vint, un jour dans sa maison;
Pour avoir charité, d'un pain, ou d'un teston.
Moi peu charitable je parlai d'un hanton,
je lui dis qu'il étoit un scélerat fripon;
Que s'il ne sortoit point vite de ma prison:
je le chatouillerois avec un long poinçon.
En sortant il me dit, je vais chez Amphion,
Me plaindre de votre malheureuse action;
Qui vous fera perdre la réputation:
Pour m'avoir refuser un seul petit crouton.
Le fils de Jupiter me fit punition,
aussitôt il me mit dans un épais buisson;
Il me fit mettre au col, un excellent chainon:
Et me fit attacher après un gros tronçon,
J'eus pour tout vêtement un très méchant haillon,
Et je fus condamné de manger du chardon;
De boire toute l'eau d'un fort mauvais houblon:
Et d'avoir pour tout lit une peau d'hérisson.
Enfin en finissant sa conversation,
Il fut se mettre auprès des Dieux sur un gazon;
Avec tous ses amis pour ouir une chanson:
Que l'ivrogne Bacchus chantoit en faux bourdon.
Archemorus joua sur un gros violon,
Pour que les Dieux vinrent danser un rigodon;
Mais le fameux devin, dont le nom est Idmon:
A la fin de la danse il tombe en pamoison.
Hippocrate lui donne une purgation,
Ordonne d'avaler du jus de champignon;
Lui défend de faire la moindre motion:
Même de ne manger, ni sel, ni macaron.

Il veut aussi qu'on mette auprès de lui bouffon,
Pour lui faire prendre la récréation;
Et qu'il s'habille ensuite en petit pentalon;
Pour aller se couché sur un lit de coton.

Qu'on lui ferme la bouche avec un gros tampon,
Crainte qu'il ne mange du lard et du melon;
Qui pourroient lui causer une indigestion:
De lui faire boire tisane de mouron.

Qu'on mette auprès du lit un petit guéridon,
Pour l'empêcher d'avoir une apparition;
Soit de soldats armés de son beau morion:
Ou d'un diable en forme d'un monstrueux poisson.

Il eut pour le servir le plus petit souillon,
Qui lui faisoit boire la distillation;
De foin ou de fougère ou de gros mousseron:
Sur ces trois vaillants jus, il faisoit ystion.

Il avoit par repas un petit moucheron,
Assaisonné de poivre et cuit au court bouillon;
Tous les mois, il mangeoit, les yeux d'un étourgeon:
Que l'on faisoit cuire dans un petit pilon.

Proserpine venoit lui faire taction,
Deux à trois fois par jour, et lui dit mon poupon;
Je vais faire pour vous une bonne oraison:
Afin que Mars vous touche avec son espadon.

En effet, Mars lui donne un coup sur le talon,
Qui lui fit une longue, et large incision;
Que le docteur frotta d'une bonne onction:
Faite avec de l'huile d'un superbe saumon.

Le Medecin lui dit, mon cher petit ratton,
Vous êtes à présent dans bonne guérison;
Mais ne mangez pas plus que votre portion:

Crainte de faire mal à votre cher poumon.
Je vous recommande de faire attention,
A ce que je m'en vais vous expliquer de bon;
Vous pouvez sans crainte manger du poiteon:
Et même quelquefois une aîle de pigeon.
Mais ne mangez jamais aucune venaison,
Fussiez qu'elle soit cuite avec du bon goudron;
Ne croquez point non plus aucun petit goujon:
Cela vous causeroit une inflammation.
Je vous défends de boire aucun jus de tendron,
Et chassez loin de vous un si cruel poison;
Qui feroit à coup sur votre destruction:
C'est là, mon cher ami ma vraie opinion.
Si vous désirez d'être un vertueux garçon,
Ne fréquentez jamais un huguenot breton;
Car il ne pratique nulle religion:
Et ne veut jamais mettre à terre son giron.
Il lui dit ensuite mon cher petit barbon,
Maintenant retournez à votre ovation;
Je puis vous en donner une permission:
Mais conservez toujours votre perfection.
Après le medecin fut payé d'un doublon,
Et il partit après cette opération;
L'autre, s'en fut trouver, un vaillant postillon:
Pour tâcher de se rendre au superbe vallon.
Dès qu'il fut arrivé proche du pavillon,
Il se mit à manger un moyen croupion;
D'un des plus gras dindes, et le cou d'un faucon:
Incontinent après entre dans un balcon.
Il y trouve les Dieux, et son ami Caton,
Tous assis sur un banc à la calefourchon,

Excepté Socrate qui lisoit un sermon:
Et qui le débitoit avec précaution.
Au premier point il dit, que la profession,
De medecin étoit une damnation:
Qu'on devoit le bruler avec un gros tison,
— Depuis les doigts des pieds, jusqu'en haut du chignon.
L'Avocat méritoit une punition,
Il causoit à l'humain une désension,
Et fesoit sur autrui, trop souvent la toison:
Qu'il faillois le coucher sur un lit de glaçon.
Tous les marchands, dit-il, sont la perdition,
De notre malheureuse et pauvre nation;
Ils sont causent qu'elle est, habillé de chiffon:
Il faut qu'ils soient mis au bout d'un hameçon.
L'Aubergiste cause la désolation,
D'un pere de famille, ou d'un Duc, ou Baron;
Il les jette souvent dans une affliction:
Il faut le piquer fort avec un piqueron.
Le Boulanger, dit il, et son petit mitron,
Qui mélent la farine avec du mauvais son;
Et qui nous présentent du pain trop en grignon:
Il faut les assommer à grand coup de fourgon.
Au second point, il dit, que la confession,
Etoit nécessaire pour la communion;
Il le prouve d'abord par une assertion:
Que sans ce sacrement point de rémission.
Les saints ont eus, dit-il, chacun un beau fleuron,
Par ce qu'ils ont eus tous, de leurs péchés pardon;
Vous autres qui restez dans la distraction:
Et qui ne laissez point la dissolution,
Jupiter vous mettra, sur le nez un crépon;

Sera de vos membres une dissection;
Il vous donnera point une inhumation:
Vos corps seront reduit en une exhalaison.
Vos crimes n'auront point une expiation,
Pour avoir eu nule modification;
Vous avez fait festin sans moderation;
Vous serez assommés à grand coup de moison.
Il mettra sa robbe couleur de celadon,
Il sera ceint d'un large, et joli ceinturon;
Afin de commencer la célébration:
De la grande fête de résurrection,
Qui sera celebré proche de Chaufaucon;
Ou tout le genre humain sera mis au peson:
Ceux qui seront juste auront possession,
D'entendre tous les jours un beau psalterion.
Les méchants seront mis avec les avortons,
Dans l'huile bouillante feront immersions;
Ils auront sur la tête un coup de goupillon:
Afin qu'ils puissent faire une longue cuisson.
Après Socrate fit, la genuflexion,
A tout les assistants, donne absolution;
Après s'en fut se mettre à côté de Solon:
Qui lisoit les oeuvres du fameux Ciceron.
Ce celebre sage, de la Grèce et D'Agon;
Avoit pour culotte qu'un petit caleçon;
Et fit à l'autre sage une relation:
Comme l'homme avoit eu la domination.
Ensuite il lui parle de la création,
Des astres, de la mer, même du Scorpion;
Comme il avoit eu race, et sa formation:
L'homme est formé dit-il, avec peu de limon.
Après avoir finie; cette discussion,

Il dit quelque chose sur la construction;
Du liquide et de son évaporation:
Tout cela périra d'un coup de tourbillon.
Idmon, le grand devin habillé d'un jupon,
Seulement attaché d'un seul petit cordon;
Avoit à son bonnet un gros méchant bouton:
Souvent il s'en servoit pour en faire un bouchon.
Il dit amis, je vois, une habitation,
Qui se trouve proche, d'un long et haut mulon;
Allez voir dans ce foin, vous verrez un poltron:
Je n'ai jamais de fausse imagination.
Cet homme décampa par le haut du pignon,
Il se cacha, crainte, d'une information;
C'est lui qui vous a pris votre excellent jambon:
Je ne crains point d'en faire une préstation.
Voyez-vous cet homme? couché sur le sablon,
A mille acres d'ici, tout proche du cap-bon;
Hé bien! il est après, manger de l'amidon:
Il étoit autrefois un bon centurion,
Présentement il n'est, qu'un pauvre vigneron;
Qui fait avec peine sa méchante moisson:
Il se trouve obligé de se mettre drageon,
Et quelquefois il vend du chetif laceron.
Un jour il voulu faire une rebellion,
Afin de s'emparer de l'acquisition;
De la belle ville, du fier Duc de Biron:
Mais il eut pour son crime une proscription.
Après avoir fini cette prédiction,
Il fut rejoindre ceux, qui faisoient reveillon;
Il se mit à manger un petit limaçon:

Et à pomper du vin avec un long siphon.

Pendant que tous ces Dieux faisoient soustraction,
De dindes, de canards, et d'un puissant chapon;
Saturne fait tirer un fort coup de canon:
Qui surprit tous les Dieux, qu'ils en firent un bond.

Neptune, dit amis, sans passer pour glouton,
Ni même sans blesser notre dévotion;
Nous pouvons encore manger un bon guignon:
Et même dévorer un excellent plongeon.

Avant que d'entreprendre une disjonction,
Il nous faut boire un coup, du fier jus de scourgeon;
A la bonne santé de notre Dieu Pluton:
Après chacun retourne à sa vacation . . . . . 300.

Sonnet 5.

Qui a été composé, en fumant la pipe.

Quand je fume la pipe, alors je vois sortir,
Une douce fumée avec grande abondance;
Quelquefois elle forme une circonférence:
Qui me cause soudain un extrême plaisir.

Cette aimable image me fait ressouvenir,
De ma quadrature du cercle en ma présence;
Je crois que tout le monde y fait la révérence:
Cela flate un peu trop, mon esprit sans mentir.

Ce cercle de fumée incontinent s'efface,
Mais la quadrature restera sur surface;
De notre beau globe jusqu'à la fin du monde.

Tous les Géomètres connoîtront le vrai nom,
De l'auteur du cercle sur la terre et sur l'onde;
De plus sera connu de chaque nation.

Sizain 1.er

La libéralité marche ordinairement,

Avec la bravoure toujours de compagnie,
Excepté dans le fils, de Nicolas gros jean;
Qui n'a jamais donné pendant toute sa vie:
Quoiqu'il fut un homme fort riche et glorieux,
Il étoit fort avare et n'aimoit pas les gueux.

Chanson 2.

Sur l'air. O ma tendre musette.

1.
Avec grande abondance,
De vin et de liqueur,
Je puis prendre licence;
De chanter à l'honneur
De votre compagnie,
Qui ne m'égrise pas;
Sans doute l'eau de vie:
Aussi le poulet gras.

2.
Ami dans cette aimable,
Et somptueux festin;
Il faut être agréable:
Et sa chere Catin,
Afin de le bien faire;
Il faut que chaque amant:
Verse pour cette affaire,
Verre de Frontignant.

3.
Mes cheres demoiselles,
Pour aimer les garçons;
Prenez avis mes belles:
Du vin de ces flacons,
Vous allez être instruite;
Comme il faut estimer:
Les amants au plus vite,
Sans trop les amuser.

4.
Ce bon jus de la treille,

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Peut faire des heureux;
En vuidant la bouteille:
Vous en aimez que mieux,
Les amants et amantes,
En seront satisfaits;
De ces liqueurs charmantes:
Qui les rendent parfaits.

5.

Cet excellent remède,
Guérit beaucoup de maux;
Voilà comme Archimède;
A purgé son cerveau,
Buvons de cette essence;
Tant qu'il y en aura:
Ce suc lave la panse,
Et nous fait vivre gras.

6.

Suivons le bon précepte,
De notre Dieu Bacchus;
Qui veut qu'on lui repete:
Journellement versus,
Les Messieurs et les Dames;
Qui suivront sa leçon;
Auront trois filigrammes,
En forme de feston.

7.

Après la chansonnette,
Il nous faut boire plein;
Un verre d'anisette:
Est le souverain bien.
A la santé de Rose,
La belle de Beau-port;
Qui toujours nous propose:
De boire jusqu'à la mort.

Rondeau 2.

J'ai vu, jour nompareil, en voyant Catherine;

Catherine au point du jour, O Dieu! la bonne mine.
Elle se promenoit d'un pas majestueux,
En regardant les fleurs qui lui plairoient les mieux;
Pour en faire un bouquet des plus avantageux.
Elle cueille les fleurs de sa dextre divine,
Avec dexterité les divisant en deux;
Elle en fit deux bouquets qui m'ont parus fameux:
j'ai vu, jour nompareil.

Catherine charmé d'une joie enfantine,
Retourne chez-elle par un chemin vaseux;
Et en le traversant tombe avec sa terrine:
Adieux fleurs et bouquets tout fut infructueux,
Excepté la belle qui toujours en badine.
j'ai vu, jour nompareil.

Quatrain 2,

Que l'homme est à plaindre d'avoir à satisfaire,
Tous les jours aux besoins de son malheureux corps;
Et d'être condamné qu'à cette seule affaire;
Jusqu'au dernier moment de sa facheuse mort,

huitain 3.

N'allez pas commencer encore de rechef,
je connois ces gens là, vous en êtes le chef;
Vous avez maltraité, grandement ma personne,
Et vous m'avez fait tort: mais je vous le pardonne.
Si vous recommencez une seconde fois,
Vous serez poursuivis à la rigueur des loix;
Qui vous feront cesser votre méchante harangue:
Que vous allez partout prôner de votre langue.

Quatrain 3,

je ne dois plus le respecter,
Et je ne puis lui pardonner;
Cette malicieuse offence
Qu'il vient de faire en ma présence.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

huitain 4.

Martin fameux peintre, laissa par testament;
La somme annuelle de douze milles francs:
Afin de marier certain nombre de filles,
Avec condition qu'elles feroient quadrilles;
Pendant trois jours de suite autour de son tombeau:
Qu'elles y danseroient et chanteroient rondeau,
Qu'elles iroient après jusqu'à leurs maisonnettes,
Au son de la musique et de quatre trompettes.

Chanson 3.

Sur l'air, des folies d'Espagne.

1.
Je suis ravi, d'être sur notre globe;
Et de revoir encor le mardi gras:
Bien ajusté d'une superbe robe,
Nous présenter son meilleur vin muscat.

2.
C'est aujourd'hui notre jour désirable,
Mes chers amis il faut en profiter;
Buvons, mangeons, à cette table aimable:
jusqu'à minuit sans discontinuer.

3.
Profitons donc, de ce temps efficace,
Faisons jouer machoire sur dindon;
Car à minuit le carême prend place:
Du mardi gras notre cher compagnon.

4.
Il tient qu'à nous à vaincre le carême,
C'est de boire plusieurs coups de vin blanc;
Pour faire tête à ce visage blême:
Qui nous prêche de manger du hareng.

5.
Nommons Bacchus pour notre capitaine,
Et armons-nous de flacon et rotis;
Pour combattre le carême sans peine:
Avalons jus d'un excellent anis.

6.

Chers compagnons commẽçons l'escalade,
Pour décider si nous serons vainqueur;
Regalons-nous d'une bonne salade:
D'un chapon gras, et d'un coup de liqueur.

7.

Minuit sonne, quittons amis nos armes,
Nous sommes mis en déroute et vaincu;
Le carême, nous fait verser des larmes:
Pendant quarante et quelques jours de plus.

huitain 5.

Quand je remets dans mon esprit,
Le tort qu'on m'a fait par dépit;
Me met soudain hors de moi-même:
Et me cause une peine extrême.
Si cela vient du créateur,
je l'accepte de tout mon cœur;
Enfin si cela vient du diable:
Que Dieu tout puissant les accable.

huitain 6.

L'Avocat ne doit pas oublier les épices,
D'un procès. s'il désire, avoir de son client;
Un prix de son travail: fait argent, un présent,
Sinon, il tombera dans plusieurs mauvais vices;
Qui lui feront perdre tous ses pauvres procès:
Pour avoir negligé d'y prendre toute peine,
jamais il ne verra sa belle bourse pleine;
Et tous ses plaidoyés n'auront aucun succès. Voyez Huit. 7. page 166.

huitain 7.

je n'ai rien à dire contre ma conscience,
j'ai fait dans ce monde beaucoup de pénitence;
Pour avoir le pardon des péchés que j'ai fait:

Un beau jour j'aurai place, avec les bons sujets.
je vais en attendant fumer ma chere pipe,
Avant que de mourir, comme a fait Catulipe;
Qui sans aucune crainte a vu venir la mort;
S'en alla pipe au bec, et mourut sans remors

Sonnet 6.

Sur les mouches importunes.

Mouches folles d'amour, dans la chaude saison,
Vous venez par bande festiner sur ma face:
Et vous la parcourez sur toute sa surface,
En célebrant des jeux à votre Cupidon.
je ne veux aucune communication,
Avec votre méchante et detestable race;
Vous me faites faire trop souvent la grimace:
Quand je suis pour raser le poil de mon menton.
Si vous voulez toujours m'être bien favorables,
Vous ne passerez point les limites aimables;
Qui sont depuis les yeux, la gorge et les oreilles.
Tous les autres endroit vous pourez les courir,
En sucer le sucre des plus célebres treilles;
Si vous passez borne; je vous ferez mourir,

Rondeau 3.

Avec patience, j'attends la mort sans peur;
Le jour fatal viendra j'en serai le payeur:
La mort me fait toujours des attaques affreuses,
Elle rend mes heures grandement freidureuses;
Et me fait endurer une extrême douleur.
Quand je pense au trépas je frissonne du cœur,
Quoique j'y sois résous, j'en suis saisi d'horreur;
j'en ai l'ame inquiète, et toujours malheureuse:
Avec patience, j'attends.

J'éspere en l'Eternel, le Souverain Seigneur;
Et le maître absolu qui fera mon bonheur.
Dès que je laisserai cette vie ennuyeuse,
je verrai l'Eternel en face lumineuse;
Qui me fera grace de toute mes erreurs:
Avec patience, j'attends.

Quatrain 4.

L'Eternel a voulu, nous mettre dans ce monde;
Pour que nous en fassions une petite ronde:
Afin que chaque humain eut le temps de remplir,
Parfaitement sa tâche avant que de mourir.

Quatrain 5.

Tabac délicieux, remède Souverain;
Qui purge mon cerveau bien mieux qu'un Médecin:
Une seule prise de cette poudre fine,
Me remet dans mon âme une santé divine.

Sonnet 7.

Sur la mort de George-trois,
Roi d'Angleterre,

Destin malicieux, et digne de remarque;
Tu viens de nous ôter par coup violent:
Notre roi George trois, ce bien aimé monarque;
Qui nous a fait jouir d'un bon gouvernement.
Tes sujets dans chateau, dans maison, et baraque;
iront à tes autels pour t'offrir leurs encens:
Pour remercier Dieu, de cet homme de marque,
Dont le règne a duré tout près de soixante ans.
Ce roi vénérable sera de ses sujets,
Regretté grandement, à cause des bienfaits;
Qu'il a fait à son peuple avec tant de tendresse:
Que notre Créateur de tout le genre humain,
le récompensera d'une sainte largesse;
Qui sera glorieuse à ce roi Souverain. . . . . 214.

Poëme 6.

Sur une des quatre parties du monde,

L'Europe.

Un jour j'étois pensif, seul dans mon cabinet;
Sortillant mon esprit pour trouver un sujet:
Afin de composer une celebre histoire.
Ma Muse entre, et me dit, culbute ta mémoire,
Tu trouvera de quoi de recréer les gens;
Il faut les amuser, comme petits enfants:
Ne crains point, tout est bon, quand on écrit pour rire;
Mais je te conseille d'éviter de médire:
Cela met le trouble parmi beaucoup d'humain,
Le poëte en ressent quelquefois du chagrin;
Qu'il ne peut digerer qu'à la fin de sa vie:
Pour n'avoir point fait cas du conseil de Samie,
Il a pour salaire quelques jours de prison;
Afin de corriger sa malversation.
Ainsi donne à tes vers, une belle cadence;
Et tâche de prendre qu'une foible licence.

Un prince souverain, engage deux amis,
Un étoit de Bourdeau l'autre près de Paris.
Le prince leur donnoit à chacun trois guinées,
A dépenser par jour pendant quelques années;
Pour aller visiter le bout du nord du pôle:
Chacun eut pour présent une belle bousôle,

Il fut mis par écrit, que chaque voyageur,
Devoit tenir journal même de leur malheur;
Et de faire un détail de toute les provinces:
Royaumes, Empires, que possedent les princes.

Ils furent de retour, qu'au bout de vingt-deux mois,
Disent que les Lapons, se tiennent dans les bois.

Les hommes, les femmes, sont de petites tailles,
La hauteur des plus grands sont haut comme les pailles;
Du meilleur grain d'aveine, ou bien celui du bled:
C'est-à-dire, qu'ils ont, environ quatre pieds.
Ils sont tous, d'une laide, et fachense figure,
Ils ont la tête grosse, et longue chevelure;
Les cheveux d'un beau noir roide comme du crin:
Les oreilles grandes pour le moins d'une main,
Les yeux de couleur bleue, et presqu'à fleur de tête,
Le nez court et large, la figure malfaite.
Les lèvres épaisses, menton, et front pointus,
Les yeux et la bouche pareillement fendus.
Ils ont la moitié de la face couverte,
De barbe longue et forte approchant couleur verte;
Elle descend assez pour couvrir l'estomac:
Cette barbe est mise dans une bourse ou sac,
Fait de la peau d'un loup teinte en rouge et en noire;
Les Capons se servent de ce sac pour armoire:
Souvent ils y mettent leurs pipes et couteaux:
Ils en ferment l'entrée avec un petit os.
La longueur de leurs corps, n'est pas plus d'un quart d'aune;
Ils ont la peau couleur d'un vilain cuivre jaune.
Les cuisses et jambes ont beaucoup de longueur,
Ils sont tous vigoureux, et excellents coureur;
Ils attrapent les loups quelquefois à la course:
Leurs roi nommé Biko, leur accorde une bourse,
Pour les recompenser de leurs vaillant effort;
Mais c'est une bourse qui n'est pas pleine d'or:
Elle est pour bien dire remplie de bagatelles,
Et qui sont présentés par deux jeunes pucelles;
Avec cérémonie au coureur qui s'élient:

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

De bout, sur une pierre au milieu d'un terreins
Entouré de cailloux et d'une palissade.
Ce jour là, le coureur, est en belle parade,
Il est vêtu de tout, les ornement du rois
Ils ont depuis long temps cette fameuse loi,
Qui leur permet à tout, de porter la couronne;
C'est leurs prince Fiko, qui lui-même en personne:
Va la porter aux pieds du celobre coureur,
Qui chante une chanson avec grande lenteur;
Après qu'elle est chantée il remerci son prince:
En levant une main, et tenant une pince,
Il se tient ensuite sur un pied un moment,
Et son pied droit lui sert d'un pivot à l'instant;
Pour tournoyer dessus environ un quart d'heure:
Et sans se déranger de la même demeure,
Il chante, et il saulille en jettant un beau cri;
Il dit qu'on m'apporte mon présent d'un haut prix:
Pour lors les deux filles partent avec la pochee,
En marchant avec peine arrivent à la roche;
Aussitôt le coureur se courbe lentement,
Et avec sa pince la tenant fortement:
Aussitôt il l'ôte des mains des jeunes filles,
Et en deux secousses extrêmement gentilles;
Il la met à ses pieds et s'assit à un plat:
Tandis que les filles s'en vont à petit pas.
Il détache la poche, en sort les bagatelles,
Les attache soudain avec plusieurs ficelles;
A l'instant il en fait un collier vraiment beau:
Qui lui sert sur le champ d'un superbe bandeau.
Ce bandeau raboteux est construit de coquille,
Et jette une clairté qui parfaitement brille;
Comme des cierges qui seroient arrangés:

Alentour de sa tête et servient allumés,
Exprès pour faire voir sa superbe figure;
Ensuite il s'habille d'une belle parure:
Qui consiste en habit d'une peau de serpent,
Enjolivé partout de dentelle d'argent;
Et d'un bonnet pointu fait d'une peau d'anguille;
Dont le bout est trouqué pour y mettre de l'huille,
D'une odeur charmante qu'il allume en partant;
Quand le prince Biko, vient avec tous ses gens:
Pour aller le mener dans une belle place,
Afin de le traiter devant sa fière face;
Dès qu'il est arrivé dans l'endroit du festin.
Ceux qui sont assistants levent tous une main,
Aussitôt le coureur va se mettre à la tête,
D'une renne cuite pour la celebre fête.
Cette renne est pleine de viande de loup,
Et tous les convies la mangent à genoux.
Buvant de temps en temps un coup de lait de renne,
Qu'ils boivent dans tasse de belle porcelaine;
Ils laissent la table quand ils se sont rempli:
Et s'en vont ensemble danser le pina oui.
Dès qu'ils sont arrivés l'on sonne la trompette,
Ils trouvent une place admirablement nette;
Ils s'approchent soudain alentour d'un grand feu:
Le coureur va se mettre à gauche d'un gros pieu.
Aussitôt un vieillard sonne une grosse cloche,
Sa majesté Biko, part avec une poche;
Ses sujets le suivent à petit pas quarré:
En forme de quatre bataillon bien serrés.
Dès que le prince arrive il fait la révérence,
Et ce maître coureur qui d'un seul saut s'élance;
Tout-à-fait sur le bout de ce fameux poteau;
Alors chaque sujets allume son flambeau,

A la file il passe d'une marche tranquille;
En jettant en passant chacun une coquille:
Au pied de ce poteau, pour present au Seigneur.
Toutes ces coquilles sont de grande valeur.
Les Japons s'en servent comme d'une monnaie,
Quand ils en possedent ils sont ravi de joie,
Et ils en achetent ce qu'ils leur fait plaisir:
Souvent ils s'en servent pour bien se divertir.
Dans une hotellerie ou dans une cordelle,
Mais ils y attrayent quelquefois la gratelle.
Quand ils ont tous passés devant ce grand Seigneur,
Le prince va toucher, le poteau par honneur;
Aussitôt les cloches, les tambours et les flutes,
Sonnent tout en semble, pendant plusieurs minutes.
Le monde se place pour lors autour du feu,
Le prince commence la danse avec un vieux;
Dont il prend une main, et le regarde en face:
Ils sautillent tous deux avec même grimace,
En tournoyant, chantant, et frayement des mains;
Et en jettant des cris et hurlement de chiens.
Tous les autres danseurs en font autant de même,
Pendant toute la nuit ce qui les rendent blême.
Ils s'approchent du feu pour un peu s'y coucher,
Et dès le point du jour on vient les reveiller,
Pour les mener chez-eux chacun dans leur voiture:
Qui ressemble beaucoup à vilain porte ordure,
Traîné par leurs rennes qui peuvent parcourir;
Environ dix lieues, par heure sans mentir.
Et dès qu'ils arrivent à leur belle demeure,
Leurs femmes les frotent par tout le corps de beure;
Après ils les couchent sur un lit de sapin:
Et ils s'y reveillent le lendemain matin,
Pour aller entendre le discours de leur prince;

Qu'il a fait imprimer sur une planche mince.
Il leur dicte la loi qu'ils doivent observer,
Dans tout son royaume c'est de ne pas tuer;
Car celui qui tuera sera mis à la broche;
Son corps sera rôtis sans musique ni cloche,
Il sera débité par le bourreau Fatras,
Qui le fera manger par les chiens et les chats.
Le voleur n'est jamais puni par la potence;
Pour son premier vole, mais s'il y recommence:
Le bourreau lui coupe le petit bout du nez,
S'il y retourne encore il lui coupe les pieds;
Quelquefois les deux mains, quelquefois les oreilles:
Pour le reconnoître par faces nompareilles.
Le rapt n'est point puni, celui qui le commet,
Donne pour payement un beau cochon de lait;
Qu'ils mangent ensemble sur petit bout de planche,
Couvert de toile fine admirablement blanche.
Les lapons se marie, qu'à l'age de trente ans;
Le jour du mariage ils vont dans un grand champs;
La tête nue et pieds, conduis par une femme,
Qui porte une espéce d'une belle auriflamme.
Les conviers la suivent, en chantant des chansons;
Qui sont pleines de mots de consolations:
Que les futures époux repètent à voix haute;
Prenant garde d'y faire une petite faute:
Car ils sont basoués de tout les gens soudain,
Par des cris qui dureront pendant tout le chemin.
Quand ils sont arrivés, le ministre les place,
Sur un petit gazon et leur lave la face;
Leur coupe les ongles et aussi les cheveux,
Qu'il a soin de jetter lui même dans le feu:
Il revient aussitôt, les prend par une oreille

Pour les mener gouter plusieurs jus de la treille,
Qu'ils vont boire au centre de ce celebre champ,
Dans un petit bassin enjolivé d'argent;
Après le ministre, jette sur leur visage,
Deux ou trois galons d'eau pour fin du mariage.
Le monde sort du clos marchant à petit pas,
Devant les deux mariés qu'on porte dans un bras;
Tenant grand silence tout le long de la route:
Comme si l'on portoit des gens pris de la goutte.
Quand ils sont arrivés, le père du garçon,
Fait un trou promptement au toit de sa maison;
Les fait entrer tous deux pour qu'ils fassent un somme:
Le lendemain le fils, est reconnu pour homme.
Le père et la mère leur donnent ce jour là,
Et à tout les parents un somptueux repas;
Qui consiste en ragout à longue et courte sauce;
Qu'un chien le plus gourmand ne pourroit point sans pause,
En manger seulement le plus petit morceau;
Car il couroit risque d'en perdre le cerveau.
Tout les viandes sont épicés de canelle,
Poivre, sel, moutarde, piman, et pimpernelle;
Que les Lapons mangent souvent dans leur festin:
Cela les fait courir de bonne heure à leur fin.
Car à chaque repas que leur roi Viko donne,
Ils en meurt quelquefois, plein une grande tonne;
Qui peut, pour bien dire, contenir dix lapons:
On les jette dedans, et l'on y met deux fonds.
Après tous les parents, la roulent par derrière,
Pour aller la jetter dans l'eau d'une rivière;
En chantant et frapant des mains de temps en temps:
Afin de bien faire la belle enterrement.
Quand ils sont arrivés, sur le bord de la grève,
Chacun prend une roche aussitôt leur cœur crève,

Alors ils éclatent en pleurs, plaintes, et cris:
Comme s'ils étoient tous, fesses aux pilons.

Ils jettent la pierre comme belle pratique,
Dans ce cimetière remply d'eau pathétique.
Après s'en vont pousser ce celebre tonneau,
Faisant tous leurs efforts pour le mettre dans l'eau;
Incontinent après, ils disent des prières:
Qui valent bien celles qu'ils ont dis les premières,
Qu'ils offrent au soleil comme maître absolu;
Pour qu'il les fasse naître, en chien, ou loup goulu:
Renne, renard, castor, ou canard, hirondelle,
Chacun demande au gout de sa pauvre cervelle.

C'est pourquoi que plusieurs de cette nation,
Ne veulent point manger, ni poisson, ni cochon;
Pour de faire perir la belle âme d'un homme:
Qui ne deviendroit plus en aucune autre Somona:
Car les Lapons disent, quand il y a qu'un corps;
Il faut qu'une seule âme une autre feroit tort.

Après ils vont, chez-eux, en grande diligence,
Afin de se remplir au plus vite la panse;
Car ces enterrements durent pendant un jour:
Sans boire ni manger qu'après leur beau retour.
Leurs femmes, leur donnent, des viandes friandes,
Qu'ils mangent et trouvent, meilleurs que des amandes.

Le païs des Lapons est froid extremement,
Il n'y a point d'automne, et même n'y printems;
Dans le Septentrion, ils ont trois mois de Lune,
Et trois mois de soleil, il n'y a point de brune.
Il y pleut rarement, même pendant l'été,
Mais il y a des tons en grande quantité;
Ils font avec leurs cus une fiere piqueure;
Qui fait autant de mal qu'une forte brulure.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Le païs est remply de rochers, et de monts;
Et de differents bois qui sont presque tous longs.
Pendant l'hiver, la terre, est couverte de neige;
Les Lapons y chassent alors avec pièges:
Collet et attraye pour prendre les élans,
Les goulus, les castors, les ours et les loups blancs,
Les hermines, la renne, est grandement utile;
Les Lapons en mangent, la chair, le lait, et l'huile.
Il y a dans l'été des paturages gras,
Qui mettent les rennes promptement en état;
Ils se servent d'elles, pour faire leurs voyages:
Quand elles ont mangés l'endroit des paturages.
Les Lapons vont chercher, un lieu pour les nourrir,
Et dès qu'il manque encore ils sont prêts à partir;
Ainsi ces pauvres gens changent souvent de place:
Leurs rennes les trainent sur la terre, et sur glace,
Leurs font faire un trajet en peu de temps fort long;
Elles vont aussi bien que le vol d'un faucon:
Qui force des ailes pour attraper sa proie,
Plus il en est prochent, plus il ressent de joie;
Ainsi vont les rennes, en trainant leur traineau:
Elles désirent d'être à leur gîte nouveau.
Les Lapons sont lâches, craintifs, et très honnêtes;
Ils tressent leurs cheveux en deux ou trois couëtes:
Mais ils sont coleres, brutaux, et paresseux,
Et le plus grand nombre sont superstitieux;
Entr-eux on ne connoît, ni vol, ni violence:
Et rarement ils sont, conduit à la potence.
Ils vivent fort long-temps, n'ont pas de Medecins,
Quoique vieux, ils courent, les bois, et les chemins.
L'Europe renferme, plusieurs païs fertiles,
Et plusieurs superbes, riches et belles villes;
Celle d'Angleterre passe premiere en rang:

Mais celle de Paris comprend plus d'habitant.

L'Allemagne païs, au milieu de l'Europe,
Sa capitale est grande, comme Constantinople.

Le Portugal, païs, fertile en tous les fruits;
Comme raisins, pommes prunes poires et riz.
Les Portugais sont vifs spirituels et braves;
Polis, et généreux, mais ils sont tous trop graves.

L'Espagne royaume, dont l'air est pur et chaud;
Il y a des mines de différents mêlaux.
Les Espagnols sont doux, patients et faciles;
Ils ont dans leurs païs des chevaux fort dociles.
Le vin qu'ils ont beaucoup, n'est pas leur passion,
Mais ils sont amoureux autant que Cupidon.

La Russie empire spacieux et immense,
Qui renferma un peuple sous une obéissance;
De plusieurs Souverains, qui sont tous compétants:
Et l'égard des sujets qui sont méconnoissants,
Grossiers, mauvaises mœurs, ignorants, peu fidelles;
Mais depuis trois cents ans, ils sont remplis de zèles:
Pour leurs religion, et pour leurs Souverain,
Ils sont devenus doux et d'excellent humain.
Ils sont sobres, dévots, et soumis à leurs princes,
Leurs loix sont fameuses dans toutes leurs provinces;
Ils doivent leurs bonheure au Czar, Pierre le grand:
C'est lui qui les a mis, sous bon gouvernement.

La Hongrie royaume, un peu considérable,
Le gibier y est gras, et d'un gout délectable;
Il y est si commun, qu'on permet par la loi:
D'y faire la chasse, tout Hongrois y ont droit.
Ils ont permissions d'y faire aussi la pêche,
Avec raie, ou filet, le tuer à la flèche,

On le prendre à la ligne ou bien d'autre façon;
Ils en prennent si fort, qu'on le donne au cochon.
Si les Hongrois avoient, un peu moins de paresse,
Ils pourroient vivre heureux et avec allegresse;
Car leurs païs abonde en grand nombre de grains:
Comme bleds, avoine, pois, pepin de raisins.
Ils ont dans leurs païs toutes sortes de mines,
Comme celle de plomb, dont ils font des terrines;
Celle d'étain, de fer, d'or, de cuivre, et d'argent:
Que les Hongrois pourroient, trafiquer au marchand,
S'ils avoient une ame plus à la deligence;
Ils pourroient augmenter, de beaucoup leur finance.

La Suède, royaume, d'une belle grandeur,
Il y a deux saisons, trois fiers mois de chaleur;
Neuf mois de froids piquants, toujours insupportable:
A tout les étrangers il leur est indomptable,
Ils n'y vivent pas plus de trente à quarante ans;
Mais les gens du païs, y vivent fort long-tems.
Ils sont laborieux, endurent la fatigue,
Aiment à se tenir beaucoup à leur boutique;
Afin d'y fabriquer des armes, et outils;
Comme sabres, couteaux, et d'excellents fusils.
On y porte des vins, eaux de vie, et flanelle,
Poivre, moutarde, et drap, sucre, sel, et chandelle;
On en tire du cuivre, et du fer et acier,
Des cuirs de fourrures, et d'excellent papier.
Les Suédois sont propres aux choses sérieuses,
Ils ont chez-eux des loix, qui passent pour fameuses.

La Pologne, païs, d'Europe, borne-ouest,
Par la mer Baltique, la Transilvanie-est;
Et par le Brandebourg, et par la Moldavie;
Nord-est, par les états, de toute la Russie.

Les Polonois sont fiers, robustes, grands mangeurs,
De taille moyenne, braves, et grands buveurs;
Quand ils vont festiner, en se mettant à table,
ils prennent un plaisir, charmant et délectable,
De se bien-mesurer la groseur de leur corps,
Quand ils laissent la table ils se mesure encor,
Et celui dont la panse est plus grosse, et plus pleine:
On l'assit sur fauteuil pour soigner sa bedaine.
On lui fait avaler six grands verres de vins,
Et on le promene, d'abord par les chemins;
Et dès qu'il a fini ses belles promenades:
il reçoit un présent de tous ses camarades,
Qui consiste en cochon, dindon, vin, et liqueur;
Après on le connoit pour le plus grand mangeur.
La Prusse, ou la divise, en Prusse royale,
Ou Prusse Polonoise ou la Prusse Ducale;
Tous les gens du païs passent pour paresseux:
ils mettent leurs maisons la plûpart dans un creux,
Ne font sortir du sol, qu'un peu la couverture,
Et sont tous habillés d'une triste parure.
Autrefois les seigneurs, avoient sur leurs sujets,
Le droit de vie et mort, ils n'ont plus ces forfaits;
Depuis que Frédéric a monté sur le trône;
il a su les instruire en excellent prône,
Qui les a fait changer en de parfait chrétien;
Les Prussiens sont tous maintenant gens de bien.
La Turquie, empire qui s'étend en Europe,
En Asie, Afrique; les Turcs sont misanthrope,
Mais ils sont fort sobres, amateurs du repos;
Et de l'oisiveté, peu propres aux travaux;

Le fréquent usage qu'ils font des bains tiedes,
les rend lâche et leur sont des funestes remèdes.
Ils sont charitables, envers les étrangers,
et toutes nations ils sont hospitaliers;
Toutes les provinces sont bonnes pour la vie:
Elles sont dépeuplées par une tyrannie,
Qui y règne depuis, mil sept cent quarante ans;
Et la plûpart des Turcs sont chez d'autres manants;
Croyant y être mieux, mais ils s'y trouvent pire,
Et ils ne peuvent plus quelquefois s'en dédire;
On sait jusqu'où les Turcs portent lubricité,
Le luxe et l'interêt, et ils en sont lié.
Le Sultan hérite de ses sujets qui meurent,
Sans enfants, des Bachas, tous les biens lui demeurent.
Il peut aussi changer, quand il lui plait la loi,
Il en a le pouvoir étant le maître et roi.
Ce prince prend titre, de Dieu sur cette terre,
Du soleil, et la lune il dit qu'il en est frère.
Le Visir est premier, après le grand sultan;
Qui peut le démettre, s'il en est point content.
Le Morlaque en Europe, en Asie les Arabes.
Garnissent la campagne, et pillent en vrais crabes.
Le Mufti, chef premier de la religion,
Est l'oracle des loix pour la dévotion;
Il les interprète suivans les bonnes vues:
Du Souverain, qui peut, le fesser dans les rues,
Afin de punir de sa témérité;
D'avoir fait une loi, qui n'est pas à son gré.
L'Italie est une, belle et grande présqu'île;
On joint à l'Italie, la Corse, et la Sicile;
Et toute la Sardaigne, et îles de la mer,
De Toscane, et golfe de Venise à Démer.

Les alpes séparent l'Italie et la France,
De toute la Savoie et même de Constance;
L'air y est sain et pur, excepté dans l'état:
De l'église, et Toscane il y a du frimas.
Vers la mer, les saisons, y sont mieux temperées,
Herbages, légumes, y sont fort estimées;
Et les bêtes fauves, et tous les bestiaux,
Les bleds, vins et huiles, bois, fruits et en un mot;
Tout y est excellent, et d'un gout délectable:
La langue Italienne, est beaucoup agréable,
Elle a de la douceur, est bonne pour le chant;
Belle dans la bouche de tous ses habitants
Les Italiens sont fiers, très propres aux Sciences,
Propres aux affaires qui sont de consequences;
Ils sont polis, sobres, prudents, spirituels:
Mais ils s'adonnent trop aux plaisirs sensuels,
Et on leur reproche d'être souvent fort traitres;
Et qu'ils voudroient passer dans le monde pour maitres:
Ils sont vindicatifs et très dissimulés,
Jaloux au faux brillant un peu trop adonnés.
Rome est capitale de toute l'Italie,
L'église de saint Pierre et de sainte Marie;
Sont des édifices, superbes et fameux:
On y voit des restes qui y sont precieux,
De sa splendeur ancienne et tels sont les Colonnes;
Les bains, et les cirques, les arcs fait en couronnes:
Grand nombre d'églises, on remarque sur-tout,
Celle de saint Pierre et celle de saint Cloud;
Et une quantité de superbes Statues:
Qu'on voit à chaque coin de ses plus belles rues,
Auprès de saint Pierre est le grand Vatican,
Ou loge le pape pendant un tier de l'an;

où l'on voit fameuse belle bibliothéque,
Et le grand hôpital, du saint esprit avecque;
Qu'est un de l'Europe, des plus charmants et beaux.
Le palais de Villa, de monte-Cavallo,
Le palais de saint Marc, et celui de Farneſe;
Celui du Duc a plus de beauté, de nobleſſe:
Mais les autres palais, ont un peu plus d'hauteur;
Ont aussi beaucoup plus, de longueur et largeur.

Le meilleur collége pour savoir la science,
C'est celui qu'on nomme collége sapience;
Qu'est le meilleur de Rome, et est le plus fameux:
De tout les colléges qu'on peut voir sous les cieux.

On ne compte environ dans cette belle ville,
Pas davantage âmes que cent trente et un mille;
Elle est aussi grande que celle de Paris:
Et elle renferme dans son propre circuit,
Quatre vingt paroisses sous le nom de Marie;
Elle est sur le Tibre qui l'arroſe en partie:
Contient dans son terroir douze collines ou monts,
Est à trois cents lieues de Paris environ.

Lecteurs vous avez lû le celebre voyage,
De toute l'Europe fait en un grand partage;
Par les deux voyageurs, natifs près de Paris:
Ils prônent eux mêmes, de tout ce qu'ils ont dis,
De l'Europe, n'est point, tout-a-fait véritable;
De cette partie de la terre admirable;
Par la belle adreſſe de tous ses habitants:
En toutes sortes d'arts fameux et excellents.
La mieux fertile en tous, et la mieux habitée,
Et première en ordre pour être bien peuplée.
L'Europe a douze cents, lieues, dans sa longueur;
Et neuf cents cinquante, dans sa grande largeur.

Si vous n'êtes pas las, lecteur de ce poëme,

Vous pourrez le relire, et en goûter la crême,
Mais si vous en êtes un peu trop fatiqué;
je vous conseille bien de n'y pas mettre né..... 480.

Poëme 7.

Sur l'Asie.

Lecteur je vais vous faire, un détail de l'Asie;
Hé bien, je dis, qu'elle est la seconde partie;
De notre beau globe sur lequel nous logeons,
Voici ce que j'en dis dans ma narration.

Cette grande partie, est très bien habitée,
Et elle est divisée en superbe contrée.
Celle de l'arabie est un très bon païs,
Mais les édifices sont tristement batis;
C'est un païs charmant extremement fertile:
Tout le monde y est charitable et facile.
On trouve en quelques lieux, des bœufs et des moutons,
Et autres animaux, comme chameaux, cochons.
L'air y est tempere, bon pour les paturages:
Les bêtes y paissent tout proche des rivages:
Elles y sont grasses, et tous les habitants;
En vendent la viande à plusieurs trafiquants.

Una ville d'Asie, en est la principale;
Dans l'arabie déserte elle en est capitale:
Elle est sous le pouvoir du Sultan grand seigneur,
Ses habitants sont chefs de brigans et voleur.

L'Arabie heureuse, belle grande presqu'isle;
Ainsi nommé pour place extrémement gentille:
Par sa belle verdure, et sa fertilité.
En effet le païs y est fort fréquenté;
A cause des belles, et bonnes marchandises:
Comme satin, velour, toile pour les chemises.

Sanaa, grande ville et l'air y est charmant,
Elle est avantageuse en faveur du marchand.

Cette ville d'Asie est superbe et fameuse;
Elle est capitale de l'Arabie heureuse:
Et tous les jours y sont, presque toujours égaux;
Le voyageur y trouve abondamment de l'eau:
Sa situation est superbe et très belle,
On y trouve beaucoup d'excellente canelle;
De l'arabie on a de son crû de l'encens:
Du beaume, de l'ambre, du café vert et blanc,
Dont il se fait un grand et excellent commerce:
Les Arabes sont fiers, mais le diable les berce,
Pour qu'ils soient filous, fripon, et grand voleur;
Néanmoins ils passent pour avoir de l'honneur.

Perse est un royaume, grand et fameux d'Asie,
Entièrement bordé, nord par la Circassie;
Le terrein dans la plaine, y est fort sablonneux:
L'adresse des Persans le rend avantageux.
Par endroit, il y a, des pierres précieuses,
On y trouve aussi des mines merveilleuses.
Outre les animaux qui nous sont bien connus,
Il y en a d'autres qui sont bien moins connus.

Les Persans sont maigres de médiocre taille,
Ils aiment à manger souvent de la volaille;
Ils ont l'esprit bien vif, et le jugement bon:
Ils sont beaucoup fermes dans leur religion.
Sont très propres aux arts, et propres aux sciences;
Ils n'aiment point à faire aucunes pénitences:
Ils sont parfaits amis, et très voluptueux,
Mais ils ont le défaut d'être trop amoureux;
C'est pour cette raison que leurs têtes blanchissent,
Et qu'ils sont tous maigres, et que leurs corps crochissent.
La plûpart des Persans, suivent la loi d'Ali,
Et à l'égard des Turcs, ils sont fort ennemi:

Grand nombre de femmes, y sont jolies et belles;
Sont de belles tailles et sont spirituelles:
Elles ont les yeux vifs, et l'air majestueux,
Sont fortes soigneuses de friser leurs cheveux.
Tous les roix de Perse, sont maîtres déspotiques,
Pour le peuple, et envers, tous les grands monarchiques.

La Perse renferme, les provinces de Send,
Kerman, Estarabad, Makeran, Tabristan,
Farsistan, Ispahan en est la capitale;
Cette ville d'Asie est fameuse et égale:
La ville de Paris, par sa belle grandeur,
Sa place est peut-être pour le trafic meilleur.
Il y a grand nombre de palais magnifiques,
Qui sont tous bien batis avec carreaux de briques;
Celui de l'Empereur a pour le moins de tour:
Une fameuse lieue, et renferme une cour.
Il y a plus de cent excellentes mosquées,
Plus de deux cents trente, fontaines estimées;
Mille huit cents vingt-cinq, caravanserais grands:
Plus de deux cents six bains, qui sont très excellents.
Grands nombres de caffés, de superbe colléges,
Et on y trouve aussi plusieurs fameux manéges;
Et de belles rues, remplies de beaux canaux:
Dont les deux côtés sont bordés de haut ormeaux.
Quoiqu'elle ne soient point entièrement pavées,
Elles sont très belles, propres, et allignées.
On monte le nombre des âmes d'Ispahan,
A million deux cents mille avant mil sept cent. ans.

Les Gaures, sont peuple, dispersés dans l'Asie,
Dans le lieu de la Perse et dans lieu de l'Indie:
Ils ont un grand respect, quand il s'agit du feu,
Le regardent comme, le plus aimé de Dieu;
Ils regardent aussi, leur zoroastre comme,

Leur premier fondateur, et le plus sçavant homme.
Croient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais,
Leurs mœurs, sont bien douces, ils sont tous bons sujets;
et l'égard de leur roi, même Seigneurs ou princes,
ils sont sous noblesses, qui sans doute les pinces.
ils sont laborieux, robustes, ignorants,
— ils sont persécutés par les Mahométans;
- Regardent Mahomet, et le grand Alexandre:
Comme deux scélerats que l'on auroit dû pendre.
ils n'ont qu'une femme, mais en un certain cas;
Comme en stérilité, craignant fort le trépas:
au bout de quatorze ans ils en prennent seconde,
Car ils sont fiers d'avoir des enfants en ce monde.
Pour les mariages, qui sont incestueux;
ils en nient le gout, et la croyent fameux.
Le Kerman province sur le golfe persique;
il y a des moutons dont la laine est mystique:
Depuis mars, jusques mai, d'abord qu'ils ont mangés,
des premières herbes, ils deviennent pelés;
Et ils sont aussi nuds qu'une poule plumée:
Dont la plume seroit parfaitement ôtée.
Le Tabristan de Perse ou le Masanderan,
Est une province, fertile en origan;
En bons vins, et en fruits, et en soie excellente:
Dont ils font à leur prince une fameuse rente,
La plûpart des manants ils ont les sourcils joints,
Et ils les arrangent avec beaucoup de soins;
ils ont les cheveux gras, et ils parlent fort vite,
Tous les jours ils mangent dans leur propre marmite;
Et ils se nourrissent, de riz, d'ail, et poisson;
Quelquefois ils mangent du superbe melon.
Chine, grand Empire, presque le tiers d'Asie,
Bornée par la mer nord et par la Tartarie;

Ouest par de haut monts, sud, les rois de Tunquin;
Qui sont souvent entr-eux en guerre pour un rien.
Les plaines sont mises au niveau et montagnes,
Coupés par étages pour les rendre campagnes.
Les monts sont cultivés, ou couverts de grand bois;
On y trouve beaucoup de prunes et de noix.
Il y a grandement de terre très incultes,
Les habitants font faire aux arbres fort culbutes.
Dans plusieurs monts pelés, on y trouve de l'étain;
De l'or, et de l'argent, du cuivre et du fer fin.
Dans la Chine, il y a, des grains, et des légumes,
Et des fruits qui causent, aux étrangers des rumes;
Qui les font quelquefois, mourir en peu de temps:
Pour en avoir mangés, pas plus d'un ou deux cents.
Ce fruit n'est pas plus gros, qu'une fève ordinaire,
Son jus est peu sucré, mais il a, la peau claire;
Elle est autant dure que celle des pois blanc:
Mais les gens du païs en mangent grandement.
Il ne leur fait pas mal, n'y même aucun dommage,
Dans toutes leurs maisons ils en font un potage.
On y trouve simples, et plusieurs fameux fruits,
Plusieurs sortes d'arbres singuliers au païs;
Celui qui porte suif, est le plus admirable:
Il y a grand nombre de rivière estimable.
L'on a construit plusieurs, magnifiques canaux,
Afin de transporter les ballots par bateaux:
Pour étendre plus loin le trafic de la Chine,
Il y en a un grand qu'on nomme bonne mine,
Ou le canal royal, duquel on peut aller,
Jusqu'au bout de la Chine ils vont voile chercher;
Toujours par des canaux et de belles rivières:
On dit que c'est charmant de bien voir les dernières.
Les Chinois ont le teint grandement basané,

Et font consister, leurs plus grande beauté;
D'être grand, gros, et gras, d'avoir le front bien large,
Les yeux petits, et plats, et un large visage;
Les oreilles grandes, barbes longues et nez courts.
Et les cheveux bien noirs, bouclés à plusieurs tours.
La plûpart des femmes y sont spirituelles,
Elles ne sortent point, font souvent de chez-elles:
Son la difficulté qu'elles ont de marcher,
Dans leur trai mal d'enfance, on leur fait attacher;
Les pieds, et les jambes avec cordon de soie
C'est une coutume pour leur guerir le foie,
Et pour les empêcher tout-à-fait de grossir;
Mais on se trompe bien, souvent dans son desir.

Les Chinois aiment fort, les arts et les sciences,
Ont pour les affaires beaucoup de patiences,
Ont l'agriculture, la navigation;
Et aussi le commerce en vénération.
Ils ne sont point chez-eux, pourtant si magnifiques,
Comme les gens, qui sont, sur isles Britaniques;
Mais ils le sont autant quand ils vont à la cour:
Voir les belles femmes dans leurs plus beaux atour,
La Chine, comprendroit davantage de monde,
Que toute l'Europe, s'il n'alloit point sur l'onde.
Les femmes y donnent un grand nombre d'enfants,
Mais le terrein ne peut, nourrir ses habitants.
Des pères ne pouvant, les nourrir, les exposent;
Souvent sur les chemins afin que d'autres osent:
Les prendre, et s'en charger, afin de les nourrir,
S'ils ne les prennent point, ils sont là pour mourir.
Quand le rig devient rare il cause des famines,
Alors beaucoup de gens abandonnent cuisines.

Le pouvoir absolu, de l'Empereur a droit,
De nommer successeur suivant les sages loix.
Il doit se regarder, père des colonies,
Des provinces, comtés, et bien d'autres parties;

Et chaque Mandarin {c'est-à-dire, seigneur,}
A la permission, d'avertir l'Empereur;
De ses moindres défauts par lettres à son adresse:
Il n'y a point d'autres distinction nombreuse,
Que les commissions, qui doivent se donner,
Aux gens de mérites pour les recompenser.

L'histoire Chinoise remonte l'origine,
Du premier Empereur sans qu'elle ne badine;
Qu'il subsiste depuis, plus de quatre mille-ans:
Sans interruption, et sans dérangements.

Pekin, fameuse belle, et ville dans l'Asie,
Est la capitale de toute la Chinie;
Et la résidence du lieu de l'Empereur:
Qu'on regarde comme, le plus grand laboureur.
La ville est composé de deux superbes villes,
L'une nommée ancienne, et l'autre les Etrilles;
Aussi grande, et aussi, beaucoup plus d'habitants:
Que cette première, mais moins de trafiquants.

Devant les boutiques il y a des affiches.
Qui représente bien, les hommes et les biches;
Ces affiches peintes sont de toutes couleurs:
Mérite d'être vu par tous les voyageurs,
Elles font une belle, et fières perspective;
Et toutes les couleurs en sont superbe et vive.
Les maisons sont basses, l'Empereur à chateau,
Au centre de la ville est cependant très beau;
A deux lieues de tour, l'Empereur à trois reines:
Mille concubines qui sont filles de peines.
Quand ce grand Empereur vous êtes couronné,
Il prend un vieux habit extrémement percé;
Labour quelque peu, le Temple de la terre:
Pour montrer aux Chinois que leur pauvre misere,
N'est que pour tous les rois, et que leurs revenus;
Viennent que des sueurs de leurs sujets barbus.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Ainsi leurs rois doivent les mettre sous leurs ailes,
S'ils veulent éviter qu'ils deviennent rebelles.

Le japon, bon païs, considérable et grand,
Dans partie de l'éssie, que l'on trouve au levant:
Il y a deux princes, un éxclésiastique,
Kubo, qu'est séculier, a pouvoir monarchique;
Et l'autre est l'oracle de la religion:
Il demeure dans une excellente maison,
Et on lui procure des revenus immenses;
Avec douze femmes, qui font grandes dépenses.
Kubo, le souverain, a pouvoir absolu,
Sur ses pauvres sujets qui sont à demi nu.

Les japonois sont laids, trapus, mais charitables,
Font part, aux étrangers, de leurs mets délectables:
Ils sont spirituels, polis, sobres, guerriers,
Ils aiment beaucoup d'être avec les mariniers;
Parlent une langue qui leur est singulière:
En guerre ils n'ont jamais combattu par derrière,
Aucune nation, n'ont pû les subjuguer,
Ont toujours réussis à les vaincre et lasser.

Dans le japon, le temps, est beaucoup variable,
L'hiver, il y fait froid, mais d'un froid remarquable:
Dans l'été la saison a beaucoup de chaleur,
La mer des environs, est pléine de malheur;
Il y a des rochers, fort haut et en grand nombre:
Qu'envoyent les marins dans l'autre monde à l'ombre,
Le tonnerre, et éclair, y sont beaucoup fréquents,
Il y arrive fort, souvent des tremblements;
De terre qui ruinent quelquefois une ville:
Le terrein est pierreux montagneux et stérile,
Mais la fiére industrie et les charmants travaux;
Des manants l'on rendu beaucoup fertile et beau,
Et propre à de passer des contrées voisines:
Il y a grand nombre, de lacs, ruisseaux et mines.

De cuivre et de soufre, d'or pur, et bon argent,
Aussi de l'ambre gris bien odoriferant,
Tout le monde connoit, la belle porcelaine,
Que l'on fait au japon et qui passe sans peine,
Pour être plus belle que celle des païs:
Qui sont innombrable dans ce bas monde-ici.
La religion est, chez-eux, l'idolatrie,
Et à peu près comme dans toute la Chinie.

Jendo grande ville premiere du japon,
Dans la superbe isle que l'on nomme Nipheon;
Avec un beau palais, ou l'Empereur demeure:
Le commerce y est considérable en beurre,
La grande riviere traverse le Tonka,
Et elle se jette, dans le port, par cinq bras;
On a construit un pont dessus cette riviere:
Ce pont est de pierre d'une seule carriere
Duquel on mesure la distance de tous,
Les endroits du japon par graphometre à trous.
Les maisons sont basses, petites et baties,
De bois, ce qui cause, souvent des incendies,
Il y a grand nombre de temples, de palais,
Batis tous en pierres, sans mortier fait exprès.
Afin de se prêter aux tremblement de terre,
Et tous vents violents et aux coups de tonnerre.
Quand les grands font bâtir un palais somptueux,
L'Empereur y vient prendre un régal gracieux;
Dès qu'il en est sorties l'on condamne la porte:
Afin que personne n'y passe aucune sorte.
Par respect on la nomme estime d'Empereur,
De tout temps, cet usage a passé pour honneur.

Siam, grand royaume, d'Asie dans les indes,
On y trouve beaucoup, de poules et coqs d'indes.
C'est un beau païs, riche, en mines et en riz,
Abondant en coton, et en beaucoup de fruits.

Mais differente de ceux, qu'on voit dans les contrées;
Les prunes, les poires, y sont fort recherchées.
Les Siamois, ressemblent assez bien aux Chinois,
Ont beaucoup de façon de singe mal-adroits.
ils aiment les enfants, sont ennemis des vices;
Sont gens de probités, mais remplis de malices:
ils sont spirituels, sobres, mais paresseux,
Et leurs servitude les rend tous malheureux.
Les Siamois ne sont, guère bons pour la guerre,
Le roi leur defend de se mettre en colere.
Les Tartares, Mogols, occupent un païs;
D'une extreme grandeur, riche à ce que l'on dit:
En toutes les choses, utiles à la vie,
Ce païs est borné, nord par la Siberie.
Tous les mogols n'ont pas mêmes religions,
Ni mêmes coutumes ils ont d'autres façons;
Bien particulières aux contrées voisines:
ils ont dans leurs païs plusieurs celebres mines.
Ces fameux Tartares, qu'on nomme Mantchoux;
ils prirent la Chine par plusieurs petits trous:
Qu'ils firent au fier mur, long de quatre cents lieues,
ils y entrerent tous en différentes queues.
Les Tartares vivent, de bétails, et butins,
Qu'ils font beaucoup sur leurs pauvres voisins.
Mangent chair de cheval, et le lait de cavale,
Aiment extrémement le fameux jeu de balle.
Et liqueurs fortes qu'ils boivent grandement,
ils n'ont aucun lieux fixe, et ils remuent souvent.
ils couchent quelquefois, sur trois, ou quatre branches;
D'un arbre qu'on nomme, l'arbre aux amandes blanches.
Tangut, patrimoine, du grand Dalay Lama,
il en est l'Empereur, et même le pape,
Souverain pontife, de ceux qui sont Tartares:
Ce pontife est toujours, vêtu d'habits à bazres.
il a toujours été regardé comme un Dieu,

Qui fait tout, qui voit tout, et connoît pour le mieux,
Le fond de tous les cœurs, tenant dans sa main perche,
Il peut tous les jours faire excellente recherche,
Il prédit l'avenir avec peu de travail,
En mettant seulement son superbe camail.
Et l'on vient des Indes lui rendre des hommages,
Qui n'ont jamais été pour eux des badinages.
Il reçoit ces belles humiliations,
De dessus un autel posé sur trois fourchons.
Au plus haut étage d'une belle pagode,
Il leur prêche un sermon qu'il a fait à sa mode.
Et à nulle personne il ne rend le salut,
Pas même au souverain quoiqu'il soit bien barbu:
Il leur met seulement une main sur la tête,
Après ils croient tous n'être plus une bête.
Et qu'ils ont obtenus, pardons de leurs péchés,
Quand ce pontife est mort, ils sont persuadés,
Qu'il renaît dans un autre excellent corps encore;
Il s'agit de prier le grand Chamagora.
Pour qu'il montre l'endroit, ou l'on doit le chercher;
Jamais il ne manque de le faire trouver.

Sumatra superbe isle au détroit de la sonde.
Qu'on regarde aux Indes comme étant la seconde;
On lui donne environ trois cents lieues de long.
Elle abonde en bon riz et excellent cresson.
On y recueille beaucoup d'épiceries,
Et l'on y fabrique de belles mercheries;
Que les marchands vendent à d'autres trafiquants:
Il y a des mines de plomb, d'or et d'argent,
Et grande quantité de harengs et sardines;
Des simples, et aussi d'excellentes racines.
Les habitants sont noirs, malins, et orgueilleux,
Sanguinaires, trompeurs, traîtres et courageux.

Les Philippines sont, sous la zone torride,
Il y a des terres, humides, d'autre aride.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Des tremblements de terre et volcans violents,
y changent la face de la terre souvent;
D'une campagne humide succede une montagne.
Une montagne naît dans la mer sans épargne.
Quelquefois s'enfonce bien avant dans la mer;
L'herbe de ces isles est la plupart amer.
Le climat y est bon, et beaucoup favorable,
Surtout aux naturels qui ménagent leur table;
S'ils ne font point d'excès ils vont jusqu'a cent ans:
Mais tous les étrangers y vivent peu longtems.
Le bœuf et le cochon, ornent les boucheries;
Les friteures s'y font avec épiceries.
Et les sauces avec graisse de ce dernier,
Qu'on paye la livre quelquefois qu'un denier.
Les campagnes y sont, en toutes saisons vertes,
Les grains et légumes n'y ont aucunes pertes,
La volaille, et poisson y sont beaucoup communs;
Les forêts sont pleines de gibiers qui sont bruns.
Les plaines remplies de bons bufles sauvages,
Il y a des singes qui servent de messages.
Mais les grands sont beaucoup meilleurs imitateurs,
Que les petits singes qui sont tous fins voleurs.
Les perles, l'ambre gris, le coton, et la cire,
L'or, font la plus belles, richesse de l'empire.
Dans les Philippines tous les religieux,
Un pouvoir absolu sur tous ces malheureux.
Le Ceilan, grande isle, elle est considerable;
Elle a la figure d'une poire semblable.
L'air y est naturel pour toutes nations,
Le païs montueux, les vallées, et monts;
Sont beaucoup fertiles, et l'isle abonde en vache;
Les manants du païs sont adroit à la hache.
Il y a de toutes espéces d'animaux,
Mais excepté brebis; il y a des oiseaux,
Inconnus à l'Europe et des serpents féroces.

Qui portent sur leurs dos plusieurs petites croces.
Des singes, et fourmis, qui font beaucoup dégat,
Ils entrent dans maisons pour tuer chat et rat.
Quantité de pierres, qui sont très précieuses,
Aussi des ivoires fort bonnes et fameuses.
Les éléphants y sont grandement estimés:
Ils sont supérieurs aux autres en bonté:
Et plusieurs racines, pour faire la teinture,
Et quantité de riz qui fait la nourriture,
Ordinaire des gens de ce fameux païs:
Il y a des drogues, et quantité de fruits.
Le plus grand commerce, consiste dans canelle,
Le trafiquant la trouve excellente et fort belle;
L'arbre qu'on appelle talliput, a-dit-on,
Des feuilles si grandes que les soldats en font:
D'excellentes tentes, pour éviter les pluies:
Extraordinaire, et les vents de furies.
Tous les insulaires se nomment Chingulais,
Ils sont de bonne mine extrémement bienfaits.
On ne fait pas beaucoup grande cérémonie,
Dans leurs mariages, l'homme tient toile unie:
La femme prend le bout de la toile aussitôt,
On leur jette sur corps, et sur tête de l'eau.
Une seule femme, suffit à la famille,
C'est une coutume dans cette belle ville.
Les enfants sont pas moins, aux frères qu'au mari,
Si la femme couchoit avec un autre ami;
Qui fut de moindre rang de mort seroit punie:
On lui feroit perdre sans éxamin la vie.
Après tout les filles, prennent ceux qui leur plaît;
Il y a des marques pour le rang d'un sujet:
Comme d'aller dos nud, de porter jarretière,
Et d'être découvert par devant et derrière.
Les chrétiens sont nobles autant que leurs ayeux,

Le fils est du métier du père pour le mieux.
Il y a des pauvres, ils passent pour infâmes,
Et ils vont entrouges en portant auriflâmes;
Ont été condamnés à ce fameux métier:
Pour avoir fait manger, au lieu de bon gibier,
Ils firent à leur roi manger des chairs humaines;
Le roi les condamna de quêter pour leurs peines. — 1442.

Poëme
sur la chasse aux castors.

Je ne suis pas de ceux, qui cherchent à mentir;
Dieu merci ce défaut ne peut m'appartenir,
Je vais vous raconter cette superbe histoire,
Telle qu'elle est produite en ma belle mémoire;
Sans vouloir ajouter à ma narration;
Peur de rendre faible ma reputation.
Ne trouvez point mauvais si dans mes vers je prône,
Que je suis résolu de monter sur le trône;
Pour vous chanter la joie, et le charmant plaisir:
Que goûte Diane dès qu'elle est pour partir.
Elle fait sont paquet avec grande alégresse,
Le charge sur son dos avec beaucoup d'adresse;
Elle marche sur neige, et sur glace et frimas:
Elle affronte par-tout les plus grands embarras.
Elle monte, et descend les plus hautes montagnes,
Elle suit rivières, et ruisseaux sans épargnes.
C'est à chaque printemps que l'on voit le castor,
Qui m'a toujours paru n'être point un butor:
Laisse sa cabane dès que la nourriture,
Lui devient un peu rare il va chercher pâture;
Le long d'une rivière, ou marais, ou ruisseau:
Dès qu'il trouve à sont gout, il y bâtit chateau.
Toujours au nord d'un lac, ou bien d'une rivière,
C'est là, qu'il fait agir tout le train de derrière;
Et celui de devant pour avoir des cailloux:
Du bois, de la terre pour commencer son trou.

Qui doit avoir la bâse en forme circulaire,
Afin de la conduire en une belle sphère;
Qui seroit partagée environ au milieu:
Et que sa distance ne fut pas loin du lieu,
De la digue, ou chaussée, afin d'y prendre garde;
Qu'un furieux courant avec bois la retarde.

Le mûr de la batisse est conduit d'épaisseur,
jusqu'à dix huit pouces fait avec le meilleur;
Bois, cailloux, et terre, dont il choisit la vase:
afin de parvenir à construire sa case.

On a vu ces logis, quoique vieux de dix ans,
Etre encore aux castors d'un grand soulagement;
Sur-tout au paresseux qui n'aime pas l'ouvrage:
Se trouve satisfait de la mauvaise rage.

Quand il est pour faire chaussée et son logis,
S'il passe par hazard quelqu'un de ses amis;
Il l'invite d'abord pour hiverner ensemble:
Et pour faire festin d'écorce d'un beau tremble.
Mais si cet étranger n'est pas bien travaillant,
Ils se donnent entr'eux un combat fort sanglant:
S'ils sont enfin d'accords, ils font entr'eux un pacte:
Pour faire la cabane, et la chaussée et nate. (1)

Leurs nates sont mises environ d'un argent,
Les unes des autres avantageusement;
Les font de deux côtés de la superbe grotte:
Dès que l'astre se couche ils vont à leur gargote.
Manger des écorces de tremble, ou de bouleau,
et l'égard de boisson ils boivent que de l'eau:

Des nates sont des trous qu'ils creusent dans l'écore,
Ils en font plus d'un cent, ils en ont une encore;
Qu'ils font au beau centre de ce fameux logis:
Elle sert pour entrer, et sortir, jour et nuit,
Mais rarement le jour, hormis qu'un seul Cartouche;
Passe en marchant du bruit près de sa belle couche:

(1) nate, mot sauvages de la nation montagaise, qui signifie tanière. retraite des bêtes sauvages.

Ils vont à leurs mates afin de s'y cacher,
Sont trois jours dans venir au logis se coucher;
Car le jour ils dorment souvent à la cabane:
La nuit ils travaillent pour avoir une canne,
Qu'ils trouvent en grafant la terre au fond de l'eau,
Cette racine est bonne ils en font leur cadeau:
Elle est fine et longue et d'un gout d'amertume,
Cette fiere racine est la seule l'égume;
Qu'ils trouvent quelquefois dans riviere ou marais:
Quand ils en ont assez ils sont en bon engrais.
Leur lors ils deviennent d'une graisse excellente;
Et d'une viande grandement succulente.

Quand les castors ont fait, digue, et cafe, et maison;
L'automne de bonheure ils font provision:
De dissemblables bois comme aune, bouleau tremble,
Ils mettent tout cela dans un seul tas ensemble;
Proche de leur cabane, ils les plantes dans l'eau:
Afin que le courant n'en fasse point radeau.

Ils vont couper leurs bois, le long de la riviere,
Par billot, qu'ils menent à leur belle chaumiere;
Ils coupent des arbres, qui sont gros comme un quart:
Afin de se servir de la plus fine hart.
Ils en coupent de gros aussi comme barique,
Mais c'est guere souvent qu'ils ont cette pratique.

Ils coupent tous leurs bois avec quatre dents,
Quand elles sont usés, les affilent souvent;
Sur un caillou de choix, ou sur une pierre:
Qu'ils rencontrent dans l'eau quelquefois sur la terre.

Quand les castors entrent par le trou du logis,
Ils ont à ce fier trou, billot de bois uni;
Aussitôt qu'ils entrent par cette belle porte:
Il monte sur billot se frote en bonne sorte,
Et chacun va trouver sous superbe grabat;
Pour faire son somme sur un beau matelas;

Le matelas est fait, d'écorce, et ripe fine,
La plûpart des mâles sont bonnes pour cuisine;
C'est ordinairement, l'endroit ou le castor:
Va prendre son repas pour bien remplir son corps.
Ils cessent leurs travaux dès qu'ils voyent la glace,
Alors chaque castor prend au logis sa place;
Il n'a plus qu'à faire, l'amour, boire, et manger:
De promener la nuit à ses mâles aller.
Pour manger écorce, d'érable, frêne et d'aune;
Dès qu'il voit l'aurore devenir un peu jaune:
Il court à son logis pour y prendre repos,
Et dès que le soleil n'éclaire plus coteaux:
Le castor sort encor pour faire promenade,
Il va manger un peu d'écorce et de salade.
Au petit point du jour revient à sa maison,
Il agit de même pendant cette saison;
Désirant le printemps et sa fière pratique:
Afin de faire ailleurs une belle boutique.
Mais avant que l'hiver soit tout-à-fait finé,
Il arrive souvent qu'il vient un ennemi;
Comme le carcajou qui toujours cherche à nuire:
Va trouver le castor afin de le détruire.
Dès qu'il a rencontré cabane de castor,
Promptement il se met à l'ouvrage d'abord;
S'il l'a trouvé de nuit, mais de jour il n'y touche,
Jamais pour la briser il attend en Cartouche;
La noirceur pour agir, alors il jou des dents:
Afin de réussir à faire un trou fort grand.
Quand il peut y passer il se fait sentinelle;
Il n'aime pas le jour ni flambeau ni chandelle.
Quand le temps est venu pour l'entrer du castor,
Dans son fameux logis, le carcajou dès-lors:
Saute à l'instant dessus avec beaucoup de joie,
Fait tout son possible pour en faire sa proie;

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

D'abord qu'il l'a tué le mange du repas:
Il y demeure encore et se met sur grabat,
Gardant un grand silence en attendant l'aurore;
Et castor soit venu à son logis encore:
Il saute de rechef sur le second qui vient,
Si le castor est fort, le chasseur gagne rien;
Le carcajou voyant qu'il ne peut plus rien faire:
Il se retire ailleurs pour faire une autre affaire.

L'homme agit autrement pour tuer le castor,
Pendant nuit, il ruminе, et rarement il dort;
Il part au point du jour avec son chien ou chienne,
Monte et descend les monts sans ménager sa peine;
S'il rencontre un ruisseau, rivière, il marche auprès:
Quelquefois il y trouve un superbe palais,
Aussitôt il retourne à sa propre chaumière;
Et sa bonne arrivée, on lui donne chaudière;
Mange avec appetit, se couche pour dormir,
Le lendemain matin il parle de partir;
Alors femme et enfant ôtent le cabane (2)
Toute la famille se charge du ménage:
Aussitôt elle part avec tout le tintin;
Pour suivre le chasseur qui reprend son chemin:
En marchant d'un grand pas comme à son ordinaire,
Quelquefois il arrive, assez à temps, pour faire;
Sa bâtisse, qu'il met, plus loin de deux arpents:
De celle du castor selon son sentiment.
Dès que sa hute est faite il entre le ménage,
Ensuite la famille à chacun son partage;
D'un morceau de poisson, ou d'ours, pour son souper:
Après ils font leurs lits afin de se coucher.
Aussitôt qu'il fait jour chacun prend une hache,
Ils vont couper du bois sans faire aucun relache;
Ils cessent d'en couper quand ils en ont assez:

(2) mot Canadien; qui signifie cabane.

Après ils le coupent par longueur de dix pieds.
Ensuite ils le fendent le plus qu'ils peuvent mince;
On le porte ensuite comme s'il étoit prince;
On le met sur la glace en différent endroits:
Le chasseur la tranche de large de dix doigts.
De toute la largeur de la belle rivière,
Il y plante son bois d'une bonne manière;
Quand il a tout barré cette belle largeur:
Il n'a point encore fini tout son labeur.
Il se met à fumer en faisant une pause;
Après qu'il a fini sa superbe repose:
Il entre dans le bois pour couper un bâton,
Pour trouver les mâtes qu'il connoît par le son;
En frapant sur la glace, et bien près de la rive:
Qu'il soit des deux côtés, et d'abord qu'il arrive,
Qu'il en a fait rencontre il les perce soudain;
Il y met la branche d'un beau petit sapin.
Après avoir percé toutes les fières mâtes,
Il court à la cabane en criant, Mâtes, Mâtes. (3)
En arrivant il frape à grand coup redoublé,
Sur le pauvre logis, avant qu'il soit percé;
Tous les castors sortent pour aller au plus vîte:
A leurs chères mâtes pour leur faire visite;
Afin de s'y cacher pendant deux ou trois jours:
Alors le chasseur part, pour aller, il y court,
Pour voir si le castor a dérangé la branche;
Et s'il la remuée en passant de sa hanche:
Alors le chasseur voit, qu'il est entré dans trou,
Pour lors il met plusieurs petits piquets de bout;
Afin de faire bonne et superbe clôture:
Et demeure à l'endroit en fameuse posture.
Pendant que son enfant, ou sa femme, ou son chien,
Monte sur l'écore pour y faire grand train: (4)

(3) mot sauvage, de la nation montagnaise; qui signifie, de loge.
(4) mot Canadien qui signifie, bruit.

Ce qui le fait sortir d'abord de sa belle nate,
Et il vient au chasseur qui le prend par la pate,
De dérière soudain peur de ses fières dents,
Après le sort du trou le donne à ses enfants,
Ils en font un jouet qu'ils mettent sur la glace:
Et le font en rager en lui piquant la face.
Quand ils sont fatigués de le faire endéver,
Ils prennent un gourdin afin de le tuer;
Incontinent ils vont le porter à leur mère:
Pour qu'elle en fasse cuir un quartier à leur père.
Mais souvent le chasseur le tient bien d'une main,
De l'autre avec sa hache il lui casse les reins;
D'abord l'envoit porter à sa femme ou cousine:
Ou sœur, pour en faire promptement la cuisine.
Pour qu'elle en fasse cuir les tripes, et le cœur,
Et de les envoyer lui porter par sa sœur.
S'il veut continuer, il peut tous les détruire,
Mais il laisse souvent deux petits sans leur nuire;
Le mâle, et la femelle, il les laisse à l'étang:
Afin qu'ils repeuplent ces pauvres habitants.
Car s'il les détruit tous par sa superbe chasse,
Il est certain d'être réduit à la besace.
Parce que la viande est son bon aliment,
Et que la peau lui vaut toujours de bon argent;
Avec lequel il peut avoir son nécessaire:
Et de plus le plaisir de se bien satisfaire.
Quand le sauvage fait festin de venaison,
Il invite les gens qui sont de son canton:
A venir festiner à sa belle chaumière,
Afin d'y manger boire à la même chaudière;
Le convié se met par terre à beau cu plat:
On lui donne sa part sur écorce pour plat.
Il faut qu'il mange tout pour faire politesse,
Au chef qui le traite de langue pate et fesse.

Chaque convié part pour jetter dans le feu,
Un peu de chair, et graisse avec un des plus vieux;
Qui marche le premier les autres à la file:
Chacun vient à sa place, et son coumane affile. (5)
Après il commence son celebre festin,
En prenant un morceau de viande en sa main;
Et la porte à sa bouche, et de ses dents la grugent:
La graisse, et le bon jus, en sortent, et en purgent.
Il mange point vite, mais il mange long-temps,
De temps en temps il boit, de la graisse d'ours blanc;
Quelquefois le repas, dure douze à treize heures:
Mangeant mauvaises chairs autant que les meilleures,
Leur beau festin va bien, quand ils n'ont point boisson,
Ils sont fort tranquilles dans leur belle maison.
Après qu'ils ont mangés, chacun reste à sa place,
Pour froter de graisse ses cheveux et sa face;
Il n'abandonne point son cher endroit chéri:
Chacun fait de sa chasse un celebre récit.
Le plus ancien commence à conter son histoire,
Tout ce qu'il dit de chasse il s'en tire une gloire;
Il parle des endroits qu'il a hanté souvent:
Il fait à ses amis un bon dénombrement,
De tous les animaux qu'il mis bas à la chasse,
Comme ours, castor, renard, orignal, et bécasse,
Caribou, porc-épic, carcajou, rat-musqué,
Écureuil, sautrau, marte, cygne, canard branché.
Enfin il parle aussi de tous les pêches bonnes,
Qu'il a fait dans les lacs avec plusieurs personnes;
Il fait un long détail des poissons qu'il a pris:
En allant faire la chasse aux lievres et perdrix.
Des plus malheureuses et meilleures rencontre,
Depuis qu'il est chasseur et depuis qu'il fait montre;
De tous ses beaux meubles, comme piéges, fusil:
Couverte, chaudiere, couteau, hache, et bon fil.

(5) mot montagnais, qui signifie, couteau.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Pour faire des colets pour prendre des lievres;
jl fini son discours crainte d'user ses levres.
Quand ils ont achevés, chacun leur beau récit,
jls s'en vont tous danser le fameux pina-ouí; (6)
afin d'celebrer leur plus charmante fête;
Dehors autour d'un feu chantant à pleine tête,
Le plus vieux commence le premier à chanter,
Tous les autres partent afin d'aller danser;
Autour d'un petit feu, chacun y fait son geste:
Toute la compagnie imite d'être leste,
Les uns se tortillent, et se mettent le corps,
De toutes manieres, en chantant, criant fort;
Tenant sa hache en l'air temps en temps la brandillent:
Les femmes chantent bas, tournoyent et sautillent.
Font aussi leurs gestes, avec peu de grimaces,
Quand ils sont fatiqués, ils vont prendre leurs places;
Alors tous les hommes se mettent à fumer,
Après ils partent tous pour aller se coucher.
Le festin va bien mal quand ils ont eau-de-vie,
jls sont d'une facheuse, et triste compagnie;
jls cherchent qu'à faire du tapage et du bruit:
Sans penser à danser leur fameux pina-ouí.
jls agissent en gens qui n'ont point leur cervelle,
Quelquefois ils frapent avec baton, ou pelle;
Souvent ils se tiennent deux ou trois par les bras;
jls se pousent entr-eux pour se jetter à bas.
jls viennent à faire quelquefois la culbute,
Chacun d'eux ne relâche et cède, et se rebute;
Se tenant aux cheveux toujours se tiraillant:
De toutes leurs forces, montrant leurs belles dents.
Du poing et de la main jamais ne s'entre frapent,
Les parents, et amis y courent les attrapent;
Par la tête, ou la jambe, ou le bras, ou le corps:
Quand ils sont séparés ils les meurent d'abord.

(6) le mot signifit, la danse de la chasse,

Dans une autre place, pour y être tranquille;
ils pleurent en ce lieu leur fameuse famille:
ils se mettent la tête entre leurs deux genoux,
En pleurant, et criant comme bande de loups;
ils pleurent une sœur, et une grande mère:
En poussant des sanglots avec leur mère et père.
De toutes leurs forces avec tant de vigueur,
Qu'ils en sont fatigués, et en ont mal au cœur;
Souvent ils vomissent toute leur eau-de-vie:
Qu'ils reboivent soudain pour soulager leur vie.
Après ils restent tous dans un profond sommeil,
Sans savoir si lune, se leve ou le soleil.
Quand ils ont achevés leur plus célèbre somme,
ils se reconnoissent chacun pour le même homme. .... 310.

Poëme. 9.

Sur la premiere course,
qui eut lieu à Quebec.
le 25. août 1818.

Si je voulois faire, le récit des trois jours,
Des celebres courses, et des facheux discours.
je serois obligé d'entreprendre un poëme,
Qui deviendroit bien long, et j'ose dire même;
A celui de Boileau, pour son fameux Lutrin;
Dont on compte environ trois milles vers malins.
Qui maltraitent beaucoup les chartreux, et les moines,
Sans épargner aussi les vertueux chanoines.
Ma Muse ne veut point me forcer le cerveau,
Me dit de composer poëme court et beau;
Afin que je puisse contenter tout le monde:
A plus de dix lieues, et trois quarts à la ronde.
je ne puis rien faire sans suivre son conseil,
En le suivant, mes vers, paroîtront au soleil;
Soyez content d'elle du peu qu'elle présente.
Elle le fait du cœur, et d'une âme charmante.

Le quinze du mois d'out, l'an mil huit cent dix-huit,
Le samidi matin on fait sortir écrit;
Annonçant au monde de cette belle ville:
Que le vingt-cinq du mois, il y auroit quadrille, (1)
Elle devoit durer pendant plus de trois jours;
je me détermine d'y aller et j'y cours.

Etant dans le chemin, et serrant la cloture,
je vis de loin venir une belle monture;
Qui venoit au galop, et alloit à Quebec:
Culbuta sans façon, Monsieur, et Dame à sec.
Incontinent après des gens de promenades,
Par pures charités leverent les malades;
Pendant que d'autres gens s'égosilloient pour eux:
Pour tâcher d'arrêter ce manant furieux.
Qui se sauvoit au trot pour se rendre au plus vite,
Afin d'aller trouver son misérable gîte.

Après on relève ce couple infortuné,
Qui rebrousse chemin, marchant le nez baissé.
je poursuis ma route pour l'endroit qui m'appelle,
En cherchant à faire rencontre d'une belle;
Etant donc arrivé, je considere en rond,
j'apperçois sa grace dans le haut du balcon (2).
Ou je lui vis mettre vingt louis dans une bourse,
Pour celui qui seroit vainqueur à cette course.

Les chevaux arrangés devant le pavillon,
Devoient courir chemin d'un tiers de lieue en rond.
j'ls étoient tourmentés par une inquiétude,
Qui leur causoit à tous beaucoup de servitude;
Annonçant au peuple par un hennissement:
Qu'ils étoient disposés à partir promptement.
j'ls frapoient de leurs pieds sévèrement la terre,
Elle retentissoit autant qu'un fort tonnerre.
j'ls machoient sans relache avec vigueur leurs mors,
Les uns étoient d'argent, les autres de pur d'or.

(1) quadrille, troupe de cavaliers pour un carrousel, habillés diversement,
(2) balcon, saillie élevée pour regarder dehors.

En attendant leurs maître, avec impatience;
Qui s'étoient éloignés pour se mettre en balance,
Afin de revenir avec un poids égal,
Pour remonter soudain chacun sur son cheval.
Ils arrivent, montent, lestement sur leur selle,
Et les courtisans tous fiers d'une charge si belle;
Annoncent à l'envi par un éternuement:
Qu'ils sont prêts à courir au premier sifflement.

Le Lord, fils de Richemond, habillé d'écarlate,
Monta sur son cheval en homme fort alerte;
Il avoit un habit bordé de galon d'or:
Une veste de soie et ceinture de corps.
Une belle cravate et une crapaudine,
Précieuse et célèbre et extrêmement fine;
Son bonnet étoit bleu, culotte de chamois:
Il avoit le maintien d'un superbe Ecossois.

Les autres cavaliers vêtus chacun de veste,
Montèrent à cheval d'une vitesse leste;
Ils étoient tous fort bien proprement habillés:
Culottes et bonnets à galons argentés.
Chacun d'une couleur tout-à-fait différente,
Pour que toute personne en fut beaucoup contente.

Dès que le gouverneur commanda le signal,
Chacun piqua pour lors d'éperons son cheval.
Narcisse Duchesnay eut la première course,
Mais il ne reçu point cette fameuse bourse,
Il failloit pour gagner faire deux fois le tour:
Sur trois tours, pour avoir la bourse de velour.
Tous les coureurs devoient encore de plus belle,
Se remettre à courir pour la belle pucelle. (3)

Après les Ecuyers mirent leurs guilledins, (4)
Dans un endroit enclos pour leur donner des vins;
Mêlés de miel exquis, chacun quatre bouteilles:
Et pour les étrilles jusqu'au bout des oreilles.
Aussi de les frotter avec un goupillon,
Bien trempé dans de l'eau mêlée avec savon;

(3) pucelle, signifie en ce sens, la bourse à l'argent.
(4) guilledin, cheval d'Angleterre vite à la course.

Après ils les firent entrer tous dans l'étable,
Les maîtres s'en furent se mettre alors à table,
Buvant quelques verres d'excellent hypocras; (5)
Et mangeant un morceau de dinde et poulet gras:
Afin de rétablir promptement leurs fatiques,
Pour aller ensuite monter sur leurs bourriques;
Ils devoient tous partir au signe incontinent:
Et piquer leur cheval du mieux le noble flanc.
Le Lord Lennox gagna cette seconde course,
Le monde alors cria gorre à la belle bourse.

On traita les maîtres, et coursiers pour le mieux,
Afin qu'ils fussent tous grandement vigoureux.
On les vit revenir ensemble reparoître;
Afin de décider qui deviendroit le maître:
Ils se placerent tous devant le gouverneur,
Qui planta lui-même le pavillon d'honneur.
Ils partirent donc tous, poursuivant même route,
Faisant chacun effort pour gagner bonne croute; (6)
Ce fut le Lord Lennox qui remporta le prix,
Aussitôt le peuple jetta plusieurs beaux cris;
En frapement des mains, et criant à voix haute:
Vive le Lord Lennox notre genereux hôte,

» J'ai vu le carrousel, (7) il m'a paru fameux,
» Par ce qu'il a causé, la mort d'un malheureux;
» Un cavalier portant tout son bagage en croupe
» Jetta pour l'autre monde un homme de la troupe,

Un autre dommage, mais beaucoup moins méchant,
Fut chûte de triomphe mené par un manant;
De deux demoiselles joliments habillées:
Qui m'ont parus filles de foibles renommées,
Ayant chacune en main un petit parasol;
Pour cacher visage peint de vermillon mol:

» Dans cet ajustement croyant Dame fortune,
» Ne pouvant leur nuire n'y maltraiter aucune.

(5) hypocras, vin aromatisé avec du sucre et de la canelle.
(6) croute, c'est-à-dire pour gagner bon argent.
(7) carrousel, sorte de jeu public, mêlé de course à cheval,
de chariots, de spectacle, &c.

" Le cocher démontra par son peu de savoir;
" Qu'une de ces belles perderoit son mouchoir:
" Que sa chere compagne aussi bonne drolesse,
" Qu'elle se blesseroit qu'une superbe fesse.
Il est temps cher lecteur, de vous dire comment;
Les honnêtes filles eurent cet accident.
La voiture arrêté devant une cantine,
Ou le maître tenoit une forte cuisine;
La table bien dressé couverte de grand plat:
D'assiette, verre, carafe à vin muscat.
Tout fut cassé soudain, et mis en belle poudre,
Comm si le cheval eut reçu coup de foudre;
Car un autre passant qui lui touche le nez:
Le fit donc rebrousser avec rapidité,
Entra dans l'auberge fit belle promenade;
Renversa la table, ragout, rôti salade:
Cassa la caliche, table, pots et flacon,
Laissa les princesses parmis les macarons.
Jetta la moitié de la pauvre cabane,
Pendant cette brisure on jouoit de la cane.
On entendoit des cris je me suis fait grand mal,
Il nous faudra porter tous deux à l'hopital.
Une pleuroit, criant, j'ai mal à la machoire,
L'autre s'étoit fait mal, sur une grande armoire;
Se plaint, d'une hanche, d'une jambe et d'un bras:
Traitant le chartretier de maudit scélerat.
Elles firent serments qu'elles auroient revenches,
Pour les fières douleurs qu'elles avoient aux hanches;
Que le maudit cocher qui les avoit versé:
Dès le beau point du jour il seroit assigné,
Afin de reparer, le tort, et le dommage;
Dont il étoit fautif par son libertinage:
De s'amuser à boire à tout beau cabaret,
Que demain, il auroit, jugement et arrêt;
Pour payer la perte dont il étoit coupable:
De cotillon, crépine, et montre inestimable.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Aussi pour satisfaire un habile Docteur;
Pour guerir les belles de leur pauvre douleur.
Enfin le charretier rétablit sa voiture,
Donne soulagement à l'autre créature;
Pour relever vite son celebre logis:
Dont tout le bois étoit entierement pourri.
Ainsi chaque chose fut remise à sa place,
Tout le monde cesse de faire la grimace;
Excepté le maitre de la belle maison,
Qui vouloit, qu'on lui fit la réparation;
Des plats, et assiettes, flacon, carafe, et verre:
Que le celebre fiacre avoit jetté par terre.
Les Dames, et cocher, se laverent les mains,
Se débarbouillerent pour bien plaire aux humains;
Ils furent prendre place à la table du maitre:
Qui leur dit, vous êtes, beaucoup mieux pour paroitre.
Vous avez le teint frais comme petit enfant,
Après ce genereux et plaisant compliment;
Que voulez-vous? prendre pour rétablir vos forces:
Souhaitez-vous? liqueur, faite au sucre et d'écorces.
Ou celle d'éssence d'un excellent anis,
Prenez cette dernière elle excite appetit;
Ou si vous désirez boire du vin de France:
C'est un vin excellent pour nettoyer la panse.
Ils se décidérent pour boire ce dernier,
Ils firent politesse au maitre le premier;
Qui but à la santé de ces deux Demoiselles:
A celle du cochon qui mangeoit tourterelles.
Et les deux Déesses dévoroient un jambon,
Après ils se mirent à pinter sans façon;
Quand ils eurent finis de manger et boire:
Le maitre cuisinier présenta son mémoire.
Hélas votre compte nous fait ouvrir les yeux,
Monsieur, vous n'êtes guère envers-nous généreux;

Votre compte est trop fort, il est épouvantable;
Nous nous sommes tenus peu de temps à la table.
Vous voulez un payement pour nourriture de vingt louis,
Vous nous regardez pas comme vos vrais amis;
Il m'appartiendroit plus de ce que je demande:
C'est pour vous exempter de payer une amende.
Pensez au dommage de ma chere maison,
Vous voirez que j'exige peu
Moins de doublon.
Convenez avec moi, si vous voulez bien faire,
Sinon vous tomberez dans une pauvre affaire;
Qu'il vous en coutera plus de cent trente louis:
Pour n'avoir pas voulu suivre mon bon avis,
Que je vous propose d'une âme bienfaisante;
Sachez que la cause sera long-temps pendante:
Qu'il vous en coutera pour les frais de la cour,
Pour un seul avocat, il lui faudra par jour;
Pour le satisfaire trois ou quatre guinée:
L'affaire, peut-être ne sera pas gagnée.
Ainsi decidez-vous pour devenir d'accord,
Si vous le devenez, vous menagerez votre or.
Croyez-moi, mes Dames, soyez beaucoup soigneuses,
De me payer soudain vous en serez heureuses.
Elles se résoudent de payer promptement,
Et elles partirent sans aucun compliment;
Sans faire leurs adieux, sans aucun bon soir même:
Souhaitant seulement qu'il fit toujours carême,
Afin de reparer, tous ses méchants péchés;
Dont elles connoissoient les malhonnêtetés:
Elles souhaiterent que la fiere cantine,
Fut aussi culbuté par une forte mine;
Pour qu'il ne reste rien de son fier cabaret:
Qui tous les jours et nuits étoit plein de forfait.

Après cette méchante et horrible dispute,
je fus rendre visite à d'autre belle hute.
je ne fis pas dix pas, que j'entendis du bruit,
j'y cours au plus vite, voir le chamirari;

C'étoit deux matelots qui se battoient ensemble:
Qui s'entre-poussoient fort, que tout le monde en tremble.
Enfin ils parvinrent à défoncer un pan,
Du celébre logis; j'apperçu deux manants:
Se tenant l'un et l'autre à la belle cravate,
Un français leur cria, fessez sacré pirate;
Aussitôt coup de poing pleuvoit de tout côté:
Ils parvinrent tout deux à tomber sur le nez.
Toujours en se frapant, je vis par la bataille,
Que ces deux furieux étoit fière canaille;
A terre, ils se battoient comme deux malins chiens:
Cela me fit bien voir qu'ils étoient Canadiens.
Nos bons Anglais font mieux leur bataille est plus belle,
Ils font tenir par gens, les bouts d'une ficelle;
Et les deux champions se défabillent nus:
Gardant leur cullotte par suprême vertu.
Après ils s'approchent de la corde bandée,
Se frappant par dessus la corde bien tirée;
Par deux hommes qui sont, les temoins du combat:
Et qui les relevent quand ils tombent à bas.
Car ils ne se frapent aucunement à terre,
Quand ils sont relevés ils se donnent main chere;
S'en vont tous deux s'asseoir, afin de se parler:
S'ils trouvent le moyen de pouvoir s'accorder.
Ils se donnent la main, et la bataille cesse,
S'ils ne sont point d'accord, dès-lors chacun s'en presse;
Afin de décider qui sera le vainqueur:
Celui qui sent le mal, et facheuse douleur,
Demande incontinent quartier, pardon et grace;
Et chaque combattant, court se laver la face:
S'en vont tranquillement chacun à leurs logis,
Laissant voir au monde qu'ils sont meilleurs amis.
Cette bataille Anglaise est fameuse et charmante,
Celle à la Canadienne est affreuse et méchante.
Me trouvant fatigué de ce vilain endroit,
Je suivis le chemin toujours à mon bras droit;

Marchant à petit pas, ayant pensée en tête:
De bien examiner cette célèbre fête.
Toutes les voitures tenoient le beau milieu,
De la belle course, c'étoit pas là le mieux;
Pour la tranquillité, ni le sage silence:
Car j'y vis deux Dames, prenant une licence,
Qui m'étonna beaucoup de les voir disputer,
Dedans leurs calèches, debout se maltraiter;
Chacune d'une langue envenimé, maline:
De mot, les plus piquants qui sortent de cuisine.
Durant ce fier combat des plus malicieux,
Arrive un cavalier qui me parut fougueux;
En arrivant se mit à parler avec d'autres:
Tout-à-coup s'approche, deux de ces bons apôtres.
Se battant bravement à grand coup de fouet,
Se traitant mal le corps la face et le collet;
Cette farce maline et grandement méchantes:
Me parut devenir pour les Dames charmantes.
A cause de leurs mots les plus extravagants,
Qu'elles firent entendre à ces deux combattants;
Qui se tailloient face, sans doute que pour elles:
Enfin ils descendent de leurs fameuses selles.
En dessein de se battre à la belle façon,
Comme font les Anglois en vigoureux garçon.
Les autres cavaliers descendent de montures,
Disent à tout les deux aller laver figures;
Si vous voulez passer pour parfait Chrétien:
Nous irons ensemble boire un verre de vin.
Au premier cabaret ou première cantine,
Chaque fier champion cesse de faire mine.
Moi les voyant partir dans un superbe accord,
Je chemine soudain en me mouvant le corps;
Afin de parvenir à poursuivre ma route:
En marchant en homme qui seroit pris de goutte,
Après une marche de cinquante deux pas,

j'entends un peu plus loin un terrible débat;
Avant de m'y rendre fut fini la chicane:
— Enfin étant auprès de la belle cabane,
Croyant voir un combat j'y vis plusieurs joueurs;
Avec leurs instruments ils jouoient de grange cœur:
Etant en leurs séants, alentour d'une table,
A tout moment jouoient et changeoient d'air aimable;
Buvant à tous les airs un grand verre de vin:
Posant à chaque fois feuille de par chemin.
Après ils se mirent à chanter en musique,
C'est là, qu'il leur faudroit un fameux satyrique.
je pris donc le parti de poursuivre plus loin,
Pour bien considérer d'autre endroits avec soin;
Car ce chant commençoit à mêtre insuportable:
Quand je fus vis-à-vis, d'un logis redoutable.
Il y avoit des gens de toute nation,
Qui se frotoient les reins à grand coup de bâton;
On fut cherché d'abord, une puissante garde:
Qui les mis promptement au plus grand corps de garde.
Ce célèbre boucan fut enfin dépeuplé,
Bien souvent il étoit par passant fréquenté;
Soit pour s'y mettre à l'ombre, ou pour y tenir danse:
Enfin me voyant foible un peu trop de la panse.
Je fis une pause devant cette maison,
Afin de promener mes yeux partout en rond;
Pour savoir le nombre de toute les chaumières:
Quoique je les comptasse à beaucoup de manières.
Je n'en pus connoître qu'un foible résultat,
D'autre vous donneront l'ecteur ce compte là;
Quant-à-moi, je l'estime à quatre cents cinquante:
J'ai peut-être d'erreur de trente ou de quarante.
je me mis en marche pour voir les pavillons,
J'y vis des sauvages de plusieurs nations;
Il y en avoit dix qui devoient faire course:
On leur montra neuf louis dans une seule bourse.

En faveur de celui qui seroit le vainqueur,
Quatre louis dix schelins pour le second coureur;
Les voilà tous partis courant tous dans la lice:
Etant prêts d'arriver, on rend un grand service.
Au second sauvage qui suivoit le premier,
On lui pousse le dos, pour qu'il eut le dernier;
Mais il fut décidé que celui de Loretle:
Avoit gagné bourse c'étoit clairement nette.
L'autre fut fier d'avoir quatre louis dix schelins,
Après fut la course des canards Canadiens;
Celle-ci fut charmante et beaucoup curieuse:
De les voir sur chevaux et cavales hargneuses.
Ce fier objet fit rire, un peu le gouverneur,
De les voir tous fesser leurs chevaux d'un grand cœur,
Criant à pleine tête en faisant leurs montures:
Pendant tout le chemin pour hâter créatures.
Fessant à tour de bras sur les flancs et le corps,
La plûpart de ces gens étoient de fiers butors;
Car ils fessoient partout, sur la tête et oreille:
Croyant de faire voir au monde une merveille.
En jurant et sacrant tout le long du chemin,
Pour tacher de gagner les neuf louis dix schelin;
Ce qu'il y a de beau plusieurs étoit sans selle:
Et ils étoient assis comme une demoiselle.
D'autres étoient montés à poil sur leur cheval,
A la califourchon comme ils vont à leur bal;
Je les vis revenir avec peu de vitesse:
Quoique les cavaliers à chaque moment fesse.
Enfin, un arrive, qui gagna le haut prix,
Il se crus tout-à-coup jouir du paradis.
Arrive le second assis en demoiselle,
Eut seconde bourse qui ne fut pas si belle.
Ainsi fut terminé le fachueux premier jour,
Notre gouverneur part, suivi des gens de cour;
Je pars aussi content de laisser la journée:

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

cette belle fête, m'avoit assez lassé;
je promets de jamais revoir ces méchants lieux:
si j'y vois encore qu'on m'arrache les yeux.
Afin de m'exempter d'écrire les sotises,
De plusieurs personnes qui font souvent bêtises;
Quand elles se jettent au divertissement:
Avec trop de plaisir et de contentement,
Pour boire des boissons qui sont des liqueurs fortes;
Qui leur font faire à tout, des fautes près des portes.
Voici ce que la fête à causée à plusieurs,
Pour avoir passé borne à boire des liqueurs;
Ils ont reçus des coups sur leurs pauvres figures:
De dessus leurs belles et charmantes montures.....380.

Pöeme 10.

Sur les personnes.
qui fréquentent les cabarets.

Celui qui tient auberge il faut qu'il soit armé,
D'une humeur excellente, et d'un esprit aisé;
Pour servir tous les jours des hommes intretables:
Qui restent quelquefois vingt quatre heures aux tables,
Pour y boire et manger sans moderation,
Et sortent à regret de l'abitation.
Je suis dans un logis, qui se trouve au beau centre;
De trois fiers cabarets ou beaucoup de monde entre:
C'est là que tous les jours je vois entrer des gens,
De toutes espéces y porter leurs argens;
Pour y boire du vin, ou bien des liqueurs fortes:
Qui sont causes qu'ils font des fautes près des portes.
Car dès qu'ils sont entrés dans ces beaux cabarets,
Ils sont changés soudain en fort mauvais sujets;
Et plus des deux tiers d'eux, ont une voix percante:
Un d'eux laisse sortir la parole piquante.
Qui met incontinent tous ces petits esprits,
Hors de leur assiette et chacun fait sont cris;

Pour tâcher d'exciter une querelle affreuse:
L'un va dire à l'autre ta femme est épineuse,
Elle sort de dire tout à l'heure au cousin;
Qu'elle te fera battre à grand coup de gourdin:
D'une telle façon que ton deviendra borgne,
Cela t'empêchera peut-être d'être ivrogne;
Et que tu ferait mieux de payer ses garçons:
Que de passer ton temps à boire des boissons.
Puisqu'ils avoient finis de faire ton ouvrage,
Tu devois leur donner à chacun d'eux leur gage;
Plutôt que de courir jour et nuit le boucan:
Ou t'allois tous les jours dépenser ton argent.
Pour flatter des filles le soir à la chandelle,
Qui t'avoient fait présent d'une belle gratelle,
Et beaucoup d'autres maux qui sont bien plus vilains:
Dont tu n'étois encor guéri des médecins,
Et quel t'en coûterois, plus de cinq cents pistoles;
Pour avoir attrapé différentes véroles.
A ces terribles mots l'habitant réplica,
Mon cousin tes enfants ne vallent qu'un gougat,
Ils ont mal travaillés ma petite clôture;
Les bougres de pendards n'auront que de l'ordure:
Pour parfait payement et des crotes de chiens,
Et si tu veux je vais, te payer des deux mains;
Sortons à la porte pour que je te défasse:
De toute ta bougre maudite laide crasse.

Aussitôt le mari de la femme répond,
Il faut que mes enfants reçoivent un doublon;
Sinon je vais frayer, sur ton sacré visage:
Et je vais commencer un bougre d'abordage.
Pour défi je te mets, au nez mon sacré poing,
Et l'autre le pousse rudement un peu loin;
Il revient sur ses pas, prend l'autre à la cravate:
Lui dit, tu ne vaux point le plus mauvais pirate.

Que Dieu tord mon ame sur le bout d'un piquet,
je me sacre de tout, lui donne un bon soufflet;
ils se sautent soudain à la belle crinière,
l'un frape par devant et l'autre par derrière;
Et parvinrent tous deux à tomber sur tapis:
L'aubergiste cria, levons les nos amis,
Et mettons les dehors, ils les poussent de sorte,
Qu'ils leur firent sauter les marches de la porte,
Dès qu'ils furent sortis du cabaret boucan,
L'habitant prit l'autre promptement par devant;
Dès leurs premiers éfforts de leurs mains violentes:
Que de cheveux cassés, et de barbes plumantes.
Chemises, culottes, cravates, et capots,
Furent tous déchirés en plus de cent morceaux;
La terre en fut couverte en moins d'une minute:
Et nos deux combattants y firent la culbute.
L'un saigne des lèvres, l'autre saigne du nez,
Et tous deux ont la joue, et le front écorchés.
Le cabaretier court chercher un connétable,
L'amenne, et il lui dit, je serois condamnable;
S'ils n'alloient point tous deux promptement en prison:
Ils m'ont cassés six pots, un verre et un flacon,
Qui contenoient pour le moins dix pots de vin d'Espagne,
Il faut qu'ils me payent, tout cela sans épargne.
L'officier les toucha, de son long baton bleu,
Leur dit vite en prison vous êtes scandaleux.
En effet l'habitant n'avoit plus de chemise,
Et paroissoit être dans une forte crise;
Ses dents fesoient du bruit autant qu'un forgeron:
Qui du matin au soir, frape sur un chaudron.
Notre homme ramassa morceaux de sa culotte,
Aussi de sa chemise, aussitôt il les frotte;
Il fit de tout cela qu'un seul petit paquet,
Et mit sa chemise qui n'avoit pas collet.

Après s'enculotte seulement une cuisse,
Et il fit quelques pas, ensuite en écrivisse;
Et dessein de s'enfuir des mains de l'officier:
Qui lui dit, mon ami, vous êtes prisonnier.
Suivez-moi pour aller, tous deux à la bastille,
L'autre dit, espérez, Monsieur que je m'habille;
Il mit son grand capot qu'étoit tout déchiré:
Et il ne put trouver son bonnet coloré,
Il s'en fut en prison la tête découverte;
L'autre avoit chemise d'une flanelle verte:
Qui n'avoit qu'une manche et le corps par lambeau,
Ils étoient habillés, pour bien dire en bourreau.
L'un se mit à crier Janchon dis à Liselle,
Qu'elle regarde, et prenne en ma grande cassette;
Une bonne chemise et mon capot de drap:
Pour l'envoyer demain par notre petit Gas.
L'autre appelle Jacquot, pour qu'il dise à Javotte,
Qu'elle envoye un bonnet, et paire de culotte,
La cruche à l'eau de-vie, et un morceau de pain:
Et dis à ma femme qu'elle vienne demain.
Les autres ivrognes, furent à la cantine,
L'un dit, nous avons point encore bû chopine,
Ils entrent en foule, l'un chante une chanson,
L'autre crit à l'hôte, vite de la boisson.
C'est le seul remède qui nous est agréable,
Et nous voulons rester quelques heures à table,
Vous serez bien payé de vos peines et soins:
Mesurez-nous trois pots, de vin pour nos besoins.
Donnez-nous six pains blancs, trois livres de fromage,
Et faites-nous faire, pour midi bon potage;
Et ne ménagez point, carottes et oignons:
Cela nous fera boire un peu plus de boissons.
Ils se mirent à table, et dès que leur cervelle,
Fut échauffé beaucoup, l'un parle de sa belle;
L'autre de ses cochons, l'autre de son cheval:

Enfin d'autres parlent de la Danse et d'un bal.
Un frape sur la table et crit à pleine tête,
Il nous faut amis faire une superbe fête;
Cela n'arrive point, tous les jours mon cousin:
Je veux emplir mon corps, jusqu'au gosier de vin,
Pour finir une affaire avec Charlot Brichette,
Qui dit que j'ai reçu de la belle Josette:
Une belle pelle, le jour du mardi gras,
Qu'elle me fit sortir par son oncle Supras;
Qui me frapa le nez d'une bonne manière:
Me tenant d'une main et des dents la crinière,
Et de son autre main, il me pocha les yeux;
Pour que je ne fus plus, de Josette amoureux,
Je veux dans quelques jours (en parlant de Brichette,)
Le mener comme un chien au bout de la baguette;
Jusqu'au fond de l'enfer, ce sacré perroquet:
A bec croche et pointu, fait en parfait crochet,
Pour que tous les diables lui tortillent son âme;
Et pour qu'ils la mettent dans la plus forte flâme:
Si je fais faux serment que mon œil droit vermeil,
Ne regarde jamais, ni lune, ni soleil.
Dans ces maisons de joie et de plaisir sans cesse,
C'est un bruit bourdonnant, qui sort toujours en presse;
Par les ouverture des portes et chassis:
Ce bruit me fait souffrir plus que vingt bistouris,
Qui seroient dans les mains d'un Docteur inhabile,
Qui couperoit ma chair pour me purger la bile:
Ce tintamarre dure, quelquefois jour et nuit,
Et le calme renait quand ils sont endormis.
Le plus divertissant dans ces hommes ivrognes,
C'est de les voir agir en aveugles et borgnes;
Quoiqu'il fasse grand jour, ils cherchent leurs chevaux;
Comme s'ils se trouvoient aux plus sombre caveaux.
L'un tatonne au travers de toutes les montures,
En criant à Pierrot, ou sont donc mes voitures;

Viens ici droit à moi, voici les deux jumentz;
Ils sont tous deux ici proche des batimentz.
Aussitôt il y court avec grande vitesse,
Tombe sur une pierre, et se blesse à la fesse;
Se relève avec peine, et marche d'un pas court;
S'entre-choque parmi les chevaux en plein jour,
S'accroche et se décroche avec beaucoup de peine,
Sa veste est par morceaux sur sa grosse bedaine;
Enfin il arrive, demande à son cousin;
De faire troc pour troc de son petit poulin,
Pour sa cavale blanche, ou sa petite grise;
L'autre répond je crains de faire une bétise:
Tu sais que mon poulin vas mieux que tes jumentz,
Si tu veux me donner de retour dix huit francs;
Nous changerons d'abord mon poulin pour la blanche:
Et je vais te donner sur le champ carte blanche.

Il se mit à tâter le poulin au garrot,
Il cria tout-à-coup, il sera jamais beau;
Il a l'os trop petit, et la peau trop mauvaise:
Il marchera pas mieux qu'une pauvre punaise.
Il ouvre la bouche du poulin d'une main,
Et s'en vient promptement auprès de son cousin;
Lui dit, mon sacré gueux tu m'as manqué parole:
Ton bougre d'avorton ne vaut pas une obole.
Tu m'as dis qu'il auroit, trois ans à la saint jean,
Mon sacré mille gueux tu mens impunément;
Il a les dents gatés dans le fond de la bouche:
T'as voulu mon bougre me tromper en cartouche.
Gageons que ton poulin a vingt-ans pour le moins;
Et que dans dix huit mois, il ne mangera point.

L'autre alla visiter la grande jument blanche,
Lui tâte les jambles, examine une hanche,
Et lui lève la queue, et regarde aussitôt:
Et dit à son cousin en parlant beaucoup haut,
Ta laide cavale passe soixante années;

Elle a les oreilles trop basses et pliées :
Elle ne pourra point te rendre à la maison,
Puisqu'elle a la hanche démise et croupion.

Maintenant allons voir, dit-il, la jument grise,
Pour que je te démontre, et pour que je te dise;
Ou sont tous ses défauts qui sont beaucoup affreux:
Premièrement, elle est pour perdre ses deux yeux.
Secondement elle a la rogne dans la bouche,
— Donne moi ton fouet afin que je la touche;
Il se mit à fesser la cavale partout:
Elle ne remua pas plus qu'un gros caillou.

Mon cousin tes juments, sont deux superbes rosses,
Elles seront jamais cavales de carrosses;
J'ai voulu dans le troc me tromper hardiment:
Mon bougre d'avorton, tu n'est pas homme franc.

L'autre répond soudain, beau visage de crosse,
Viens te battre avec moi pour que je te décrasse;
De tous tes morpions, et de tes sacrés poux:
Qui t'ont déja mangés plus des trois quarts du cou.

Pendant cette querelle il y court une femme,
Qui se mit entre eux, et leur dit je vous blâme;
De faire tant de bruit pour vos mauvais chevaux;
Venez au cabaret, pour y vuider un pot.

L'un répond, ma femme, ta raison est aimable,
Mais je voudrois avant, battre ce détestable;
Qui sort de me penser comme un sacré brutal:
Si tu veux ma femme, je vais lui donner bal.
Non, viens-t-en, il est temps, d'aller à la cabane,
Attends dans quelques jours pour finir la chicane;
Ils se mirent tous deux dans leur pauvre traineau:
Le mari, dit à l'autre, adieux sacré crapaud.

L'autre répond demain, je t'attends, à l'église,
Pour te faire sortir un petit vent de bise;
Qui te décrassera ton sacré gueux de corps:

Et ton detestable, visage de butor.

Tandis que des manants se maltraitent d'injures,
Dehors, d'autres dedans, font superbes brisures:
Par un traillement qu'ils font toujours en rond;
Ils cassent quelquefois, vitre, pot, et flacon.

Aussitot le maitre, crie, paix là, camarades,
Arretez s'ils vous plait vos méchantes gambades;
Que vous allez payer, sans prononcer un mot:
Vous avez fait fracas, de vitres et un pot.

L'un dit, ce n'est pas moi, l'autre dit à voix haute,
Si le pot est cassé ce n'est point par ma faute;
C'est par celle de jean, qui vient de me pousser:
Comme un sacré brutal, et qui m'a fait glisser,
Et fait tomber le nez sur votre belle table;
L'autre répond, tu mens, mon sacré miserable:
C'est le petit François qu'a poussé jean Charlot,
Le cabaretier dit, payez vite mon pot;
Donnez-moi seulement qu'une seule pistole:
Et je vais vous faire vuider une fiole.
Chacun se mit en frais, aussitot pour payer,
Après ils s'en furent dans chambre pour parler;
Ils s'y mirent en rond, un d'eux se mit à lire:
En montrant un papier, qu'il vouloit faire lire,
Je voudrois bien savoir ce que dit mon contrat;
Moi, je puis aussi bien le lire qu'un prélat.
Aussitôt il lui donne, il le lit à voix claire,
Ta femme doit avoir six cens francs pour douaire.
L'habitant dit la garce, elle n'aura qu'un sou,
Elle voit tous les jours trop souvent un matou.
Son fier cousin lui dit, tu porte donc la corne,
Et tu vas devenir ami de la licorne.
Non, dit l'autre aussitot, jamais je veux porter,
Ce sacré cornichon je le ferai couper;
Par un fier avocat, qui défendra ma cause:
Il fit dans son discours une petite pause.
Il se mit à dire, non, elle n'aura rien,

Ou bien mon avocat y perdra son latin.
L'autre lui demande si la corne étoit bonne,
A remplir tous les ans dans la cave une tonne;
De bonne grosse bière, ou de vin muscat:
Elle vaut, dit l'autre, bien moins, qu'un sault ducat.
Tant pis répond l'autre, ton affaire est maline,
je crains fort que tu fasse une triste cuisine;
Si toutefois tu perds ton celebre procès:
Tu vas devenir nû, comme l'enfant qui nait.
Mon cher cousin, si Dieu, ne me donne pas aide,
Pour gagner mon procès contre ma femme laide;
je cours à la potence afin de m'étrangler:
L'autre répond soudain, va la corne d'un rocher,
Si tu le mets la corde, au cou pour jalousie;
Tu fais certainement une grande folie.

D'autres sont sur un banc qui parle du combat,
Qui fut donné proche du ruisseau de Vatrat;
Ou pierre Lagiroſ reçut si bien l'attaque:
Que Nicolas Chiengras fut tombé dans le baque.
Et Philippe Narroque fut prompt à le lever,
Sans doute Lagiroſ étoit pour l'assommer.

D'autres ses nez à nez qui parlent de nouvelle,
On dit que Josette, vient de donner la pelle;
Au pauvre Nicolas, et qu'il en est chagrin:
Jean dit, le sacré gueux il aime trop le vin.
Il n'aura pas ma sœur qu'est une bonne fille,
Il va voir trop souvent les bouteux dans la ville;
Pour que mon cher père lui promette ma sœur:
Jamais le sacré gueux il n'aura ce bonheur.

D'autres sont à table qui parlent de merveille,
L'un raconte qu'il vient de voir une bouteille;
Qui pouvoit contenir cent millions de pot d'eau:
Et elle ne servoit qu'à loger le bourreau
Il avoit pour meuble son lit et la potence,

Sa femme lui porte chaque jour la pitance;
C'est en ce lieu qu'il perd tous les mauvais buveurs;
Comme sera perdu le sacré Maldonceaux.
Je veux le voir un jour ce sacré coquin d'homme,
— Perdu dans la bouteille y faire son long somme,

D'autres sont accroupis, et ont au milieux d'eux,
Un pot remplé de vin qui passe pour miellaux;
Qu'ils boivent dans tasse de fayance crapeuse:
Un dit, cette boisson, cousin, est mödleuse.
Crois-tu que mon père soit fait baiser le nez,
En changeant sa jumant, pour un cheval âgé;
De pas plus de sept ans, qui vient de Louis Loncelle:
«Mon cher cousin, mon oncle a fait bonne échangette.
Le cheval est meilleur que la pauvre jument,
Qui n'a ni dents, ni poils, et qui passe trente ans.

On dit que jacquedale a voulu faire échange,
De son petit poulin avec Michel Bégrange;
Pour son cheval rouge, mais ils se sont brouillés:
Et ils se sont battus comme chiens enragés.
Jacquedale est plus fort, Bégrange une mazelle,
Jacquedale le tint long-temps par la coüette.
En lui frapant souvent sur le nez et les yeux,
Mais Pierrot Prichette les sépara tous deux;
Sans Prichette, Bégrange, avoit fortes salades:
Depuis cette bataille, ils sont bons camarades.

D'autres sont à la porte, ils sont debouts serrés,
Qui parlent de liqueurs, de carafes cassés.
D'autres dans la maison parlent de la misère,
D'autres d'une bataille, et d'autres de leur terre.

Lecteur vous en dire, quelques choses de plus,
Cela vous ennuyeroit, et seroit superflus;
Je souhaite qu'un autre et habile poëte:
En donne une satyre, et qu'elle soit mieux faite,
Que celle que j'ôse présenter au lecteur;
Il la trouvera point, sans être exempt d'erreur. . . . 330.

Fable 1ère
Les brochets et l'aigle.

Lecteur vous allez voir, par cette belle fable,
Que parmi les bêtes l'on peut y voir un diable;
Les sauvages disent que tous les animaux;
Qui logent sur la terre et même sous les eaux.
Ils ont dans chaque race, un seul souverain prince;
Qui commande chacun sa fameuse province.
Dans un lac grand, et plat, presque le tour en rond,
Il reste dans ce lac quantité de poissons;
Dont le nom est brochet, ils sont toujours voraces:
Ils mangent les petits sans user de menaces.
Leurs roi fit annoncer par un édit fameux,
Que tout sujet fut prêt, jeune comme vieux;
A parler avec lui, qu'il voudroit encor faire:
Le tour de son royaume il étoit nécessaire,
Que tous sujets vinsent à s'y trouver un jour;
Et de n'y pas manquer par aucun mauvais tour:
Sinon il seroit pris et mis d'abord en cage,
Et qu'à son fier retour il en feroit potage.
Le jour étant échu, les gros, moyens, petits,
Enfin arrivèrent, et furent fort surpris;
De voir leurs Majesté, monté sur éminence;
Qui mangeoit un brochet en leur belle présence.
Le repas fait, il dit, d'un ton majestueux,
Ce que je viens de faire est pour jeunes et vieux;
C'est à vous autres tous de tâcher d'être honnêtes:
Laissons cette affaire je crois qu'elle est bien faite,
Et vous devez savoir que tous ceux qui sont roi;
Peuvent sans faire mal transgresser une loi.
Pour que tous mes sujets soient toujours aimable,
Il faut qu'ils écoutent leurs prince respectable;
Qui veut que tous sujets se mettre en rang soudain:
Afin de paroître devant son souverain,

Qui veut couper à tous un bout de vos nageoires;
Pour que vous en ayez souvenance et mémoire:
Le prince commença l'affaire avec ses dents,
Quand elle fut finie il leur dit mes enfants;
Maintenant nous pouvons commencer le voyage:
Et vous aurez chacun récompense et bon gage.
Voici ce que gagne, ceux qui sont inventifs,
Ils peuvent écorcher leurs semblables tout vifs.
Partons, quittons, ce lieu, sans retarder d'une heure,
Dès que cela fut dit, chacun par de demeure.
Les voilà tout en route en nageant de leur mieux,
Regardant les endroits qui sont avantageux;
Pour en tirer un jour des profits remarquables:
Afin de raconter à leurs petits aimables,
Les lieux qui sont à fuir et ceux à fréquenter;
Enfin ils arrivent proche d'un gros rocher:
Ou le courant étoit d'une force terrible,
Que démontroit à tout qu'il étoit impossible,
Et qu'il étoit prudent a ne pas le franchir:
Vu que la cohorte viendroit toute à périr,
Suivez-moi, je vais donc, nager devant vous autres,
Pour vous conduire tous, comme de vrais à pôtres.
Vous êtes trop craintifs et timides poltrons,
Je ne saurois être de vos opinions.
Les sujets satisfaits du discours de leurs prince,
Lui laissèrent suivre sa pauvre raison mince;
Qui le mena tout droit dans un puissant courant:
Ainsi fut engoutré l'intrépide tyran.
Que les flots menèrent, jusqu'au bord d'une chute,
C'est en ce lieu qu'il fit sa dernière culbute;
Tombe dans précipice et se tua dans l'eau:
Dans le même moment qu'une aigle planoit haut,
Et décrivoit plusieurs, belles circonférences;

En faisant quelquefois de grandes reverences:
Elle apperçoit bien loin, ce mont toujours flotant,
Il est poisson dit-elle, ou bien un éléphant;
Descend comme la foudre elle arrive et se pose:
Voila pour le certain une excellente chose.
Mais que dois-je faire, pour avoir ce morceau,
Si je pouvois l'avoir j'en ferois un cadeau;
Mais cette belle chair étant un peu loin d'elle:
Elle prend le parti de faire sentinelle.
Là le roi des oiseaux trouva le bon moyen,
Il se mit à prier en excellent chretien,
Pour que le Dieu des vents vint à mettre la proie:
Assez proche de lui pour lui guérir le foie.
Borée envoit un vent pour la pousser à sec,
Incontinent l'aigle, fesit jouer son gros bec;
Donne moi, tous les jours, de pareille pitance;
je te remercierai sans faire pénitence.
Revenons le beau cas que nous avons laissés,
Pour voir si les brochets y sont infortunés;
Et quel arrangement ils prétendent bien faire;
Afin de rajuster, leurs pauvre et triste affaire.
Il fut donc décidé, que tous les gros brochets,
Auroient parfaits pouvoirs, sur les autres sujets;
Maintenant ils avoient à leurs méchantes têtes:
Plus de cinq cents milles, cinq cents mauvaises bêtes,
Car avant ils avoient qu'un malin animal;
Ainsi tous les petits, et moyens furent mal.....92.

Conte 1.er
Sur trois voleurs.

L'homme n'est pas exempts, de toutes passions,
On va le voir bientôt par trois fiers compagnons;
Qui se rencontrerent par hazard à l'école:
Chez un maitre fameux, qui s'appelloit Bricole.
C'est là qu'ils s'aimerent, et firent le complôt,
De laisser pere et mère et parents au plutôt;

Mais avant de le faire ils désiroient manger,
Afin de décamper avec beaucoup de joie.

Comme ils étoient tous trois du même sentiment,
Le plus vieux dit demain venez chez mon parent;
Nous trouverons dequoi pour faire le voyage:
Mais prenons bien garde de tomber sous sa rage.
Car nous pouvons compter d'avoir aucuns pardons,
Ainsi tâchons d'agir en excellents fripons;
Vous viendrez à minuit, c'est le fort de son somme:
Et soyez assurés d'une parole d'homme.
Car j'attendrai long-tems sans dormir dans le lit,
Quand vous serez venu jettez un petit cri;
Pour ne pas réveiller notre vieux mauvais riche!
Qui bien souvent couche dans sa petite niche.
Pour que nous puissions enlever tout son or,
Nous sortirons ensuite au plus vite dehors.

Ses deux camarades vinrent à sa demeure,
Alors ils se mirent à faire un cri sur l'heure;
Aussitôt leur ami, se leve pour ouvrir:
Les fit entrer, leur dit, il y a de quoi faire;
Allons à sa chambre, dit-il faire de sorte:
Afin d'ouvrir sa belle et sa charmante porte.
Marchons à petit pas, peur de le reveiller,
Il a soin tous les soirs, de se bien renfermer;
Mais avec des outils j'ôterai la serrure:
J'en ai dans ma pocke d'une bonne nature!

Enfin ils arrivent à son appartement,
Font avec une vrille, un trou dans un moment;
Ils se mettent assiez sans aucun bruit la planche:
De la superbe porte en poussant peu la clenche.
Ils viennent à l'ouvrir, écoutons bien s'il dort,
Il ronfla comme il faut, il repose son corps.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Présentement entrons pour chercher la culotte,
ils la trouvent liée à un belle pelote;
Sur un fauteuil à bras, garni de clou d'argent:
s'en vont droits au bureau, l'ouvrent tout doucement.
ils sortent, les sacs avec grande vitesse,
ils les posent à terre avec beaucoup d'adresse;
Emplisent leurs poches de louis et de doublon:
Pensons présentement à laisser la maison,
Mettant dans le bureau la culotte de l'homme,
le fermant, et partant avec la clef et somme.

ils dirent comment faire, afin de pas montrer,
Tous ces charmants sacs d'or, un dit, je vais entrer;
Pour prendre un petit coffre ou bien une tirette:
il part, entre, et revient, avec une cassette.
La cassette s'ouvre d'elle-même aussitôt,
Bon, dit-il, nous sommes, hors de tout les assauts;
Elle prophétise que nous avons balancé:
ils ne pourront jamais nous pendre, à la potence,
Car mon cher grand père n'a pas assez d'esprit;
Même pour nous mettre, tous trois au pilori.

Portons pour l'enterrer dans la vieille masure,
Qui n'est pas beaucoup loin de Philippe Friture.
ils marchent tous les trois d'un pas lent et pesant,
Arrivent à l'endroit, font un trou promptement;
y mettent leurs cassette, et la couvrent de terre:
Posant dessus à trois une puissante pierre.

Courons, dit le plus vieux au premier cabaret,
Et que chacun de nous paroisse bon sujet;
il nous faut pas craindre, que mon pauvre grand père:
Nous fasse un jour pendre pour cette bonne affaire.
Faisons le pas, dit-il, voici le point du jour,
Enfin ils arrivent près d'une grande cour;
ils ouvrent la barrière, entrent dans la cuisine:
L'aubergiste leur dit avec superbe mine,

Mes amis vous êtes tous trois les bien venus;
Si vous êtes fourni de plusieurs bons écus.

Monsieur de ce côté, ne soyez pas en peine,
Nous avons Dieu merci, chacun la bourse pleine;
Si nous nous accordons, nous ferons apporter:
Promptement nos hardes, et nous voulons payer.
Tous les jours, ou les mois, ou toutes les semaines;
Comme font les braves, et vaillants capitaines.

je vois dit le maître, que vous êtes des gens,
et qui je puis louer plusieurs appartements;
Suivez-moi, je vais donc, vous montrer maisonnette:
Afin de faire choix, d'une belle chambrette.
Dès qu'ils eurent vu tous, le plus vieux demanda,
Combien pour cette chambre et cabinet du bas;
Monsieur vous donnerez par mois une guinée:
Et j'y ferai porter une chaise bourrée,
Si cela vous convient et soit de votre goût;
Hé bien! voici l'argent, et nous sommes chez-nous:
Combien demandez-vous? pour être à votre table,
Il me faut mes amis pour vous être estimable,
Quinze schelins par jour et je serai content:
Nous allons encore vous donner cet argent.

Après ils entrèrent dans leur beau domicile,
Ils changèrent soudain leur fier nom de famille,
Afin que chacun d'eux vint prendre un nouveau nom:
Le plus vieux dit, je prends, celui de Cornichon.
Hé bien: moi dit l'autre, je me nomme Ramage;
+ — Et le plus jeune dit, je m'appelle Carnage.

Le Maître vint les voir le lendemain matin,
Pour écrire leurs noms sur feuille parchemin;
Monsieur, nous ne craignons nullement de le dire:
Nous allons vous nommer et vous allez l'écrire.

L'aubergiste de tout écrit le premier nom,
Il se mit à rire du nom de Cornichon;
Cornichon se fâcha lui donne à son derrière;
Un fameux coup de pied d'une bonne manière,
Que Cornichon tombe, son or, et son argent;
Sortent de ses goussets, tout court vite en roulant:
Pour aller dans les coins, et à la cheminée,
Chaque pièce donc court à sa déstinée.
Ils les ramassèrent tous sans être babillards,
L'hôte se mit à dire on n'y voit pas de liards.

Après il écrivit, aussi le nom des autres,
Présentement dit-il, vous êtes tous des nôtres.
Vous n'avez qu'à parler si vous avez besoins,
Je vous promets d'agir, et d'y mettre mes soins.
Puisque vous voulez bien, nous être encore utile,
Prêtez-nous un cheval, pour aller à la ville,
Pour que nous allions chercher un coffre fort;
Que nous avons laissé chez Monsieur Jeanbaffort.
Je vous le prêterai pour toute la journée,
Avec la charette la mieux enjolivée.
Ils partent, et s'en vont, chez des négociants,
Achetant coffre-fort, habits, vestes, et gants;
Valises, chemises, chapeaux et casseroles:
Odeurs odorantes, mises dans des fioles.
Souliers de maroquin, et beau bas de coton,
Ils payent leurs achats avec louis et doublon.
Ils mettent tout cela dans la belle voiture,
Et partent pour aller à la vieille masure;
Afin de déterrer le célèbre trésor;
Et pour s'en revenir à la maison d'abord.
A leur bonne arrivée, ils ôtent donc la pierre,
Qui couvrait ce trésor et cette place chère.
Se mettent à bêcher chacun avec vigueur,

Afin de posseder un superbe bonheur.
Ils creusent, et voyent dans le fond la cassette,
Ils la sortent du trou, chacun sonne trompette;
Se mettent à danser, sautiller et jouer;
Ils sont contents tous trois de pouvoir l'emporter.
Ils la mettent soudain dans la belle voiture,
Ils lessent le cheval et l'appellent verdure.
Arrivent assez-tôt pour aller déjeuné,
Le serviteur leur dit tout le monde est placé;
Nous allons nous y rendre, ils entrent dans la sale:
Font salut au prêtre du mont de saint Réale,
Ils se mettent à table, et débitent discours;
Beaucoup entre coupés qui fut un des plus courts:
Car ils firent agir promptement la machoire,
Demandant au valet de leur verser à boire;
Ils l'adressèrent donc, au vertueux curé:
Commencerent avant à boire à sa santé.
Nous prenons le parti d'aller à l'Amérique,
Pour tenir tous les trois une belle boutique.
On dit que le commerce y est avantageux,
Pour tous ceux qu'ils y vont, et qu'ils y sont heureux.
Après ils dépêcent, perdrix, et tourterelles,
En disant nous avons marchandise nouvelle;
C'est pour cette raison que nous voulons partir.
Hé bien! dit le prêtre, je vais faire venir,
Ici, dans un moment, un de mes camarades;
Afin qu'il emmene mes trois pauvres malades.
Ils prennent un verre de vin de Frontignant,
Boivent à la santé du Curé bienfaisant.
Je vais recommander à mon valet de dire,
A mon ami qu'il vienne, ici je le désire.
Offrent à l'Archi prêtre, une aile et croupion,

Le capitaine entre, salut son compagnon.
Ils conviennent tous trois avec le Capitaine,
Qui leur dit soyez prêts la semaine prochaine;
Faite de manière de vous rendre à Bourdeau:
Après nous nous rendrons à notre grand vaisseau.
Ils se mirent à prendre un coup de vin d'Espagne,
Après chacun mangea sans faire trop d'épargne.
La conversation, fut sur le vieux Pimpan,
A qui l'on avoit pris son or et son argent.
Le Capitaine dit, le bruit court dans la ville,
Que le vole fut fait par un de sa famille;
Qui demeuroit chez-lui, depuis cinq ou six mois:
On dit que ce vieillard, est réduis aux abbois.
Quoique près de mourir il veut le faire pendre,
Sans miséricorde, si l'on pouvoit le prendre.
Cornichon reparti, combien ont-ils volés,
Etoit-il seul, ou bien plusieurs associés;
Monsieur, on ne sait point, combien de misérable:
Mais la bande doit être un peu considérable.
Se qu'ils ont emportés forme vingt mille louis,
Et ils seront heureux s'ils ne sont pas punis.
Ils se leverent tous, marchant d'un pas de danse,
Chacun étoit content d'avoir soigné sa panse;
Mais notre Capitaine ayant un peu pinté:
Et ne pouvant marcher d'un grand pas mesuré,
De son beau pied marin il rencontre une chaise;
Il tombe de sorte qu'il fut mal à son aise:
Car ayant la tête prise entre les barreaux,
Voulut se relever, retombe sur le dos.
On court à lui soudain pour lui donner de l'aide,
+ — Plusieurs lui demande s'il veut prendre remède;
On brise la chaise pour dégager son corps:

Cette belle affaire fut terminé d'abord.
On le remet debout avec beaucoup de peine,
je me suis fait, dit-il, bien mal à la bedaine.
il ne put remuer pour faire un petit pas,
On le prend à quatre par les jambes et bras;
Ensuite on le pose sur une belle couche:
Afin qu'il prit cuver tout son vin dans sa bouche.
il fit un long somme des plus délicieux,
Ensuite il se reveille en disant je suis mieux;
Présentement je suis en pleine connoissance:
il est temps que je parte, il fait sa révérence.

Les trois voleurs contents, d'avoir l'occasion,
De laisser leurs païs, ils partent pour Toulon;
il y font un achat de plusieurs marchandises:
Mirent leurs emplettes dans trente deux valises.
Après ils s'en furent chez d'autres trafiquants,
il en achetèrent pour cent vingt mille francs;
Ensuite ils furent faire une superbe emplette:
Chez un puissant marchant appellé Bavalette.
ils firent transporter le lendemain matin,
Toutes leurs emplettes au fameux brigantin.
Le commandant leur dit demain je ferai voile,
Vous n'embarquerez plus, ni de drap, ni de toile;
Nous en avons assez, pour en vendre à vos gens:
Et à vos passagers pour de l'argent comptant.

il faut Capitaine se divertir à table,
Le temps nous est propice, et beaucoup favorable;
Mais le plaisir fut court, car il fit tout-à-coup:
Un vent si furieux qui décapita tout.
La table, et les buveurs, carafe flacon, verre,
Tous furent renversés avec vitesse à terre;
Après ce coup fâcheux, les quatre fiers buveurs:
Se leverent de terre avec beaucoup de peurs.

Monterent sur le pont, virent que le corsaire,
Etoit pour leur jouer une mauvaise affaire.
Le Capitaine dit, d'appareiller d'abord,
jurant les matelots de tribord à babord;
Pour qu'ils vinsent hisser promptement une voile:
Car nous sommes dit-il, pour jamais voir étoile.
Quoique les matelots firent efforts beaucoup,
L'ouragan augmenta qui les chavira tout;
Ils furent tous au fond, voir la vase et la terre:
Caron les embarque transporta de colere.
Mais les trois fiers voleurs prirent notre Caron,
Le jettent avec force en la fleuve Acheron.
Ils se rendent maitres de la fameuse barque,
Que la même journée avoit porté à Monarque;
Tous trois traversent de l'autre beau côté:
Mais le cerbere fier étant toujours posté,
A la belle porte pour faire sentinelle.
Il nous faut prendre garde à ce chien plein de zele.
Espérons un moment pour les attendre ici,
Bientôt ils sortirent avant qu'il fasse nuit;
Afin de s'informer du batelier fidele:
S'il est vraiment péris avec sa caravelle.
Pluton, Proserpine, grandement inquiets,
Du fier retardement de leurs meilleurs sujets.
Font sortir des âmes de la fournaise ardente,
Pour aller au devant de la barque charmante;
Afin de s'informer du pauvre batelier:
Qui ne manquoit jamais d'arriver le premier.
Carnichon appercoit cette troupe farouche,
Qui venoit d'un pas fier, et d'un œil un peu louche;
Repoussons mes amis; tous ces diables des enfers:
Qui veulent nous prendre pour des hommes pervers.
Allons présentement les battre à coup de rame,

Pour les faire rentrer dans leurs chaudes rabane;
Ils partent tous les trois d'un long pas vigoureux:
Afin de faire face à la bande de gueux.
Les damnés champions prirent d'abord la fuite,
Se mirent à courir chacun à leur guérite;
Mais les braves voleurs les poursuivent soudain:
En leur donnant souvent de fort coups sur les reins,
Afin de les chasser, du fier champ de bataille;
Mais cette belle bande infernale canaille:
Se mirent à crier en demandant secours.

Bleton trembla de peur pendant deux ou trois jours.
Je suis dans la crainte la plus insupportable,
Il faut faire sortir la troupe formidable;
De tout les cyclopes et leurs maître Vulcain:
Afin de nous saisir de ces monstres malins.

Mégere est effrayé du discours de son prince,
Jette belle flamme d'un feu bleuâtre mince;
Ses cheveux sur son chef se dressèrent d'abord:
De sa bouche torte sort serpent et dard.
Elle mouche son nez faisant laide grimace,
Fait trois ou quatre pas en s'éjouissant la face.
Elle part aussitôt pour avertir Vulcain,
Qu'il vint s'en différer aider son Souverain.

Le maître forgeron ayant ouï les paroles,
Pleine de menaces fait plusieurs cabriolles:
S'arme de son marteau, la brandille dans l'air:
Il dit aux Cyclopes d'agir vite en éclair.
Il se mit à faire plusieurs belles gambades,
Armez-vous promptement, mes vaillants camarades.
Les uns prennent fourgon, les autres un marteau,
Maintenant nous sommes tous armés comme il faut.
Le plus avantageux, dit Vulcain pour les vaincre,
+ — il faut les haranguer, afin de les convaincre;
Et s'ils ne veulent point écouter nos raisons:

il nous faudra les battre a grand coup de fouetchons.

Les voleurs entendants ce discours effroyable,
Chacun part aussitôt d'une pas épouvantable:
Pour aller rejoindre ces monstres ténébreux,
Ceinturés de serpents et d'aspics monstrueux;
Qui leur crapoient les flancs et leur piquoient la face:
Le corps et les cuisses avec beaucoup d'audace.
Il en sortoit du sang d'une mauvaise odeur,
Qui mit les trois larrons en vigoureuse humeur.
Ils sautèrent soudain sur la troupe profane,
Et chacun fit agir au plus vite sa cane.

La bande des damnés, se mirent à courir,
Du côté de l'enfer pour aller avertir;
Tous les démons cornus, de se mettre en défense:
Contre trois scélérats sans nulle repentance,
Et qui voulaient entrer pour désoudre Pluton;
De son célèbre trône, afin que Carnichon:
Fut maître des diables, qui brulaient dans un gouffre,
Et le fleuve d'hélé, plein de poix et de soufre;
Qui restoient en braises continuellement:
Pour tous ceux qui sont morts, sans aucun sacrement.

Les trois fiers champions, furent jusqu'à la porte,
En pressant, et tuant, plusieurs de la cohorte.
Le reste de la troupe, entre aussitôt à l'enfer,
Chaque larron armé d'une barre de fer;
Les chassent beaucoup loin de ce célèbre trône:
Ils montèrent tous trois, et chacun dessus prône.
Que Pluton et damnés, vinrent faire un accord,
Sinon, ils les mettroient promptement à la mort.

Vulcain, dit à Pluton, de faire aucune affaire,
Avec ces trois monstres à tête de vipere;
C'était de commander, à tout diable, et forgerons:
De prendre les armes, pour vaincre trois fripons,

Qui vouloient s'emparer de son fameux empire;
Afin d'être maitre de l'enfer, et d'en rire.
Enfin tous les démons s'armerent aussitôt,
Pour aller combattre ces trois méchants crapauds.
Ils arrivent au pied du trône formidable,
Vulcain grinça des dents, et parut éffroyable;
Il dit à sa troupe de monter promptement:
Alors pleuvoient cailloux, pierres à tout moment,
Sur le corps des damnés qui leur cassoient la tête;
Ce fut pour les diables une facheuse fête:
Car Vulcain y perdit une jambe, et le nez,
Plusieurs de la troupe furent blessés, tués.
Vulcain plein de colère, il dit, mes camarades,
Il ne faut plus donner de fausses escalades.
Présentement jettons ce méchant trône à bas,
Et soïons tous frères, et vigoureux soldats.
Ils font un trou profond à ce celebre trône,
Avec cailloux et bois, ils font un pentagône;
Pour se mettre à l'abri de ces trois furieux:
Qui faisoient descendre, cailloux, pierres sur eux.
Les damnés prosirent une assez longue et grosse,
Pièce de bois dur, pour jetter ce colosse;
Fait de cailloux et pierre, assez bien cimenté:
Plusieurs de la bande furent tué, blessé,
Avant que de faire tomber la belle chaise;
Posé sur un gros lit de charbon tout en braise.
Ou tous les jours montoit le celebre Pluton,
Afin de contempler avec attention;
Cette vaste demeure ou les trois quarts des âmes:
Sont pour l'éternité sur brasiers et dans flâmes.
Dès que la pièce fut posé dans le trou,
Qui servoit de levier la chargerent au bout;

De plusieurs pesanteurs extrêmement pesantes:
Alors Vulcain cria plusieurs paroles tentes,
Afin d'encourager tous ses braves soldats;
De forcer tout-à-coup avec leurs nerveux bras:
Quand ils seroient montés au bout de la pièce,
Chacun devoit aussi s'asseoir sur une fesse:
Pendant que d'autres gens seroient sous le timon:
Et tirer sur un cable et corde de laurier,
Ils forceront donc tous, pour jetter cette masse,
Pour faire descendre les trois hommes de crasse.
Maintenant dit Vulcain faites tous vos efforts,
Pour jetter à terre ce trône de lutteurs.
Pendant que les cornus étoient à leurs ouvrages,
Les trois malins frisons fesoient sur eux carnages;
De pierres et sables et cailloux mal-faisant:
Qui leur cassoient jambes, par derrière et devant,
Et quelquefois les bras et quelquefois la tête;
Tous ces malheurs venoient du haut de ce fier faite,
De ce trône, que l'on défaisoit des deux bouts;
Pour combattre de part, et d'autre avec courroux.
Pendant la bataille, maline, et formidable,
Pluton pâlit de crainte, et devint intraitable;
Et Proserpine aussi fut frapé de frayeur:
Ils craignoient de tomber, tous deux dans le malheur.
Leurs fiers prédécesseurs devant l'armée peureuse,
Augmenta de beaucoup leur force furieuse;
Aussitôt les damnés forcerent tout-à-coup:
Ils font tomber le trône, et les trois fiers matous.
Qui tomberent soudain, en moins d'une minute,
Dans un feu dévorant ils firent la culbute.
Ainsi fini le conte, et les fameux combats,
De ces trois fiers voleurs, les plus grands scélerats.

Que Pluton fit mettre dans les flâmes ardentes,
Pour toutes leurs fautes extrêmement méchantes;
Sur tout pour le crime de leze Majesté:
Ils furent tous les trois mis dans l'éternité..... 402.

Fable 2.

Le Canadien Chasseur, et le loup.

Un chasseur Canadien, qui chassoit dans les bois,
Fut un jour tourmenté par un vieux loup malin;
Nuit jour et nuit mangeoit, marte, renard, et belettes:
Visitoit les sentiers les nettoyoit à nettes.

Notre homme au désespoir d'être ainsi tourmenté,
Par ce méchant démon mal-intentionné;
je suis bien fou, dit-il; de prendre tant de peine:
Il est temps que je ruse, afin que je l'amene,
Auprès de mon logis par excellente odeur;
Lui fera sans doute, tôt ou tard son malheur.

Il abandonna donc, toutes ses meurtrieres,
En fit quelques autres de meilleures manieres;
Croyant par sa ruse, de mettre bas le loup:
Mais il fut assez fin pour venir manger tout.

Il chargea son fusil, le mit sur une fourche,
Voici, dit-il, de quoi, pour tuer mon Cartouche,
Attacha détente d'un assez long cordeau:
Il mit à l'autre bout un morceau de lévraut.

Il retourne chez-lui, pensant ruse nouvelle,
En marchant doucement il trouve en sa cervelle;
De tendre des pieges, y mettre du sayon:

Les couvrit de neige, pour tromper le matin.

Après il se coucha sous pouvoir faire un somme,
L'enfant au loup, il dit, je suis chasseur et homme;
Dès que je l'aurai pris, je veux m'en divertir
Le tourmenter assez pour le faire mourir,
Afin qu'il me paye tous les tours et malices;
Qu'il m'a fait endurer par tous ses méchants vices.

Enfin il fut un jour, visiter son chemin,
Il vit tout le dégat qu'avoit fait ce coquin;
Ni pièges, ni collets, et aucun attrapoire:
Il avoit pris sur le loup, remporter la victoire.
Il avoit tout brisé pour manger les appats,
Jamais il n'avoit vu de loup plein scélérats.

Il court à son fusil, son unique espérance.
Il voit que le drole s'étoit rempli la panse;
Par un tour de finesse, et d'une habilité:
Qui n'est pas ordinaire à la bête affamée
Il fait ronger la corde environ au milieu,
En tirant de sorte sur l'appat qui le feu;
Du fusil, ne put pas aucunement se faire:
Ainsi cet animal, fit encor son affaire.

Notre fameux chasseur, par un vœu fatiguant,
Prie donc Diane, de lui faire présent;
D'une de ses ruses pour faire la chasse:
A ce vilaine monstre d'une mauvaise race.
Qui le faisoit damner depuis plus de six mois,
Prends ta hache, dit elle, et coupe, moi ce bois;

Fais-moi, présentement une belle louvière;
Qui la construction soit faite de manière.
Solide, assez grande, pour la prendre vivant,
Et tu la trouvera dans quelques jours dedans;
Il se mit à l'œuvre, la fait dans sa journée:
Au bout de quatre jours s'y rend la matinée.
Il apperçoit de loin que ce mauvais démon,
Avoit entré dedans pour y perdre son nom:
Dès qu'il la vit, il dit, tu mérite salaire,
Je vais au plus vite du mieux te satisfaire;
Notre homme commença ce qu'il avoit promi:
Il fit bouillir de l'eau, la jetta donc sur lui.
Le mauvais diable loup hurlait avec grimace,
En se frotant souvent de la patte la face;
Cela déventissoit beaucoup notre chasseur:
Qui voit sans cesse de son mauvais malheur.
Tu n'as pas encore fini toute ta peine,
Il fait que ta prison soit consumé bien pleine,
Jetta sur de la paille une ou deux pintes d'eau:
Avec une fourche l'a pousse à son museau.
Après il mit le feu, pour consumer la bête,
Voila comme l'on fait au méchant une fête;
Enfin lui mit la corde en nœud coulant au cou:
Il tira de sorte qu'il étrangla le loup.
Quoique ce loup fut fine en ruse, et en finesse,
Ore voit que le chasseur avait beaucoup d'adresse. ... 7h.

Poëme II.

Sur le voyage de la Beauce.

Fait en quarante heures.

Le 31. mars 1819.

Ma mauvaise fortune, est toujours à mes trousses;
Qui me persécute par ses fières secousses:
Et ne peut me laisser en repôs un moment,
je vois bien qu'elle a fait à mon égard serment;
Qu'elle veut encore me mettre en pénitence:
je pense que c'est là, sa dernière sentence,
Qu'elle veut me faire mourir à petit feu;
Afin d'exécuter son véritable vœu.

Mais que sa volonté s'accomplisse et soit faite,
Puisque c'est son dessein par puissance parfaite;
Qu'elle me fasse donc, souffrir pour tous mes jours:
Maintenant j'y souscris, et de bon cœur j'y cours.

C'est le trente et un mars, que mon neveu me fit,
La proposition de partir à midi;
Afin d'aller rester un seul jour à la Beauce:
Promptement je m'habille, et du mieux je me chausse,
Pour résister au froid, à la neige, et au vent;
Qui pouvoit ce jour là, passer pour violent.

Panet mit son coursier à sa belle voiture,
jl fit mettre dedans la chaude couverture;
Et à tout nos parents, nous faisons nos adieux:
Qui nous souhaiterent, tous un voyage heureux.

Je ne crains pas de faire avec lui le voyage,
La prudence paroit marquée sur son visage;
Enfin nous partimes un facheux mécredi;
Il étoit environ une heure après midi.
Il me dit qu'il vouloit, arrêter à la rue,
Saint Jean pour du tabac, chez un nommé Pigrue,
Et de là nous fumes, ensuite chez Michaud:
Pour prendre deux pains blancs qui nous parurent chauds.
Après nous laissâmes notre fameuse ville,
Pour prendre le chemin qui conduis au pont l'isle;
Nous le suivimes donc, environ dix arpents;
Pour prendre le chemin de la chef prudemment.
Enfin nous passâmes, la chef pointe levée,
Qui nous fumes fort près d'y perdre notre vie;
Lorsque nous eûmes fait ce chemin dangereux:
Nous nous crûmes soudain être des plus heureux.
Mais quand nous voulûmes monter dessus les côtes,
Le courcier arrêtta, sur le haut les deux hôtes.
Nous nous trouvâmes donc, tous les deux suspendu,
Alors Panet fesse son cheval par le cu.
Le guilledin (1) tira, tout-à-coup la voiture,
Il nous envoit tous deux, à la bonne aventure.
Il fesoit mauvais temps qu'on ne se voyoit point,
Quoique nous fussions l'un de l'autre pas loin;
Panet avoit tombé dans une belle place:
Se releve soudain en courant sur la glace,

(1) guilledin, cheval d'Angleterre, vite à la course.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Afin de s'informer si je m'étois fait mal:
M'appercevant le bras dans un petit canal.
Le chef sur un glaçon, et les piéds sur la neige,
Il vit bien que j'étois dans un mauvais piege.
Me releve aussitôt, tout mouillé plein de sang,
Il faut, dit-il, aller au plus prés demeurant.
Nous relevâmes donc promptement la carriole,
Ensuite nous bûmes un coup de notre fiole;
Chacun un coup de vin pour nous donner vigueur:
Afin de rembarquer le butin sans lenteur.
Nous marchâmes à piéd, pour monter sur l'écore,
Après nous nous mîmes dans la voiture encore,
Il fessa son coursier d'une bonne façon,
Pour nous rendre au plus vite à la plus près maison.
A deux heures trois quarts nous fûmes à la porte,
Une jeune fille qu'on appelle Charlotte;
Vint aussitôt l'ouvrir, pour nous faire passer:
Dans la sale ou restoit Madame L'Ecuyer.
Que nous saluâmes, et toute sa famille,
Nous lui fîmes savoir que nous laissions la ville;
Afin de nous rendre chez Monsieur Taschereau:
Et je lui demandai, pour mon mal de bonne eau.
Elle prend ses ciseaux, me rase chevelure;
Me dit qu'il n'y a point de danger pour l'enflure.
Cherche dans l'armoire linge propre et onguent,
Elle mêla dans l'eau de l'esprit de vin blanc;

Trempa la serviette, et m'en frota la tête,
Me mit une manche qui me parut bienfaite.
Pendant tout ce temps là Demoiselle Gigot,
Nous régala d'un air sur forté piano.
Afin d'être avec eux en bonne intelligence,
Nous les remerciâmes, et fîmes révérence.

Nous partons pour chemin, qui mene à saint Henry,
Nous prîmes par malheur ce lui de saint Charly;
Et que nous suivîmes environ quatre milles:
Nous arrêtâmes donc à plusieurs domiciles.
Pour tâcher de savoir quel chemin le meilleur,
Qu'il nous faillait prendre pour aller chez Vasseur.
On nous dit, qu'il faillait, le prendre à la chaumière,
Du fameux aubergiste appellé Larbonnière;
Que si nous désirions de coucher en chemin;
Il nous faillait aller, chez Madame Morin,
Pour être bien couché, pour avoir bonne table;
Ainsi pour les chevaux, pouvoit donner étable.

La nuit s'approchait vite il faisoit un peu noir,
Nous mîmes peu de temps à nous rendre au manoir;
En entrant au logis nous vîmes la Maîtresse:
Ajustée, et coëffée en superbe Déesse.
Elle nous demanda si l'on voulait du thé,
Et manger un morceau d'un excellent paté.
Nous fîmes réponse que dans le saint carême,
+ — il faut pour le soupé que du thé, de la crême;

Elle part furetter dans l'armoire soudain,
Vient avec sucre blanc, thé, crême, beurre et pain;
Elle pose tout cela sur cette longue table:
La marchande alentour d'un petit pas aimable,
Remuant quelquefois son petit chevrotant bec,
Aujourd'hui dit-elle, j'arrive de Québec;
Lorsque j'y vas, je vais, chez Madame Doucette:
C'est à son magazin que je fais comme emplette.
Elle me fit présent, l'autre jour d'un mouchoir =,
De soie, et couleur rouge, avec un beau miroir;
Et tempo qu'elle vivra, j'irai toujours chez-elle:
Car c'est une Dame qui passe pour fidelle.
Et quand j'y vais, j'y suis, aussi bien que chez-moi,
Un Docteur arriva qui arrêta sa parole.
Lui lui dit, êtes-vous de ce logis l'hôtesse,
Oui je la suis, Monsieur, aussitôt il s'empresse;
De dire, qu'il vouloit un souper comme nous:
Après nous demanda quel chemin suivez-vous?
Nous espérons suivre, le chemin des fourchettes,
Afin de nous rendre chez nos belles brunettes;
De là, nous passerons le bois de Sateguant:
Pour aller voir quelqu'un de nos proches parents,
Et vous? à quel endroit, est-ce par promenade;
Ou pour soigner quelqu'un de vos pauvres malades:
je vais à Saint Charles soigner un habitant,
je crois que j'en aurai bonne somme d'argent;

C'est un homme riche qui possede la rogne,
Et qui me donnera quatre mois de besogne;
Et vingt schelins par jour, cela fait un produit:
Si je calcule bien, au moins de cent vingt louis.
La Déesse nous dit, en faisant reverence,
Souhaitez-vous? Messieurs, prendre votre pitance.
Nous nous approchâmes de la table soudain,
Nous y vimes du thé, du beurre, et un gros pain;
Sucre d'eau d'érable, tasses et assiettes:
Daniel dit, en Anglais, ces tasses sont pas nettes.
Madame faites-nous apporter un pot d'eau,
Elle nous en fait donc apporter aussitôt.
Mon neveu les lave, promptement devant-elle,
Maintenant nous voyons que la fayance est belle,
Votre Docteur et moi, nous avons vu beaucoup,
Et notre princesse resta long-temps debout.
Nous lui demandâmes de se mettre à la table,
Vous êtes, dit-elle pas assez raisonnable;
Pour que j'aie manger, et boire avec Messieurs!
Lui passant tous les trois pour de fameux moqueurs.
Ensuite elle passe dans la belle cuisine,
Pour prendre son repas avec mauvaise mine;
Ensuite elle revient trois quarts d'heures après:
Avec un visage beaucoup charmant et frais.
Appella sa servante et elle lui commanda,
Qu'elle fasse les lits selon notre demande.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Ensuite s'approche, de nous deux de fort près,
je savois que vous êtes Canadien ou Français.
je lui reponds, pour moi; j'ai pris jour en Espagne:
Mais que Lanet étoit de la grande Bretagne.
Vous serez dit-elle de le nommer Lanet;
Non je lui demande, s'il avoit son bonnet.

Enfin elle resta sans savoir notre race,
Tout-à-coup elle part, en s'éssuyant la face.
Va dans un cabinet, cherche dans son bureau,
Vient avec des papiers qui ne font qu'un morceau.
Invite mon neveu d'en faire une lecture,
Voulez-vous? me payer, ma belle créature;
je vais vous les lire de mon mieux courament:
Monsieur, ils me coutent déja que trop d'argent.
Hé bien! vous irez voir quelqu'un de vos Notaires,
Qui vous expliqueront comment sont vos affaires.
Moi je suis Avocat, je veux suivre toujours;
La coutume de ceux qui font payer discours.
Vous savez ma bonne, que nous sommes pour suivre,
Cette bonne regle si nous voulons bien vivre;
Comme vous allez faire à votre bon égard:
En nous faisant payer jusqu'au beau dernier liard.
Pour le bon service de vos fameuses tasses,
Que nous avons lavés pour ôter belles crasses.

Puisque vous ne voulez, me lire mes papiers,
je vais vous raconter que ces beaux jours derniers;
Un homme nous fit don, d'une petite terre:

Et d'une chaumine par devant le Notaire.
Pour le garder chez-nous le reſtant de ſes jours,
Il ſe trouve à preſent qu'il veut avoir recours;
Par une vigoureuſe et méchante chicane:
Il veut abſolument ſortir de la cabane
Pour déyanſer ailleurs ſa rente et la manger,
Du bon lui ſemblera, dans païs étranger.

L'huiſſier vint m'apporter, vendredi la belle ordre,
Qui me cauſa ſoudain un extrême déſordre.
Je fus appellé donc, à Quebec pour procès,
Mon Avocat plaida ma cauſe ſans ſuccès.

Le juge me condamne à faire à ce bon homme,
Une rente qui forme une terrible ſomme.
De lui donner par an, deux cens livres de lard,
Trente minots de bled, cent trois livres, trois quarts,
De ſucre du païs, vingt livres de chandelles;
Vingt livres de tabac, trois livres de canelles:
Quatre minots de ſel, huit livres de caſſé,
Quatre minots de pois, dix pots de vin rapé;
Trois pôts de vinaigre, quinze pots d'eau de vie:
+ — Madame finiſſez, la longue litanie,
Il eſt temps Madame de nous laiſſer dormir;
Car nous voulons demain au petit jour partir.

Elle ſe leve donc, nous fait la reverence,
Et ſort en ſautillant, et à pas de cadence:
Elle va ſe mettre devant un grand miroir,
C'eſt de cet endroit qu'elle nous dit bon ſoir.

je veux demain matin, vous faire voir dit-elle,
Ma petite boutique, elle allume chandelle;
Et s'en fut à grands pas retrouver son mari.
Nous lui souhaitames alors la bonne nuit.
Elle nous fait seconde, et belle reverence,
Nous inclinons, toute trois, la tête avec décence.

Nous nous couchâmes donc, Panet et le Docteur,
Parlerent en Anglais, long-temps en arrière.
Morphé me fit présent d'une nuit délectable,
je dormis peu de temps d'un sommeil agréable;
Accompagné d'un rêve estimable et charmant:
Croyant entendre un air, chanté par un marchand.
je vis à mon réveil que mon superbe songe,
N'étoit qu'un véritable et excellent mensonge;
Quand j'entendis parler et marmoter tout bas:
Le Docteur disconrit, Panet répondoit pas.
Le silence régna dans toutes les chambrieres,
je me remis soudain à fermer les paupieres.

Nous nous réveillâmes au petit point du jour;
Nous sortimes dehors pour aller dans la cour.
Panet, me dit, entrons, pour aller voir boutique,
En entrant nous vimes, Madame et Angelique.
Qui nous menerent voir leur petit magazin:
Qui nous parut bien sombre et dedans presque rien.

Messieurs, désirez-vous? d'acheter marchandises,
Elle montra pièce à diverses reprises;
Les mit sur la table, pour nous les faire voir:

Enfin elle déloge un superbe miroir,
Qu'elle laissa tomber de sa hauteur à terre;
Hélas que ce malheur! m'est un coup de tonnerre:
Cet accident, me vaut, dit-elle quatre louis,
je crains fort de le dire à mon pauvre mari.
Nous dîmes que c'étoit une perte réelle,
Et qu'elle auroit du prendre une lampe ou chandelle,
Qu'elle ne l'auroit point chassé de son manoir:
Que ses marchandises demeureroient trop au noir.
Nous la regardâmes faire son inventaire,
Elle fit avec nous aucune bonne affaire.

Sanit lui demande combien il lui faillait,
Pour notre pension, et son coursier anglais.
je n'exige de vous qu'un tier d'une pistole,
Sanit la satisfait d'un petit sac d'obole.
Nous lui fîmes adieux et à son beau charmant,
Mon neveu fouetta son coursier par le flanc.
Quand nous fûmes proche du bon homme Saintonge,
Il me dit, allons voir le forgeur de mensonge;
Il a toujours passé pour un fameux chasseur
Et je crois qu'il doit être un généreux menteur.
Nous arrêtâmes donc, à la belle chaumière,
Nous entrâmes d'abord par porte de derrière;
Nous fîmes le salut à tout les bonnes gens:
Sanit court au poële, et prend charbon ardent,
Allume sa pipe, s'assit sur une chaise,
En fumant, écoutant, le vieillard à son aise;

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Qui nous parla de pêche, et chasse qu'il a fait,
Nous vimes aussitot qu'il ne disoit pas vrai;
Nous lui laissames dire, à son gout menterie;
Après nous saluons toute la compagnie.
Nous poursuivimes donc encor nôtre chemin,
Il étoit environ sept heures du matin;
En moins d'une heure un quart, nous fumes à la hute:
Nous jouâmes un air sur une bonne flute,
Aussi du cor de chasse au proche des chassis;
Pour les faire sortir promptement du logis.
Madame Jaskereau se mit à la fenêtre,
Qui reconnut Janet, et me prit pour un prêtre;
Nous la saluâmes, nous entrons promptement,
Nous l'embrassâmes donc, et tous ses chers enfants.
Nous fumes diligent, à dire les nouvelles;
Qu'ont avoient apprises de plusieurs demoiselles:
Après notre discours, nous bûmes coup de vin,
Qui nous délassa fort, et qui nous fit grand bien.
Janet chargea sa pipe, et l'allume à la grille,
Pour tacher de purger sa pituite, et sa bile;
En marchant la fume d'un pas majestueux:
S'approche du chassis, en criant de son mieux,
Courez vite à la vache, et je crois qu'elle y fait mettre;
Nous courons au chassis et le monde en bas trote:
Afin de voir ce triste et facheux accident,
C'est assez demandé, dit-il, présentement;
Pour le poisson de la sainte Marie: d'avril

Vous vous en souviendrez pendant toute la vie,
Personne du logis fut exempt de courir,
Puisque Caroline vint aussi à partir;
Quoiqu'elle n'avoit point tout-à-fait deux années:
Elle vouloit aussi, voir les carpes dorées.
Après nous passâmes la journée à parler,
A manger, à boire, rire et nous promener;
Quand nous nous couchâmes, il s'en alloit onze heure:
Alors chacun s'en fut, à sa belle demeure.
Moi je passai la nuit dans un profond sommeil,
Quand je me réveillai, j'apperçus le soleil;
Du lit je saute à bas, faisant pas en arrière;
+ — je me mis à genoux pour faire ma prière.
Après je fus au lit de mon cher compagnon,
Qui dormoit d'un sommeil parfaitement profond;
je me mis à crier auprès de son oreille:
il remue jambe et bras, aussitôt se réveille,
je lui dis qu'il faisoit un temps doux et charmant,
Qu'il étoit propice pour partir maintenant.
Aussitôt il se leve, et promptement s'habille,
M'assure qu'on pouvoit aller coucher en ville;
Et qu'on pouvoit se rendre avant soleil couché:
Il faut auparavant prendre notre café.
Madame Tascheteau vint frapper à la porte,
Vous demande soudain, et comment on se porte.

Nous nous portons fort bien, et on la remercie,
Nous voulons, dit Ganet, faire route aujourd'hui;
je crains que le chemin devient impraticable:
Hé bien! dit-elle il faut aller se mettre à table.
Nous fûmes dans la sale afin de déjeuner;
Quand nous eûmes finis de boire et de manger;
Nous décidâmes donc de faire le voyage:
Nous amassâmes tous, notre petit bagage.
Nous embrassons la mère, et ses petits enfants,
Et elle nous chargea de tout ses compliments;
A sa mère respect, compliments à ses frères:
Quand nous eûmes finis les chaermantes affaires,
Nous partîmes soudain en sonnant fort du cor,
Pour aller du coté de la ville d'abord:
En moins d'un quart d'heure, nous nous trouvâmes proche,
Du bois de Saligan, nous prîmes dans la poche,
Notre cor de chasse pour le sonner bien haut,
En cas qu'il se trouva dans la route un lourdaut,
Pour qu'il vint se ranger, et nous laisser passage,
Et nous vîmes de loin venir un personnage;
Nous recommençâmes à sonner promptement:
Nous le vîmes pousser son cheval à l'instant,
A côté du chemin avec beaucoup de peine;
Croyant appercevoir un fameux Capitaine:
Quand il nous vit passer, il vit bien son erreur,

Nous le regardâmes, alors dans son malheur;
Vous êtes mon ami dans la neige mauvaise:
Déchargez le traîneau vous irez mieux à l'aise,
Après vous chargerez votre pauvre bidet,
Ensuite il marchera comme un parfait sujet.
Nous lui dîmes, suivez, notre conseil honnête,
Evitez quelquefois de suivre votre tête.

Lorsque nous eûmes fait deux arpents éloignés,
La cariole nous versa, et nous fûmes jettés,
Sur de belle neige que nous trouvâmes molle:
Nous eûmes sans doute de notre homme parole,
Qui nous laissa passer au milieu du chemin,
Croyant apperçevoir un prince souverain.
Il nous vit renverser, mais il ne vit nul homme,
Car nous fûmes versés que d'une même somme.
Nous tombons dans un trou de trois ou quatre piés,
Qui devoit nous cacher à ses yeux éveillés.
Nous sortîmes du trou, nous rembarquons bagage,
Nous vîmes encore le manant à l'ouvrage;
Qui mêloit son bidet à son fameux traîneau:
Regardant quelquefois de notre côté beau.
Nous fûmes prêts encore avant lui, pour la route,
Parcequ'il s'amusoit à manger une croute.
Je dis à mon neveu, je crois qu'il est midi,
Hé bien! dit-il, il faut arrêter chez Jardi.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Quand nous eûmes marché environ un quart d'heure,
Nous fûmes renversés promptement sur demeure,
De neige un peu dure mais nous fûmes heureux,
De nous en relever sans aucun coup fâcheux.
Nous arrivâmes donc à la fameuse fourche,
Mon Capt, ouvre parfaitement la bouche;
Pour appeller les gens du célèbre logis:
Il y sort le maître, que vous plait-il ici:
je voudrois portion d'une mesure avoine,
et aussi de l'eau fraiche à mesure bien pleine;
Pour soigner comme il faut mon pauvre guilledin:
je veux vous satisfaire et vous boirez du vin.
j'en ai dans un barril, pour vous et votre glousse, (2)
Hé bien! entrez, Messieurs, nous entrons, il nous pousse.
Nous vimes donc sa femme, avec un seul enfant,
Nous voulons Madame, vous donner du vin blanc.
C'étoit une jolie, et passable brunette,
Nous lui dimes Madame, avez-vous tasse nette.
Elle court aussitôt à son fameux buffet,
Nous apporte un méchant et pauvre gobelet.
Capt lui verse un coup, à charmante rasade,
je vous salue, Monsieur et votre camarade.
Mon neveu le mit plein, le donne à son mari,

(2) glousse, mot qui sort, du mot glousser, comme une poule lorsqu'elle veut couver il y a des habitants du Canada qui employent ce mot à l'égard de leurs femmes, ils disent, ma glousse, au lieu de dire ma femme.

Je vous salue tous deux mes généreux amis;
Excusez-moi, Messieurs, il est temps que je pense:
Et votre gilledin pour lui remplir la panse.
Il part avec avoine, et un seau plein d'eau,
Il ne fut qu'un moment absent de son chateau;
En entrant il se mit promptement à l'ouvrage:
Sans nous dire un seul mot sans nous voir le visage,
Il faisoit un vitrau pour placer dans un coin;
Il paroissoit prendre beaucoup de peine et soin.
Panet s'entretenoit avec la jeune glousse,
En fumant sa pipe doucement par secousse.
Le mari, dit, Messieurs quand vous voudrez partir,
Le quilledin henni, demande pour sortir.
Hé bien! amenez le maintenant à la porte,
+ — Il y court, et il tombe, incontinent se porte;
Tue sur une jambe, revient à la maison:
Mon neveu lui donne salaire d'un teston (3)
Nous les remercions, ils nous font révérences,
En pliant tous les deux, jarrets avec décences.
Après nous partîmes aussi prompt qu'un éclair,
Le temps continuoit à rester toujours clair.
Le soleil nous faisoit, suer à grosse goute,
Nous vîmes la Morin qui mangeoit une croute;
Elle nous fit signal pour nous faire arrêter,
Nous montrons de la main que nous voulions marcher.
Panet, dit arrêtons à la première hûte,

(3) teston, pièce d'argent.

Quand même ce seroit, chateau, maison, cahute.
Nous vimes près du bois, une pauvre maison;
Quand nous fumes rendus, d'abord nous y entrons:
Nous posâmes le sac(4) et le pain sur la table,
Qui remuoit souvent et qui n'était pas stable.
Nous mangeâmes debout, pendant notre repas,
La femmes nous conte, tous ses grands embarras.
je voudroit échanger, ma maison et ma terre
Pour la maison neuve d'un nommé Morivers,
je connois ce logis il n'est pas achevé,
Vous ferez pour le sur un très mauvais marché.
Vous me paraissez être Anglaise ou Française,
Non dit-elle je suis une vraie Ecossaise;
Et votre cher époux de quelle nation:
Il est de ce païs son père est un Breton.
Incontinent il entre, il nous porte querelle,
Vous n'avez pas entrés, dit-il, dans maison nette;
Mais Messieurs, vous êtes avec des gens de cœurs:
Si vous avez besoin nous serons serviteurs.
Nous les remercions, et nous sortons de table;
Benet jetta dessus pièce-argent aimable:
Après nous requimes bien des remercimente,
Nous quittâmes le père, et la mère contents.
Enfin nous nous mimes dans la belle voiture,
Benet fesoit sa pauvre et bonne créature.
Quand nous fûmes au quart de la clef environ,

(4) Sac, mot Canadien, qui éxprime un morceau des reins d'un porc.

Nous vimes deux femmes montés sur un glaçon;
Lui regardoient l'achat d'un jeu de marchandise;
Nous dimes mes Dames vous êtes bien assises,
Oui Messieurs, il nous faut encore deux galants;
Nous fimes réponses qu'on n'avoit point le temps:
Hé bien! continuez pour aller à la ville,
Nous arrivâmes donc, sur le beau pont de l'isle;
Où nous rencontrâmes un vieux traineau chargé:
De brique du païs, il étoit à côté,
Du chemin de l'isle conduit par un ivrogne,
Le cheval arrêté: l'homme en belle besogne,
Etu eu de son bidet, et il examinoit;
Avec attention son beau méchant harnais.
Coupant bride et cordeau, pour tâcher de les coudre,
Et son attelage, presque réduit en poudre.
Mon cher neveu lui dit pour bien raccommoder,
Le harnais, voulez-vous? outils pour vous aider;
Je peux vous assister de babiche et d'alêne:
Monsieur, vous badinez, prenez un peu d'haleine,
Vous en êtes je crois, mieux fourni que moi;
Hé bien! vous allez voir, bientôt que j'ai de quoi.
Aussitôt se leve pour prendre clef du coffre,
Il l'ouvre, et prend babiche, alêne, et il les offre.
Notre homme vient à nous, en courant ça et là,
Nous lui donnons babiche alêne et coutelas.
Nous lui demandâmes s'il souhaitoit étrille,

Un peu d'eau, peigne, brosse, et frotoir de guenille;
Afin de nettoyer son méchant caribou,
Aussi pour lui même pour se froter partout;
Car vous avez du poil autant que votre bête:
Oui, Monsieur, je commence à muer de la tête.
Vous nous paroissez pas, encore beaucoup vieux,
J'ai cinquante deux ans, mais j'ai mal aux deux yeux.
Après s'en fut trouver à grand pas sa voiture,
Dès qu'il y fut, il mit, sa bête à la torture.
Pique à tart, à travers, sur son pauvre bidet,
Tantôt sur l'attelage et tantôt sur baudet;
Qui remuoit pas plus qu'un beau clocher d'église:
Qu'auroit été battu par un gros vent de bise.

Nous le regardâmes travailler un moment,
Mon neveu se leve marche à lui doucement;
Lui mit cor de chasse tout près de son oreille:
De notre homme, qui dort, il sonne et le reveille.
Il dit à mon neveu, mon gracieux Monsieur,
Vous ne m'avez pas fait une grande frayeur.
Hé bien! présentement tâchez d'aller plus vite;
Car nous voulons partir pour faire une visite.
Avant d'entrer en ville, et pensez qu'il est tard,
Faites votre ouvrage sans être babillard.

Panet se tint derrière en restant assez proche,
Il voit, un capuchon, fait en forme de poche,
Il y mit de la neige, et morceau de glaçon,

Comme pourroit faire tout généreux garçon,
Se remit devant lui, hâtez-vous cher fidele:
De travailler vite, car la neige dégele.
Etes-vous loin d'ici; je suis de saint François,
Je demeure proche de Philippe Barois.
Je crois que la neige sera beaucoup fondue,
Avant que vous soyez à la maison rendue.
Non, le temps est trop froid, je sens une fraicheur,
Au dos, qui m'annonce, pas de grande chaleur.
Mangeant pour son diner une excellente miche,
+ — Il remit alêne, coutelas et babiche;
Enfin tous les outils, et fit remerciment.
Panet revint se mettre à sa place à l'instant.
Nous fimes pas vingt deux, ô trente quatre brasses,
Que nous fûmes versés sur plusieurs tas de crasses.
Voilà-dit mon neveu ce que nous méritons,
Pour avoir servi trop, un maudit biberon.
Nous nous mimes soudain dans la belle voiture,
Pour tâcher d'arriver sans d'autre meurtrissure.
Nous arrivâmes donc chez Madame Panet,
Et notre voyage ne fut pas trop mauvais;
Nous mimes à le faire environ quarante heure:
Et nous fûmes content, d'être à notre demeure. . . . 512.

Conte 2.

Du pauvre Jacques.

Voici comme jacques se plaint de ses parents;
Avant d'abandonner leurs beaux appartements.
je serais bien ici, si j'étais sans souffrance.
Mais je me vois toujours aller en décadence.

En espérant la mort je ne veux pas mentir,
j'ai sujet de me plaindre avant que de partir.
Contre tous mes parents qui m'ont fait tant de peine,
Quand j'y pense, je vois, la mesure trop pleine.
Mais que Dieu les bénit car ils en ont besoin,
je serai satisfait dès que j'en serai loin.

C'est pour cette raison que l'infortuné jacques,
Laissa père et mère, le propre jour de paques.
Sans faire ses adieux il partit le matin;
Pour aller s'engager abord d'un brigantin.

Il y va d'un grand pas trouver le capitaine,
il le vit à table buvant à tasse pleine;
ayant pour déjeuner, fromage et chocolat:
il lui dit, mon enfant pour sortir d'embarras,
Vas voir le commandant de la grande frégate;
Si tu veux devenir une superbe agathe:
Embarque sans délai dans ce fameux vaisseau,
Tâche de t'engager pour être matelot.
Fais de ton mieux pour être ami de l'équipage,
et si l'on te met cock, fais toujours bon potage,
Sinon tu recevras sur le dos de forts coups:

Qui te chatouilleront ton pauvre corps partout.
Tâche de leur faire la gargote excellente,
Si tu veux recevoir une lettre patente.
Si tu satisfais bien le capitaine et gens,
Tu seras sur d'être dans l'honneur éminent;
Tu deviendras en peu le second capitaine:
On te fera boire dans tasse porcelaine.
Après ce bon conseil, il lui dit mon enfant;
Va parler au plus vite à notre commandant.

Aussitôt il s'en fut à la grande frégate,
Vit le capitaine coucher sur une natte;
Qui lui dit, veux-tu bien, te mettre marmiton:
je veux te faire voir, la cambuse et chaudron.
il faut me promettre de faire à l'équipage,
Pendant cinq ou six ans un excellent breuvage;
Avec peu de biscuits, et peu de pois et lard:
Par cette conduite t'épargneras mes lizards.
Combien demande-tu par jour ou par année,
Monsieur, je veux avoir, par an une guinée;
Hé bien! je te donne cinq piastres par an.
Va promptement te mettre à mon feu flamboyant.
Fais-moi sans retarder de la patisserie,
Prends garde d'y mettre beaucoup d'épicerie.
Car cela me fait mal, et ruine mon cerveau;
Tu feras aussi cuire une longe de veau.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Parler-là comme il faut, avec de la volaille,
Afin que je traite ma bande de canaille.
Qui ne manqueront point sans doute de venir,
Pour remuer machoire et pour se divertir.

Jacques avoit treize ans, quand il dit capitaine,
Soyez pas inquiet, je ferai tout sans peine;
Ce que vous m'avez dit, de faire pour souper:
je peux le bien faire, même vous contenter.
Quoique je suis novice à la belle cuisine,
je crois pouvoir la faire excellente et bien fine.
Après il fut chercher son cuisinier parfait,
il se mit à lire trois ou quatre feuillet;
il dit en se frottant des deux mains les oreilles:
je peux faire à present sans peine des merveilles.

Après il fit la farce à la longe de veau,
Avec langues de bœufs, perdrix, huitres lavraux;
il y mit poivre, et sel, muscade, clous, canelle:
Embrocha la longe la mit à la corbelle.
Pendant qu'elle cuisoit devant un petit feu,
il se mit à pétrir la pâte avec des œufs;
De la crême, et du lait, il mit sucre et muscade:
Quand il eut tout fini la belle marmelade,
il en fit des tartes, et biscuits et gateaux;
Puis mit incontinent dans un petit fourneau.

Cette patisserie, avoit belle figure,

Enjolivé partout de bonne confiture;
Quand tout cela fut cuit, il s'en fut le porter,
Sur une longue table, afin de tout placer.
Il arrangea les plats d'une belle manière,
Qui formaient quadrature autour de la soupière;
En de beaux triangles, et cercles et quarrés:
C'étoit charmant de voir tout cela bien placés.

Le Maître et les convives se mirent à la table,
Un des convives de marde au Maître respectable;
Quel est le cuisiner, qui sait faire si bien:
La bonne cuisine que tout est d'un goût fin.

C'est un jeune garçon environ de treize ans,
Hé bien: pour le certain qu'il deviendra sçavant;
Et la perfection pour faire la cuisine:
Car tout est excellent et tout de bonne mine.
Il peut dans peu de temps [illegible] cuisinier,
Et
De notre Souverain être le premier;
Pour faire la cuisine aux princesses aimables:
Qui désirent toujours des morceaux délectables.

Enfin le capitaine eût ordre de partir,
Pour la mer atlantique et de la parcourir;
Afin de s'emparer des corsaires pirates:
Qui venoient attaquer nos celebre fregates.

Nous levâmes l'ancre le jour de saint Gervais,
+— Et nous eûmes un vent qui nous fut assez frais.

La frégate faisoit une lieue au quart d'heure,
Le vent pendant vingt jours tint toujours sa demeure;
Et nous arrivâmes sous un ciel rigoureux:
Où la plupart des jours se trouvoient ténébreux.
Un matelot monta promptement à la hune,
Et cria, tout-à-coup, je crois voir une dune;
Dès qu'il eût dit ce mot l'amiral promptement,
Monta dans le grand mât, je vois présentement;
Deux c'est la cohorte des forbans détestables:
Il nous fait mes amis leur être formidables:
En moins d'un quart d'heure, nous vîmes devant nous,
Ces écumeurs de mers qui nous saluèrent tous;
D'un fort coup de canon et d'un coup d'arquebuse:
Qui tua notre chat contre notre cambuse.

Nous leur répondîmes par le plus gros canon,
Afin de les ranger à la bonne raison.
Ensuite nous fîmes une forte décharge,
Et nous décidâmes de faire le bardage.
Ce que nous fîmes vite avec un vent excellent,
Nous vîmes les barrons se mettre tout en rang.
Nous accostâmes donc la célebre corsaire,
jettant chemise à feu pour commencer l'affaire.
Nous attaquâmes donc à tribord du gaillard,
Notre capitaine fit tirer un pétard;
Qui tua pour le moins dix à douze pirates:

Courage mes amis, devenez tous agalhes.
je vous promets à tous un superbe festin,
Si nous pouvons tuer la bande de coquin;
Qui viennent écumer notre mer Atlantique;
je veux journellement en faire une pratique.
Car je ne veux pas voir, aucun de ces vaisseaux;
Tâchons de celui-ci d'en faire des radeaux.
Nous finies promptement notre fier abordage,
Nous montons sur le pont nous faisons grand carnage;
Frappant, estropiant, tuant de tous côtés:
Après nous ramassons tous les pauvres blessés,
Nous les attachons tous, deux à deux au grand cable;
Pour les jetter au fond, de la mer, voir le diable.
jacques dans ce combat fut blessé grandement,
A son genou gauche par un soldat forban;
Mais jacques en courroux lui décolle la tête:
Il fit à trois autres une pareille fête.
L'amiral se trouvant à l'opération,
Lui dit, mon cher jacques, je te nomme Second;
Enfin je veux de plus te donner bon partage:
Du vaisseau des forbans et de son arrimage.
Tu recevras ta part quand nous serons rendus,
A la ville mahon, c'est là que les écus;
Te seront excellents pour voir les demoiselles:
Qui ne te seront point farouches ni cruelles.

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Dans un mois tu viendras prendre place à mon bord,
Pour aller faire course à la côte du nord.

Nous appareillâmes pour aller à la ville,
Du fameux port Malhon, mais nous eûmes la bile;
Qui nous faisait souffrir, aucun n'en fut exempt:
Cela ne devenoit que du grand mouvement,
Que nous eûmes beaucoup à la fière bataille;
Des scélérats forbans et bande de canaille.

Jacques ne se plaignoit que de son fier genou,
Qui le faisoit crier, miauler en matou.
Nous arrivâmes donc à notre domicile,
Parfaitement guéri de notre belle bile.

Aussitôt que Jacques fut au beau port Mahon,
Il se mit à chercher une bonne maison;
Il trouva logement dans une hôtellerie:
Dont le nom du Maître se nommoit Marie.
Il passa plusieurs jours, à boire et à manger,
A bien se satisfaire et à se promener.

Un jour voulant sortir de ce logis nocturne,
Descendant les marches trop vite il se détourne;
Il tombe en un bourbier, au sang rez remonta:
Pour comble de malheur un gros morceau de plat,
Qui lui coupa le nez d'une belle manière;
Retourne à la maison par porte de derrière.
Promptement se jetta dans son petit hamach,
Sentant du mal au nez et fort à l'estomac.

Jacques passa la nuit dans de triste souffrance,
Pour avoir voulu prendre un peu trop de licence.
Il sortit du hamach, le matin au grand jour,
L'hôte entre en ce moment pour lui faire la cour.
Lui voyant la face pleine de vase jaune,
Lui descendit au corps de la longueur d'une aune.
Lui dit, vous avez eu, mon ami triste nuit;
Vous êtes cuivre, tout-à-fait endormi:
Venez dans ma chambre laver votre figure,
Afin de décrasser cette méchante ordure;
Ensuite vous prendrez un bon coup de liqueur:
Lui sera souverain à votre pauvre cœur.
Quand toute la crasse fut ôté du visage,
Il boit coup de liqueur, mangea pain, et fromage.
S'en va dans sa chambre s'habilla proprement,
Sortit pour aller prendre un divertissement;
Quand il fut dans la rue appellé saint Grégoire
Fit rencontre d'amis qui l'emmenèrent boire,
Dans une belle auberge au fauxbourg saint Martin,
C'est là que Jacques but avec excès du vin;
Fut pendant quatre jours et quatre nuits malade:
Il fut abandonné de tout ses camarades.
On lui vola sa montre et sa bourse à l'argent,
Lui contenait vingt louis et des jaquets dedans;
Le tout pouvait monter à quatre vingt pistoles:

il le dit, au Maître dans de fortes paroles,
Qu'il étoit obligé de prendre un plus grand soin;
Des pauvres malheureux qui venoient par besoin.

Jacques s'en fut d'abord à son hôtellerie,
A sa bonne arrivée il y voit compagnie;
De plusieurs mariniers, qui font narration:
De tout ce qu'ils ont vus dans navigation.

Un des plus vieux marins, conta que dans une isle;
il y avoit trouvé de superbe coquille.
Elle avoit la forme d'un chapeau cardinal,
Etoit transparente comme le beau crystal:
On y voyoit dedans un petit poisson rouge:
il avoit sur la tête une éspéce de bouge.
Cette chambre sarvoit pour mettre son manger,
Quand il étoit pourri, le prenait pour sucer.
il avoit des grifes pour arretter sa proie,
Mais je ne pus avoir qu'une petite joie;
Car ouvrant sa coquille une puante odeur:
En sortis promptement qui me fit mal au coeur.
Plusieurs de nos marins en devinrent malades,
Notre second nous dit, partons tous camarades.

Un n'autre marinier conta qu'il avoit vu,
La mode des hommes étoit d'être barbu;
Qu'ils avoient eûs toujours cette belle routine:
Qui leur donnoit à tout un air de bonne mine.

ils se laissoient pousser aussi les sourcils longs,
Qui cachoient le milieu de leurs superbe fronts.
Nous y vimes aussi des belles demoiselles,
Qui portoient sur leurs dos quatre fameuses ailes;
Et leurs corps étoient longs, environ de deux pieds:
Elles avoient six pates à leurs corps bien placés.
Nous en vimes une, tenir avec sa pate,
Un monstrueux crapaud de couleur d'écarlate;
Avec ses belles dents elle l'expédia:
Et en fit aussitot un excellent repas.
Jacques dit, avoir vu, dans la belle judée,
Au nord de la Syrie une grosse araignée;
Elle se laissoit prendre au bout de son long fil:
Pour descendre à terre sans craindre le péril.
Etoit aussi grosse qu'une moyenne poule,
Elle fut se mettre dans une grosse boule;
Elle se mit au centre aussitot un million:
De petites vinrent à se mouvoir en rond,
Et d'une viteſſes qui me fut surprenante;
Cette superbe boule étoit bien transparente:
On les voyoit agir sans doute avec dessein,
De faire au plus vite leurs superbe festin;
Car elle se jettoit fort souvent sur leurs mets
Afin de la manger, agissant en colère.
Ce globe transparent étoit gros comme un quart.

Et la mère portoit à la tête un grand dard;
Enfin chaque petite araignée allé en sorte:
De ce fameux globe par une seul porte.
Qu'après avoir mangé leurs mère entièrement,
Ainsi tous les petits lui font l'enterrement.

Après nous partîmes pour aller au rivage,
Lorsque nous y fûmes nous eûmes un orage;
Nous fûmes nous mettre sous un touffu sapin:
Et nous en partîmes le lendemain matin.
Laissant deux hommes morts tués par le tonnerre,
Nous continuâmes avec peine et misère;
A marcher près du bois pour éviter l'odeur:
Des coquilles qui laissaient sortir leur puanteur.
Quand nous arrivâmes proche du bout de l'isle,
Nous prîmes un chemin qu'on croyoit plus facile;
Pour aller rejoindre notre fier commandant:
Que nous avions laissés à l'isle au bout couchant.
Enfin nous marchâmes une grande journée,
Et nous couchâmes près d'une pierre carrée;
Elle étoit plus grosse qu'une grande maison:
Ses quatre grands côtés étoient des carrés longs.
Nous décidames là, de baptiser notre isle,
On avoit parmi nous un graveur bien habile;
Il grava sur la pierre isle des malheureux.
En beau gros caractère en Français et Hébreu.

Mit aussi la date, du mois et l'année,
Après nous partîmes en marche d'une armée.
Nous arrivâmes donc devant le bâtiment,
Avec la chaloupe l'on y fut promptement.

Un autre raconta qu'il avoit fait naufrage,
Sur l'isle qu'on nomme l'isle au petit bocage;
Mais nous fûmes trouver dans ce fâcheux endroit
Un peu de coquille longue comme le doigt.
Qu'on alloit ramasser à la mer toute basse,
Pour les manger soudain il faillait qu'on les casse;
De plus elles étoient difficile à trouver.
Elles étoient d'un goût fort mauvais à manger.

Enfin notre malheur étoit épouvantable,
Le désespoir étoit parmi nous effroyable.
Les uns alloient se pendre aux branches d'un sapin,
Voyant que nos vies arrivoient à leur fin.
D'autres étoient emporté par une maladie,
Et d'autre par ce qu'il buvoit trop d'eau de vie.

Au lieu de naufrage nous étions encor vingt,
Quand nous fumes réduits d'assouvir notre faim.
Nous tirâmes au sort d'une main chancelante,
Qui de nous donneroit de sa chair excellente.
Dès qu'on avoit tiré quatre hommes s'engageoient,
Du pauvre patient, promptement la tuoient.
Par la corde, ou la hache, ou bien par le couteau,

Et un autre servoit de cinquiéme bourreau.
Pour le mettre soudain en plus de mille piéces,
Il faisoit son devoir avec beaucoup d'adresse;
Dès qu'on avoit fini de manger celui là:
On retiroit au sort à qui seroit mis bas.
Un beau jour nous vimes arriver un corsaire,
Qui nous sauva tous trois de notre triste affaire.
Enfin jacques sien fut, avec ses gens à bord,
Dis qu'il y fut rendu chacun voulu d'abord;
Voir le capitaine pour conter son histoire:
Espérant d'en tirer une superbe gloire.
Le commandant reprend, vous êtes des pendars,
Que tout le monde court promptement aux grillards;
Afin d'appareiller, les voiles, et bonnettes:
Après vous conterez toutes vos ameuselles.
Que vous ont fait rire dans vos amusements,
Monsieur jacques hissez, les grands pavillons blancs;
Et que dix matelots partent pour lever l'ancre,
Et que personne batte une marche de tambre,
Sinon il recevra plusieurs coups sur les reins,
Qui leur fera faire diligence soudain:
Car il est temps d'aller donner encore chasse,
A cette cohorte qui toujours nous menace.
C'est à ce voyage que jacques deviendra

Car sa grande valeur à faire du dégat,
S'il n'est pas assommé par les forbans pirates,
Mais je crains qu'il tombe de dessus ses deux pates,
Qu'on le jette à la mer aux poissons affamés:
Qui l'avaleront bien sans être débottés.

Enfin ce qu'avoit dit, le brave capitaine,
Tout fut executé pendant une semaine.
Car après une marche environ quatre jours,
Vous vites les forbans jouant tymbale et tambours.
Ils firent tout-à-coup leurs fameux abordages,
Le pauvre Jacques tomba, et resta toujours sage.
Le brave commandant fut pris et emmené,
Et il n'y eut que lui qui ne fut pas tué.
Les forbans désiroient pour rançon une somme,
C'est pour cette raison qu'ils vouloient garder l'homme.
A l'égard des autres, vivants, blessés, et morts;
Ils furent tous jettés à l'eau par ces brutes.
Qui se mirent ensuite à faire une prière,
Et leur Dieu Neptune d'une bonne manière.

Prière des forbans,

et Neptune

Fais que ce fier combat ne soit pas le dernier,
Accorde-nous, celui, qui viendra le premier;
Afin que nous puissions chasser ces infidèles
Qui veuillent s'emparer de toutes les mers belles.

Aidons-nous à les mettre au fond dans toutes mers,
Tout qu'on n'en voie aucun de ces maudits pervers ... 350.

Sonnet 8.

Sur mon chagrin.

Depuis longtems, je ronge mon chagrin;
Sans me plaindre, j'endure cet orage:
Qui m'avertit de me tenir plus sage,
Si je veux être un vertueux Chrétien.

Pour éloigner le fier ennui malin,
Qui toujours cherche à me causer dommage;
Afin de fuir son implacable rage:
J'avale trois, ou quatre coups de vin.

Alors je vois, que le jus de la treille,
M'est propice pour chasser à merveille:
Le mauvais vent qui m'étoit dangereux.

J'abandonne la tristesse sévere,
En me jettant sur le vin savoureux;
Tant je cours boire au buffet à plein verre.

Sonnet 9.

Sur l'homme avare.

Le défaut de l'avare est vraiment quérissable,
S'il voulait se servir de son or pour besoin;
Mais il préfere plus le mettre dans un coin:
Et d'en prendre si peu qu'il puisse à sa table

Son occupation est beaucoup méprisable,

Il donne à ce métal tout son temps et son soin,
Et ne peut le laisser de quatre pas de loin:
Lui il devient inquiet fantasque et intraitable.

Dès l'aurore il court vite, à son fameux trésor,
Pour mettre son argent à part de tout son or,
Lui n'auront liberté qu'après ses funérailles.

Le soir il y sort tard, avec superbe faim,
Court prendre son souper sans désirer victuailles;
Sa femme lui donna de l'eau froide et du pain.

Poëme 12.

Sur mes punaises.

Je veux nazrer de mes punaises,
Les maux qu'elles font à leurs aises.
Elles logent dans mon grabat,
Afin d'y faire un grand dégat.

Toute telle mauvaise race,
Me saute soudain à la face,
Sur le corps, enfin en tous lieux:
Me suce le sang de leurs mieux.

Cette vermine abominable,
Reste toute la nuit à table,
Pour faire superbe cadeau:
Elle me ronge jusqu'au os.

S'emplisse la panse imparfaite,
Devienne une boule parfaite,

Dès que son festin est fini
Lentement se rendè à leur nid.

De cette turbulente engeance,
Il est temps d'en tirer vengeance.
Aucune n'évite sa fin,
Quand elle tombe sous ma main.

Si je les trouve dans ma couche,
— j'efface leurs nom de Cartouche.
En sautant dessus à deux piés,
je les envois aux trépassés.

Sonnet 10.

Sur un homme laid.

« Ne me regardez pas, l'Eternel a voulu,
« Avec profusion me mettre sur la face:
Une difformité qui fait peur à ma race,
j'ai les lèvres grosses, le nez long, et camus;

Quand je suis regardé par un individu:
il rebrousse chemin, de trois pas de sa place,
En criant au monde; « Messieurs je me déplace:
Voyez à votre tour comme Dieu la pourvu.

Il a le corps bien maigre, et le front en tirette;
La bouche assez grande pour mettre œuf de marmette:
Les oreilles longues, et les yeux gros, et ronds.

Jamais peintres n'ont fait figure plus hideuse,
Ses jambes sont torses et son dos en dorjon;

Ses bras sont décharnés, et sa tête est affreuse.

Poëme 13.

Sur un critique

Aujourd'hui je prends la plume en main,
Pour parler un peu de mon prochain;
Sans dévoiler sa triste figure:
Je vais le mettre en déconfiture.

Vous saurez donc, que cet animal,
Parle toujours de mes vers en mal;
Lui qui n'est point capable d'en faire:
Et la preuve en est certaine et claire.

Puisque dans tout ce qu'il entreprend,
D'écrire à ses amis, ou parent;
Soit en vers soit en prose, il fait faute:
Sur les accents, et les points il saute.

L'orthographe est rare en ses écrits,
Ceux qui les lisent en font mépris.

Quatrain 6.

Quoique l'on me siffle, des pieds jusqu'à la tête;
Ce sifflement ne vient que d'une pauvre bête:
Qui ne cherche à jetter son terrible venin,
Sur les gens qui restent auprès de ce faquin.

Epitaphe 1ère.

De mon cher Thau,

Je chérissait éperdument mon chien
Mais ne trouvant aucun bon Médecin;

Pour soulager sa forte maladie.
Je fus un jour chez Maître Laprairie,
Pour mettre fin, au mal de mon chez Thau;
Il le tua d'un seul coup de marteau.

Sonnet 11.

Sur ma passion,
A faire des vers.

Si je pouvois laisser ma fière passion,
De composer des vers; j'en ferois une fête:
Mais ma Muse voudroit, avoir toujours raison;
Elle veut que je fasse à sa superbe tête.
Moi qui suis déja las de son opinion,
Je crains que son conseil soit un peu malhonnête;
Qu'elle prône à l'autre son invitation:
Et qu'à leurs fiers égards qu'elle soit plus honnête.
Cependant je ne sais, comment y résister,
+ A cette facheuse qui vient fort m'exciter;
Avec ses paroles flateuses et sublimes.
Pour bien la satisfaire, et aussi les lecteurs,
Je ferai meilleur choix des plus beaux mots et rimes;
Alors, je fermerai les bouches des moqueurs.

Sonnet 12.

Sur les punaises.

Maudites punaises qui prenez le plaisir,
De troubler mon sommeil sans aucune licence;
Et qui faites vos nids dans mon lit à loisir:
Pour me tirer le sang avec trop d'abondance.
Je veux tous vous faire, de vos cases sortir,

jettant de l'eau bouillante, à bien peu de distance,
De mon pauvre grabat je vous ferai mourir:
afin d'exécuter ma terrible vengeance.

je suis de vous autres trop souvent mécontent,
Vous m'avez fait souffrir de grands maux trop long-temps;
je vous prône aujourd'hui d'abandonner ma couche.

je jure, jupiter que vous êtes perdus,
Si vous continuez le métier de Cartouche;
je vous proteste à tout que vous ne vivrez plus.

Sonnet 13.

Sur l'amitié

L'ami qu'on veut choisir ne peut être sincère
Que par le vrai chemin qui mene à la vertu;
C'est alors qu'ils pourront s'entr'aimer comme frère:
Et que leurs fier accord y sera soutenu.

Enfin ils auront soin de bien se satisfaire,
Dans tout ce qu'ils feront ils seront maintenus;
Par une concorde qui sera leurs affaire:
Même dans tout besoin ils seront ingenus.

De plus l'amitié, doit être l'union,
Entre coeur qui souvre toute reflexion;
A leurs contentement et à leurs servitude

Pauvreté, richesse, ne pourront les noizer,
Dans leurs société ni dans leurs solitude;
Et ils jouiront dans tout, d'un mutuel plaisir.

Sonnet 14.

Sur le joueur.

Le joueur perd son temps, sans bien se satisfaire,
Se couche à huit heures tous les jours le matin:
A midi se lève prend son diné soudain,
Le prend à la hâte comme à son ordinaire.
S'habille pour le jeu sa principale affaire,
Cherche avec viteſſe dans son beau manequin,
Argent, bas, chemiſes, et habit de satin:
Pour aller les jouer sans dire son roſaire.
Se rend à l'aſſemblée avec très bonne bourſe,
Réſolu d'y gagner ou d'y perdre en sa courſe;
Et sa bonne arrivée oublit d'abord famille.
Se met à la table pour vingt heures aux jeux,
Achève de perdre son argent et guenille,
S'en retourne chez lui le plus pauvre des gueux.

Poëme 14.

Sur un crapaud.

Un jour étant à ma fenêtre,
je vis un gras crapaud paroître;
Qui se préparait à chaſſer:
Aux mouches qui venoient manger,
Pour leurs repas de la canelle;
Le crapaud feſant sentinelle:
Les voyant proche pour le mieux,
Il fit agir ſes deux gros yeux:
En ramenant qu'une poupière:
Et en trémouſſant le derrière.

Ensuite il se leva debout,
Afin de les amuser tout;
Il parut être en grande joie.
Comme s'il eut connu sa proie,
Il s'enfla le corps de façon,
Qu'il devint parfaitement rond;
En faisant effort avec peine:
Pour retenir sa pauvre haleine.
Quand il fut plein d'un mauvais vent,
Il le fit sortir promptement;
En ouvrant tout-à-coup la bouche:
Pour l'envoyer jusqu'à la mouche,
Et le regompant aussitôt;
La mouche court à son tombeau:
Plusieurs de ses chères compagnes,
Furent avalés sans épargnes;
Elle entrerent dans le corps:
De ce formidable butord,
Faisant toute la même route;
Sans pouvoir y connoître goutte:
Dans un lieu triste et ténébreux:
Pour aller trouver leurs ayeux.
L'Eternel a donné pour bête,
Un bel instin de faire fête.

Sonnet 15.

Sur une pendricuse.

Ici reste le corps d'une célèbre mère,

Lui par son courage repoussait l'ennemi;
Et l'obligeoit soudain à prendre le parti:
De courir derechef à sa pauvre chaumière.

Mais moi, beaucoup cruel, et en tout temps sévère;
Dans ce que j'entreprends, souvent m'est un délit:
je vis pendrieuse perchée auprès du nid,
je jette une roche qui la culbute à terre.

Passant soit plus humain à l'égard de nourrice,
Evite d'imiter mon détestable vice;
j'ai fait mourir la mère et deux de ses poussins.

Ami verse en ce lieu la larme pitoyable,
Va ces chastes mânes et que tous pélerins;
Ma blâmes à jamais de ma faute damnable.

Prière des forbans,
à Neptune

O toi! qui peut faire d'une lune un soleil,
Et qui peut sans peine le plaser du sommeil;
Entends tes serviteurs, qui jours, et nuits t'adressent:
Des prières du cœur et qui toujours s'empressent,
et te demander, main dans nos besoins pressants;
+ Afin d'être vainqueurs de tout les batiments:
De nos fiers ennemis qui te sont infidelles,
Et qui veulent vaincre tes bien aimés fidelles;
Pour être les maîtres de tes fameuses mers:
Tuis que nous puissions tuer tous ces pervers.

Après nôtre retour de notre heureux voyage,
Nous te rendrons grace d'une véritable hommage;

Par un holocauste de cent veaux les plus gras:
Que nous irons t'offrir sur le haut mont-Cenis,
Pour te remercier de la belle victoire,
Qui nous couronne tous d'une superbe gloire.

Sonnet 16.

Sur le secret.

Le secret est pesant, dis qu'on n'est point fidele,
Le confident, ainsi, ne peut faire trois pas;
Qu'il ne soit tourmenté par sa propre cervelle:
Afin de se tirer de son fier embarras.

Apprenez que l'amour qu'il aura pour sa belle,
Dora que le dépot sera déclaré bas;
Aussitôt celle-ci le dira pour nouvelle:
Et tout ceux qui voudront en entendre le cas.

Conservez vous même ce précieux fardeau;
Qui ne peut être mieux que dans votre cervau;
Que ne le confiez qu'à votre amie sincere.

Vous serez assuré qu'il en sera discret,
De plus l'estimera, plus que sa propre affaire;
Et aucune personne en aura le secret.

Epitaphe 2.

De M. A. Benet,

Avocat et Major.

Tu veux ton épitaphe avant que tu sois mort,
Hé bien: voici ce que, jadis, dut ton Major.
Quand le moment viendra d'aller prendre ta place,
Tu verras l'Eternel en lumineuse face;

Et de toutes fautes tu recevras pardon:
Après tu seras mis dans le paradis rond.

Epitaphe 3.

De l'honorable juge
Philippe Banet.

Voici la demeure de Philippe Banet,
Qui savoit connoitre vérité dans sujet.
Hélas! mon cher ami, regrete ce bon juge,
Tu n'en trouveras plus puisqu'il est au refuge;
Pour recevoir le prix de ses belles vertus:
Et jouir du beau ciel avec les saints Elus.

Epitaphe 4.

De l'honorable Louis Banet,
Du Conseil Exécutif.
Notaire, et Musicien.

Ci gite Louis Banet, excellent Musicien,
Qui laissé notre globe en vertueux Chrétien.
Invite ses amis amateurs de musiques,
De lui jouer un air, d'un des plus beaux cantiques.
Car l'Etre Suprême lui permet aujourd'hui,
De faire son entrée en son Saint paradis.

Epitaphe 5.

De Ch.les Banet Avocat.

Ici repose en paix, un célebre Avocat,
Qui fort souvent plaidoit sans éxiger ducat.
Ami, client pleurez cet homme incomparable,
Puisque vous n'aurez plus un secours charitable.

Epitaphe 6.

De Th. Ch.^les Canet.

Auteur de la quadrature

Du cercle.

Thomas Charles Canet, c'est vraiment son parafe,
Et tout hazard je fais, sa fameuse Epitaphe.

Il ne mourra point tout entier,
Son ouvrage malgré ses imperfections;
Parviendra surement à plusieurs nations:
Puisqu'il a résolus le premier,
Le problème de quadrature,
Dont il a su trouver mesure;
Pour nous faire connoitre un rapport bien parfait,
Entre le diamètre et la circonférence;
Aucune personne n'aura la préférence:
Vu qu'un seul doit passer, toujours pour être vrai.

Quatrain 7.

Sur la quadrature du cercle.

Rien n'est beau que le vrai,
Le vrai seul est aimable,
A tout le monde il plait:
Et il est perdurable.

Quatrain 8.

Avec patience, l'on vient à bout de tout,
Quand on a la force d'endurer tous les coups;
Qu'on reçoit d'une langue extrêmement méchante:
Ne fait aucun effet sur une âme excellente.

Quatrain 9.

Malheureux songe à craindre la colere,
D'un Dieu puissant qui t'a mis sur la terre;
Pour le servir, l'aimer parfaitement:
Et pour craindre son dernier jugement. Voyez quatrain 10. page 167. et quatrain 11. p. 167.

Stance 1.ere

De sept vers.

La critique est toujours fertile,
et distiller avec ardeur;
Tout son venin sur un auteur:
Quelquefois celebre, et habile,
Dans les ouvrage excellents.
Mais sa censure est inutile,
Bien souvent elle y perd, tous ses plus grands talents.

Sonnet 17.

Sur mon âge septuagenaire.

A soixante et dix ans, je compose sonnet;
L'entreprise est beaucoup facheuse, et casuelle:
Le moqueur me dira que je suis sans cervelle,
je me ris de ce qu'il, trouve à dire au sujet.
j'essayer à le faire, si je suis bien parfait,
je bride pégase pour le mieux je le selle;
Afin d'aller querir une Muse fidelle:
Pour qu'elle m'instruise dans mon fameux projet.
Elle vient me trouver, me dit ce qu'il faut faire,
Si je veux réussir dans cette fiere affaire;
Elle me conseille de suivre ma raison.

Pour la satisfaire, j'ai donc fait à ma tête,
Et j'ai fait poëme sans aucune façon
Le censeur en fera peut être belle fête.

Sonnet 18.

Sur la chasse de
Chles. Panet Avocat.

Si ma Muse, vouloit m'être fidelle,
je chanterais comme il faut un chasseur;
Mais je crains fort qu'elle me soit rebelle:
Et ne me fasse aucunement faveur.
je vais narrer sa chasse bonne et belle,
Il laissa donc la ville de grand cœur;
Pour se rendre dans paroisse nouvelle:
Afin d'entrer au bois avec ardeur.
+ Mit raquettes pour poursuivre la trace,
Des orignaux d'une fameuse race;
En tua deux, un gros, et un moyen.
A son retour apporte peaux, et têtes,
Parents, amis, les considérants bien;
Tirent adieux, au fier vainqueur des bêtes.

Sonnet 19.

Sur la chasse.
De B. A. Panet.
Avocat, et Coronaire.

Il n'y a pas dix jours, que j'ai fait un sonnet,
A son frère Charles; que Bernard de mémoire;
M'invite d'en faire un sur le même sujet:
Pour qu'il puisse en tirer de sa chasse une gloire.

il part de la ville, pour la belle forêt,
Avec trois sauvages qu'il prie à leur manoire:
Et un fameux Docteur, qui se dit Ecossais.
Tous les cinq s'efforcent à gagner la victoire.

ils chaussent raquettes pour suivre le chemin,
Des pauvres orignaux qui le laissent soudoire;
Pour en faire un autre dans neige impraticable.

Les Hurons en mirent pour leur part, cinq à bas,
Le Medecin chasseur, en eut un pour sa table;
Forêt en tua un, petit, mais un peu gras.

Sonnet 20.

Sur la mort prématurée,
D'un rossignol.

O destin sévere! tu viens de nous ravir,
Notre cher rossignol d'un seul coup effroyable;
Lui qui nous réjouissoit de son chant admirable:
Tous les jours d'un concert qui nous faisoit plaisir.

Tu crois de nous ôter son fameux souvenir,
Non! il vivra long-tems, cet oiseau remarquable,
Dans notre mémoire; pour son ramage aimable:
Qu'il changeoit à son gré que pour nous réjouir.

Sa voix étoit sonore, et charmante à l'oreille,
jours et nuits il chantoit différente merveilles;
Nous faisoit entendre, des sons pleins de douceurs.

Il est au rang des morts dans une sombre bière
Bien regretté de nous cet excellent chanteur;
Un beau coin du jardin lui sert de cimetière.

Sonnet 21.

Sur la mort de notre chate.

Nous venons de perdre, notre fameuse chate,
La demi carime, c'étoit vraiment son nom;
Souvent elle arrêtoit d'un seul coup de sa pate:
Depuis nous régaler d'un excellent pigeon.

Quelle perte pour nous! d'avoir perdu l'ingathe,
Qui nous faisoit faire des festin de chapon;
Après l'avoir traîné comme pauvre savate:
S'entroit dans le logis sans aucune façon.

Nous la regretons bien cette belle chasseuse,
Qui nous a fait faire fête délicieuse;
Tandis qu'elle vivoit on faisoit bon repas.

Maintenant qu'elle est morte, on fera pénitence,
Pendant vingt quatre mois, attendant que son chat;
Soit assez vigoureux pour nous remplir la panse.

Suite, voyez page 167.

Pièce de poëtic, Sur la quadrature du cercle.

Plusieurs Géomètres, croyent que quadrature,
Sera jamais trouvé d'une bonne nature;
— ils disent sans preuves, que le cercle a passé:
Toujours pour polygone et aussi le quarré,
Qu'ils sont assurement infinis dans leurs bornes;
je vois que leurs discours, sont certainement mornes:
De dire qu'un cercle n'a définition,
je puis les réfuter d'une belle façon.

Pièce de poëtic Sur la figure cinquiémes.

je dis que les cercles, ont deux fières limites,
Dans leurs diamètres, dont j'ai fait fort visites;
Afin de bien donner au cercle, et au quarré:
Surface pareille, que j'ai fort bien prouvé,
Par une figure vraiment mathématique;
Et par un célebre calcul arithmétique.

Ce m'est une grande mortification,
De voir que chaque chose a sa belle saison;
je ne puis en trouver pour une quadrature:
Dont j'ai donné preuve de justesse mesure,
du cercle, et au quarré, qui leur donne un produit;
D'égale surface, mais de payer cent louis:
Pour la faire imprimer, cela m'ôte espérance,
De lui donner un jour une fière licence.

Si je ne lui donne, secours présentement,
il faudra qu'elle reste en manuscrit long-temps;
Et je me souviendrai, souvent de ce dommage:
Si je n'ai pas renom d'un savant personnage,
Si je puis l'obtenir je serai satisfait;
jusqu'au dernier moment de mon facheux décès.

je sais que je m'attire une belle censure,
Si je fais imprimer, mes vers, et quadrature.
Ce qui me fait plaisir de mon beau manuscrit,
Quoiqu'il ne soit pas fait avec beaucoup d'esprit;
j'en suis dédommagé par une preuve belle:

Que la quadrature n'est plus une pucelle,
La preuve en est bien grande, et de bonne façon;
Hormis qu'on me prouve qu'un cercle ne soit rond:
Alors je mettrai bas, toutes mes belles armes;
Et je ne cesserai d'en répandre des larmes.
Ceux qui me prouveront, qu'un sou ne soit pas sou,
je leur confesserai que j'aurai le dessous.

Il y a dans calcul une vérité pure,
je puis y faire entrer aussi la quadrature;
Vû que tous les nombres sont de tous temps parfait:
Qu'ils ont toujours passés pour être beaucoup vrais.

je puis donc conclure que quadrature est faite,
Sur une belle preuve excellente, et parfaite;
Par supputation arithmétiquement:
Et pour une preuve géométriquement,
j'ai donné figure mathematique belle;
Afin de bien prouver la celebre pucelle:
Qui vraiment a perdu son pucelage beau,
Par deux fières preuves dont tous deux sans défauts.

Epigramme 2.

En rimes suivies.

Distique 1.er

+ je suppose que Dieu, n'a qu'une volonté,
Peut être je me trompe, ou je suis égaré.

Dieu ne peut pas vouloir, autrement qu'il ne fait,

Son ouvrage autrement ne seroit point parfait.

Mais à mon fier égard cela n'est pas de même,
Tout ce que j'entreprends souvent m'est un problème,
Puisque je ne sais pas comment il faut agir:
Car si je le savois j'aurois à mon désir,
Et ma quadrature seroit beaucoup mieux faite;
Ainsi ma poësie elle seroit parfaite.

Enfin je suis content, de ce que l'Eternel;
A voulu me donner là haut de son beau ciel.

Distique. 2.

j'ai beaucoup travaillé, pour trouver quadrature;
Puisque j'en ai perdu toute ma chevelure.

3.

Le Souverain Seigneur, de toute chose est Maître;
Mon partage du ciel sera ce qu'il doit être.

4.

L'Eternel nous a fait, comme il désiroit faire;
Il faut se contenter de cette belle affaire.

5.

je n'ai que la pipe pour consolation,
Elle purge mon mal à la perfection.

6.

On peut juger, de son éfprit sans peine;
Il vient de boire une bouteille pleine.

7.

Il faut tout endurer pour la gloire de Dieu,
Afin qu'il nous reçoive avec ses bienheureux.

8.

Il faut voir, écouter, souffrir, et s'abstenir;

C'est le meilleur moyen de rien se repentir.

9.

Entre le froid, et le feu;
il faut choisir le milieu.

10.

S'il m'étoit possible, de me moquer de tout;
je serois assuré d'être content partout.

11.

On doit examiner avec attention,
Avant que d'entreprendre une opération.

12.

C'est une vertu suprême,
De prendre garde à soi-même.

13.

Si le ciel protecteur, ne veille sur mes jours;
je suis pour expirer sans aucuns vrais secours.

14.

A l'egard des Muses, je n'en dois pas aimés;
Elles m'ont fait faire, des vers guère estimés.

15.

Tous les coeurs qui soupirent,
N'ont pas ce qu'ils désirent.

16.

On trouve rarement dans mes vers des chevilles,
informez-vous, à ceux, qui passent pour habiles.

17.

Mon Dieu, vos ouvrages, sont grands, et merveilleux;
Vous les avez formés que pour nous rendre heureux.

18.

je n'ai que mes livres, pour toute passion;
Et ma chere pipe pour récréation.

19.

A soixante et seize ans, tirer encor des rats,
Ce célebre chasseur est meilleur que les chats.

20. Voyez distique 21. page 167.

je crois que je ferai, des vers jusqu'à ma mort;
Et j'en aurai jamais aucun mauvais remors.

22.

Enfin j'abandonne, ma fureur poëtique;
j'ai fait assez des vers pour trouver un critique. . . 431.

Fin.

Table.
Pour les nombres des vers.

377. vers. page. 14.
300. . . . . 24.
214. . . . . 31.
480. . . . . 47.
442. . . . . 60.
310. . . . . 69.
380. . . . . 80.
330. . . . . 89.
92. . . . . 92.
402. . . . . 105.
74. . . . . 107.
512. . . . . 127.
350. . . . . 142.
459. . . . . 162.
+ 20.

[illegible]

4,742. total bon.

Table.

Des oeuvres de poëfie.

Sonnet. 1.er. Sur la poëfie . . . . . page. 1.

Poëme. 1.er. Sur un charbonnaret . . . . . 1.

Poëme. 2. Sur quatre animaux . . . . . 2.

Sonnet. 2. Sur la quadrature du cercle . . . . . 7.

Pièce de poëfie Sur le rapport de la quadrature du cercle. 7.

Huitain. 1.er . . . . . 8.

Poëme. 3. Sur un Patiffier . . . . . 9.

Poëme. 4. Sur l'injure . . . . . 10.

Sonnet. 3. Sur un jardin . . . . . 10.

Epigramme. 1ère. . . . . 11.

Prière. 1ère. pour les voyageurs . . . . . 11.

Quatrain. 1.er . . . . . 12.

Chanfon. 1ère . . . . . 13.

Huitain. 2 . . . . . 13.

Rondeau. 1.er . . . . . 14.

Sonnet. 4. Sur le tabac en poudre . . . . . 14.

Poëme. 5. dont les rimes ſont en on . . . . . 24.

Sonnet. 5. qui a été compoſé, en fumant la pipe . . . . 24.

Sixain. 1.er . . . . . 25.

Chanfon. 2. . . . . 26.

Rondeau. 2. . . . . 26.

Quatrain. 2. . . . . 27.

Huitain. 3. . . . . 27.

Quatrain. 3 . . . . . 27.

Huitain. 4. . . . . 28.

Chanson. 3. . . . . 28.

Huitain. 5. . . . . 29.

Huitain. 6. . . . . 29.

Huitain. 8. . . . . 29.

Sonnet. 6. Sur les mouches importunes . . . . 30.

Rondeau. 3. . . . . 30.

. . . . . 31.

Quatrain. 4. . . . . 31.

Quatrain. 5. . . . . 31.

Sonnet. 7. Sur la mort de George trois . . . . 31.

Poëme. 6. Sur une des quatre parties du monde . . . . 32.

Poëme. 7. Sur l'Asie . . . . . 47.

Poëme. 8. Sur la chasse aux castors . . . . 60.

Poëme. 9. Sur la première course . . . . . 69.

Poëme. 10. Sur les personnes qui vont aux cabarets. 80.

Fable. 1re. Sur les bracchets et l'aigle . . . . 90.

Conte. 1re. Sur trois voleurs . . . . . 92.

Fable. 2. le Canadien chasseur, et le loup . . . 105.

Poëme. 11. Sur le voyage de la Beauce . . . . 108.

Conte. 2. du pauvre jacques . . . . . 127.

Sonnet. 8. Sur mon chagrin . . . . . 142.
Sonnet. 9. Sur l'homme avare . . . . . 142.
Poëme. 12. Sur les punaises . . . . . 143.
Sonnet. 10. Sur un homme laid . . . . . 144.
Poëme. 13. Sur un critique . . . . . 145.
Quatrain. 6. . . . . 145.
Epitaphe. 1ère de mon cher Thau . . . . . 145.
Sonnet. 11. Sur ma passion à faire des vers. . . . 146.
Sonnet. 12. Sur les punaises . . . . . 146.
Sonnet. 13. Sur l'amitié . . . . . 147.
Sonnet. 14. Sur le joueur . . . . . 147.
Poëme. 14. Sur un crapaud . . . . . 148.
Sonnet. 15. Sur une perdrieuse . . . . . 149.
Prière. des forbans à Neptune . . . . . 150.
Sonnet. 16. Sur le Secret. . . . . 151.
Epitaphe. 2. de B. A. Sanet. . . . . 151.
Epitaphe. 3. de l'honorable juge Philippe Sanet . . 152.
Epitaphe. 4. de l'honorable Louis Sanet . . . . 152.
Epitaphe. 5. de Charles Sanet Avocat . . . . 152.
Epitaphe. 6. de Th. Ch.les Sanet . . . . . 152.
Quatrain. 7. Sur la quadrature du cercle . . . 153.
Quatrain. 8. . . . . 153.

Quatrain. 9. . . . . 154.

Stance. 1ère de sept vers. . . . . 154.

Sonnet. 17. Sur mon âge septuagenaire . . . . . 156.

Sonnet. 18. Sur la chasse de Charles Canet . . . . 155.

Sonnet. 19. Sur la chasse de B. et L. Canet . . . . 155.

Sonnet. 20. Sur la mort prématuré d'un rossignol . . 156.

Sonnet. 21. Sur la mort de notre chatte . . . . . 157.

Pièce de poësie sur la quadrature du cercle. . . . 157.

Epigramme. 2. en rimes suivies . . . . . 159.

Distique. 1er. . . . . 159.

Distique. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. . . . . 160.

Distique. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. . . . . 161.

Distique. 19. 20. 21. . . . . 162.

Table pour les nombres des vers. . . . . 162.

Fin.

---

huitain 7.

Tout ce que je puis voir dans toute la nature,
M'annonce un créateur, et un Maître absolu.
Lui prendra soin de nous d'une juste mesure,
Afin de nous placer avec les Saints élus.
Selon le mérite de notre conscience,
Et sans avoir besoin de notre repentance.
L'Eternel connoit seul, du genre humain le cœur;
Il sait quand il lui plait punir le vrai pécheur.

pour la suite Voyez huitain 8. page 29.

Pièce de poësie.
Sur la figure cinquiéme.

Jamais Thomas Fonet, devoit venir à bout,
De trouver un rapport à son celebre gout.
S'il n'avoit pas construit cette figure belle,
Sans elle il n'auroit point quadrature reelle,
Dans sa perfection aussi de la prouver.
La perpendiculaire a fait fort bien trouver,
La figure exagone elle a donné mesure;
Parfaitement bonne pour une quadrature:
Qui donne un vrai rapport, au cercle et au quarré;
Dont on peut résoudre problême proposé.

Quatrain. 10.

J'ai parties promptement, du Faubourg, pour Quebec,
Pour voir bécassines; s'ils ont un beau long bec:
Si le bec est bien court, elles sont alouettes;
Paroitront petites dans plats, et assiettes.

Distique. 21.

Nos corps étant foibles, par grands nombres d'années;
Mais nos âmes en sont bien mieux fortifiées.

Quatrain. 11.

Un jour, mes vers voudront; ceux de jean Lafontaine:
Ils ont autant de force, et de pouvoir dans veine.
Lecteur, plus les lira, plus les trouvera beau,
Lui paroitront d'un prix comme ceux de Boileau.

ARCHIVES NATIONALES
DU QUÉBEC

Problème 23.

On demande de trouver la surface d'une quadrature du cercle, qui auroit pour diamètre 2. Pieds de long.

Résolution.

On a trouvé ce problème, par la figure 5. de mathématique, qui a donné un rapport parfait: pour une quadrature quelconque qui seroit proposé, même avec fraction; par le diamètre ou la circonférence.

on aura donc pour le diamètre du cercle 2 P. et pour la demie circonférence on aura sur la perpendiculaire de la figure 5. $3^{P.}+0^{l.}+9.^{p.}$ pour demie circonférence du cercle, on aura donc pour la circonférence du cercle en son entier $6^{P.}+1^{l.}+6^{p.}$ opération 1.ere. pour le diamètre du cercle. $2^{P.} \times 12^{l.} = 24^{l.} \times 12^{p.} = 288^{p.}$ pour le diamètre du cercle. opération 2.ème. pour la circonférence en son entiere. $6^{P.}+1^{l.}+6^{p.} \times 12^{l.} = 72+1^{l.} = 73^{l.} \times 12^{p.} = 876^{p.}+6^{p.} = 882.^{p.}$ pour la circonférence du cercle. opération 3.ème. pour trouver le rayon du cercle, on prend le demi diamètre du cercle qui égale, pour diamètre 288 p. ce qui donne pour le rayon du cercle 144. p. et pour trouver la demie circonférence du cercle il faut prendre la demie de la circonférence. 882 p. ce qui donne pour demie circonférence. 441. p. et en multipliant la demie circonférence 441. p. par le rayon du cercle. 144. p. on aura la surface du cercle égale a celle du quarré.

on sait que pour donner, une surface quarrée, au quarré, qu'il faut prendre, le rayon du cercle plus les $\frac{3}{4}$ du rayon, d'un cercle quelconque qui auroit été proposé même avec fraction. ainsi on aura, pour ce problème a prendre le rayon $144^{p.}+\frac{3}{4}$ du rayon qui égale $108^{p.}+144.^{pp.}$ pour le rayon du cercle. ce qui donne pour racine quarrée 252. p. qui multiplié par elle même

donnera même surface que le cercle, qui aura été proposé.

Opération 1ere. pour trouver la surface du cercle.

441 p. pour demie circonférence du cercle, qui multiplié par

144 p. pour le rayon du cercle. donne,

1764
1764
441

63,504. p. quarrés, infinimente petits pour la surface du cercle.

Opération 2emes. pour trouver les $\frac{3}{4}$ du rayon du cercle.

les $\frac{3}{4}$ de 144 p. pour le rayon du cercle.

3
432 p. | 4.
4 | 108 p. pour les $\frac{3}{4}$ du rayon du cercle.
32
32

Opération 3.emes. pour trouver la racine quarrée.

144 p. pour le rayon du cercle.
+ 108 p. pour les $\frac{3}{4}$ du rayon du cercle.

252 p. pour la racine quarrée qui multiplié par elle même

252 p. donnera même surface que le cercle proposé.

504 p.
1260
504

63,504. p. quarrés, infinimente petits pour la surface du quarré, égale à la surface du cercle. ce qu'il faillait demontrer

ARCHIVES NATIONALES
AP-P-1568
DU QUÉBEC

ARCHIVES NATIONALES
DU QUÉBEC